Dimitri Roudine

Ivan Sergeyevich Turgenev

(Traducteur: Louis Viardot)

Publication: 1855
Catégorie(s): Fiction
Source: http://fr.wikisource.org

Dimitri Roudine

Ivan Sergeyevich Turgenev

(Traducteur: Louis Viardot)

Publication: 1855
Catégorie(s): Fiction
Source: http://fr.wikisource.org

A Propos Turgenev:

Ivan Sergeyevich Turgenev (November 9 [O.S. October 28] 1818 – September 3 [O.S. August 22] 1883) was a major Russian novelist and playwright. His novel Fathers and Sons is regarded as a major work of 19th-century fiction. Source: Wikipedia

Disponible sur Feedbooks Turgenev:

- *Premier Amour* (1860)
- *Récits d'un Chasseur* (1874)
- *Assez ! Extrait du journal d'un peintre défunt* (1864)
- *Fantômes* (1863)
- *Eaux Printanières* (1871)
- *Journal d’un homme de trop* (1850)
- *Le Chant de l'amour triomphant* (1881)
- *Claire Militch* (1883)
- *Un Rêve* (1876)
- *Toc... Toc... Toc ! Etude* (1870)

Chapitre 1

C’était une calme matinée d’été. Le soleil montait dans le ciel limpide et la rosée brillait dans les champs. Une fraîcheur odoriférante s’élevait du vallon à peine éveillé ; l’oiseau matinal chantait joyeusement dans la forêt encore humide et silencieuse. Un petit village de mince apparence couronnait le sommet d’une colline peu élevée que le seigle en fleur recouvrait de haut en bas. Sur l’étroit sentier de traverse qui conduisait vers le village, une femme vêtue d’une robe de mousseline blanche et coiffée d’un chapeau de paille rond s’avançait. Elle tenait une ombrelle à la main. Suivie d’un petit domestique habillé en Cosaque, elle marchait à pas lents comme une personne qui jouit de sa promenade. Tout alentour, de longues vagues chatoyantes, tantôt d’un vert argenté, tantôt mouchetées de rouge, couraient avec un léger murmure sur les grands seigles ondoyants. Les alouettes chantaient dans les cieux.

La jeune femme venait de son château, qui se trouvait à une verste environ du village où aboutissait le sentier ; elle s’appelait Alexandra Pawlowna Lissina. Elle était veuve, sans enfants et passablement riche, et demeurait avec son

frère, capitaine en retraite, nommé Serge Pawlowitch Volinzoff. Il était garçon et administrait les biens de sa sœur. Alexandra Pawlowna parvint au village, s'arrêta devant la première cabane, basse et chétive habitation, et appela son petit Cosaque pour lui dire d'aller demander des nouvelles de la maîtresse du logis. L'enfant revint bientôt, accompagné d'un vieux paysan infirme à barbe blanche.

– Eh bien ? demanda Alexandra Pawlowna.

– Elle vit encore… répondit le vieillard.

– Peut-on entrer ?

– Pourquoi pas ? certainement.

Alexandra Pawlowna entra dans la cabane. On y était à l'étroit, la chambre était enfumée, la chaleur suffocante… Quelqu'un s'agitait et gémissait sur le poêle[1]. Alexandra Pawlowna jeta un regard autour d'elle et distingua dans la demi-obscurité la figure jaune et ridée d'une vieille femme dont la tête était enveloppée d'un mouchoir quadrillé. Un lourd caftan la recouvrait jusqu'à la poitrine ; elle respirait avec effort et remuait faiblement ses mains amaigries. Alexandra Pawlowna s'approcha de la vieille et posa ses doigts sur son front. Il était brûlant. – Comment te sens-tu, Matrenne ? lui demanda-t-elle en s'inclinant sur le poêle. – Mon Dieu… ! mon Dieu… ! gémit la vieille en reconnaissant Alexandra Pawlowna. Cela va mal, très mal, ma bonne âme ! La petite heure de la mort a sonné pour moi, ma colombe. – Dieu est miséricordieux, Matrenne. Peut-être te remettras-tu. As-tu pris les médicaments que je t'ai envoyés ? La vieille se mit à geindre et ne répondit

pas. Elle n'avait pas entendu la question. – Elle les a pris, répliqua le vieillard qui s'était arrêté à la porte. Alexandra Pawlowna se retourna vers lui. – N'y a-t-il que toi auprès d'elle ? lui demanda-t-elle. – Il y a sa petite-fille ; mais vous le voyez, elle s'en va toujours. Elle ne peut tenir en place. Elle est si remuante ! Elle est trop paresseuse pour donner seulement à boire à sa grand-mère. Moi-même, je suis vieux. Qu'y faire ? – Ne faudrait-il pas la transporter à l'hôpital ? – Non. Pourquoi donc à l'hôpital ? On meurt partout. Elle a assez vécu. Il paraît que Dieu le veut ainsi. Elle ne bouge pas du poêle. Comment irait-elle à l'hôpital ? Il faudrait la soulever et elle en mourrait. – Ah ! soupira la malade, ma belle dame, n'abandonne pas ma petite orpheline. Nos maîtres sont loin, et toi… La vieille se tut, tant elle éprouvait de difficulté à parler. – Sois sans inquiétude, répondit Alexandra Pawlowna. Tout sera comme tu le désires. Je t'apporte ce qu'il faut pour faire du thé. Si tu en as envie, bois-en… Vous avez un samovar[2], n'est-ce pas ? continua-t-elle en regardant le vieillard. – Un samovar ? Nous n'avons pas de samovar, mais nous pouvons en emprunter un. – Eh bien ! il faut absolument vous en procurer un ; autrement j'enverrai plutôt le mien. Dis aussi à la petite qu'il ne faut pas qu'elle s'éloigne, dis-lui que c'est honteux. Le vieillard ne répondit rien, mais il prit le paquet de thé et de sucre. – Eh bien ! adieu, Matrenne, dit Alexandra Pawlowna, je reviendrai te voir. Voyons, ne désespère pas et prends bien exactement ta médecine… La vieille souleva sa tête et avança ses lèvres vers Alexandra Pawlowna. – Donne-moi la main, petite

dame, dit-elle à voix basse. Alexandra Pawlowna ne lui donna pas la main, mais s'approcha d'elle et la baisa au front. – Sois bien attentif, dit-elle au vieillard en s'en allant, à lui donner la potion telle qu'elle est prescrite, et fais-lui boire du thé. Le vieux s'inclina. Alexandra Pawlowna respira plus librement en se retrouvant en plein air. Elle ouvrit son ombrelle et se disposait à retourner à la maison, quand un homme d'une trentaine d'années apparut subitement en tournant le coin de l'isba, conduisant un petit drochki[3] de course très bas ; il portait un vieux paletot gris, il avait sur la tête une casquette de même étoffe. Ayant aperçu Alexandra Pawlowna, il arrêta vivement son cheval et se retourna vers elle. Son visage était large et blême ; il avait de petits yeux d'un gris pâle et une moustache très blonde, le tout à peu près de la nuance de ses vêtements. – Bonjour, dit-il, avec un sourire nonchalant ; je voudrais bien savoir ce que vous faites ici. – Je visite une malade… Et vous-même, d'où venez-vous, Michaël Michaëlowitch ? Celui qu'on appelait Michaël Michaëlowitch regarda son interlocutrice dans les yeux et sourit de nouveau. – Vous avez bien fait d'aller visiter une malade, continua-t-il : mais ne vaudrait-il pas mieux la faire transporter à l'hôpital ? – Elle est trop faible… – Du reste, n'avez-vous pas l'intention de fermer votre hôpital ? – Le fermer, pourquoi ? Quelle singulière idée ! Comment vous est-elle venue en tête ? – C'est que vous voilà en rapport avec la Lassounska et que vous êtes probablement sous son influence. D'après ses paroles, les hôpitaux, les écoles, ne sont que des niaiseries, des inventions inutiles. La bienfaisance doit être

individuelle et la civilisation aussi ; tout cela est l'affaire de l'âme… C'est ainsi qu'elle s'exprime, il me semble. Je voudrais bien savoir qui la fait chanter de la sorte. Alexandra Pawlowna se mit à rire. – Daria Michaëlowna est une femme d'esprit ; je l'aime et l'estime beaucoup, mais elle peut se tromper et je ne crois pas à chacune de ses paroles. – Et vous faites bien, répondit Michaël Michaëlowitch sans descendre de son petit drochki, car elle n'y croit pas trop elle-même. Je suis fort content de vous avoir rencontrée. – Pourquoi cela ? – Jolie question ! Comme s'il n'était pas toujours agréable de vous rencontrer. Aujourd'hui vous êtes aussi fraîche et charmante que cette matinée. Alexandra Pawlowna rit de nouveau. – Pourquoi riez-vous ? – Ah ! pourquoi ? Si vous pouviez voir de quelle mine froide et nonchalante vous débitez votre compliment ! Je suis étonnée que vous ne bâilliez pas sur la dernière parole. – Une mine froide… Il vous faut toujours du feu, et le feu n'est bon à rien nulle part. Il s'enflamme, fume et s'éteint. – Et réchauffe, ajouta Alexandra Pawlowna. – Oui… et brûle. – Eh bien ! quel mal y a-t-il qu'il brûle ! Il ne faut pas s'en plaindre. Cela vaut mieux que de… – Je voudrais voir ce que vous diriez si vous étiez une fois bien et dûment brûlée, lui répondit avec dépit Michaël Michaëlowitch en frappant le cheval avec les rênes. Adieu ! – Arrêtez, Michaël Michaëlowitch, s'écria Alexandra Pawlowna. Quand viendrez-vous nous voir ? – Demain. Bien des choses à votre frère. Et le drochki partit. – Quel singulier personnage ! pensa-t-elle. En effet, tel qu'il était là, voûté, couvert de poussière, des mèches de ses

cheveux jaunes s'échappant en désordre sous sa casquette rejetée en arrière, il ressemblait à un grand sac de farine. Alexandra Pawlowna reprit lentement le chemin de son habitation. Elle marchait les yeux baissés. Le pas rapproché d'un cheval la força de s'arrêter et de lever la tête… C'était son frère qui venait à cheval à sa rencontre. À côté de lui marchait un jeune homme, d'une taille peu élevée, vêtu d'une mince redingote déboutonnée, d'une cravate étroite, d'un léger chapeau gris, et qui tenait une petite canne à la main. Il y avait déjà longtemps qu'il souriait à Alexandra Pawlowna, tout en voyant bien qu'elle était plongée dans ses réflexions et qu'elle ne remarquait rien ; ce fut seulement quand elle s'arrêta qu'il s'approcha joyeusement et lui dit presque avec tendresse : – Bonjour, Alexandra Pawlowna, bonjour. – Ah ! Konstantin Diomiditch ! Bonjour, répondit-elle. Vous venez de chez Daria Michaëlowna ? – Précisément, précisément, répliqua le jeune homme avec une figure rayonnante, de chez Daria Michaëlowna. Elle m'a envoyé vers vous. J'ai préféré venir à pied… La matinée est si belle ! Il n'y a que quatre verstes de distance. J'arrive et ne vous trouve pas à la maison. Votre frère me dit que vous êtes allée à Séménowka et qu'il se prépare lui-même à visiter ses champs. Je l'accompagne et nous allons à votre rencontre. Oh ! que c'est agréable ! Konstantin Diomiditch parlait le russe purement et grammaticalement, mais avec un accent étranger qu'il aurait été difficile de déterminer. Il avait quelque chose d'asiatique dans les traits du visage : un nez long et bosselé, de grands yeux immobiles à fleur de

tête, de grosses lèvres rouges, un front fuyant, des cheveux d'un noir de jais. Tout en lui dénotait une origine orientale. Pourtant son nom de famille était Pandalewski et il appelait Odessa sa patrie, quoiqu'il eût été élevé dans la Russie Blanche aux frais d'une veuve bienfaisante et riche. Une autre veuve l'avait fait entrer au service. En général, les femmes d'un âge équivoque protégeaient volontiers Konstantin Diomiditch. Il savait rechercher et mériter leur protection. Il vivait maintenant, en qualité d'enfant adoptif ou de commensal, chez une riche propriétaire nommée Daria Michaëlowna Lassounska. Il était caressant, serviable, sensible et secrètement sensuel. Il possédait une voix agréable, touchait convenablement du piano et avait l'habitude de dévorer des yeux la personne avec laquelle il s'entretenait. Il s'habillait avec soin et portait ses habits plus longtemps que personne. Son large menton était rasé avec soin et ses cheveux peignés restaient toujours bien lisses. Alexandra Pawlowna écouta son discours jusqu'à la fin, puis se tourna vers son frère. – Je rencontre tout le monde aujourd'hui ; tout à l'heure j'ai causé avec Lejnieff. – Ah ! vraiment ? – Oui, figure-toi-le dans son drochki de course, vêtu d'une espèce de sac en toile, tout couvert de poussière… Quel original ! – Original, c'est possible ; mais c'est un excellent homme. – Comment, lui, monsieur Lejnieff ? demanda Konstantin tout étonné. – Oui, Michaël Michaëlowitch Lejnieff, répondit Volinzoff ; mais, adieu, ma sœur, il est temps que j'aille aux champs. On sème le sarrasin chez toi. M. Konstantin t'accompagnera jusqu'à la maison. Volinzoff mit son cheval

au trot. – Avec le plus grand plaisir, s'écria Konstantin en présentant son bras à Alexandra Pawlowna. Elle le prit et tous les deux suivirent la route de l'habitation.

2

Chapitre

Konstantin était heureux et fier d'avoir Alexandra Pawlowna à son bras. Il avançait à petits pas, il souriait avec satisfaction et ses grands yeux orientaux devenaient même tout humides, ce qui du reste leur arrivait assez souvent. Il lui coûtait peu de s'émouvoir et même de verser des larmes. Et qui ne serait heureux d'avoir au bras une jeune et jolie femme ? Tout le gouvernement de *** proclamait d'une voix unanime Alexandra Pawlowna charmante, et le gouvernement de *** ne se trompait pas. Le nez droit d'Alexandra, légèrement retroussé, aurait suffi à lui seul pour tourner la tête au plus sage des mortels, sans parler de ses yeux bruns et veloutés, de ses blonds cheveux dorés, des jolies fossettes de ses joues arrondies et de mille autres perfections. Mais ce qu'il y avait de plus séduisant en elle, c'était l'expression de son gracieux visage : confiant, bienveillant et modeste, il touchait et attirait les cœurs. Alexandra avait le regard et le rire d'un enfant ; les dames la trouvaient simplette. Que peut-on désirer de plus ?

– Vous dites que Daria Michaëlowna vous a envoyé

chez moi ? demanda-t-elle à Konstantin.

– Oui, sans doute, sans doute, elle m'a envoyé, répliqua-t-il avec une affectation marquée et en prononçant les s comme des th anglais ; elle m'a ordonné de vous prier instamment de vouloir bien dîner aujourd'hui chez elle ; elle le désire beaucoup et attend un nouvel hôte avec lequel elle veut absolument vous faire faire connaissance.

– Qui donc ?

– Un certain Mouffel, baron et gentilhomme de la chambre de Saint-Pétersbourg. Daria Michaëlowna l'a rencontré dernièrement chez le prince Garine et elle en parle toujours avec de grands éloges, comme d'un jeune homme aimable et instruit. M. le baron s'intéresse aussi à la littérature, ou pour mieux dire… ah ! quel ravissant papillon ; daignez lui accorder votre attention… pour mieux dire, à l'économie politique. Il a écrit un article sur une certaine question très intéressante, et désire le soumettre au jugement de Daria Michaëlowna.

– Un article sur l'économie politique ?

– Pour ce qui regarde le style, Alexandra Pawlowna, vous savez, je pense que Daria Michaëlowna s'y entend. Joukofski[4] la consultait et Roxolan Médiarowitch, mon vénérable bienfaiteur qui demeurait à Odessa… Ce nom vous est certainement connu ? – Du tout, je ne l'avais jamais entendu prononcer. – Vous n'avez pas entendu parler d'un homme pareil ? C'est singulier ! Je voulais dire que Médiarowitch, cet homme si extraordinaire, avait également une haute opinion des connaissances linguistiques en russe que possède Daria Michaëlowna. –

Mais n'est-ce pas un pédant que ce baron ? demanda Alexandra Pawlowna. – Non, aucunement. Daria Michaëlowna prétend qu'on n'a qu'à le regarder pour s'assurer qu'il est homme du meilleur monde. Il parle de Beethoven avec une éloquence telle que le vieux prince même en ressent de l'enthousiasme… J'avoue que j'aurais entendu cela avec plaisir, car la musique, c'est mon fort. Daigneriez-vous accepter cette jolie fleur des champs ? Alexandra Pawlowna prit la fleur, mais la laissa bientôt retomber sur le chemin. Il ne restait plus qu'environ deux cents pas pour arriver à son habitation. Nouvellement bâtie et encore toute blanche, la maison apparaissait soudain derrière un épais couvert de tilleuls et d'érables antiques, en souriant avec hospitalité à travers ses larges et claires fenêtres. – Que m'ordonnez-vous de répondre à Daria Michaëlowna ? dit Konstantin tant soit peu mortifié du sort de la fleur qu'il avait offerte ; viendrez-vous dîner ? Elle invite également votre frère. – Nous irons sans faute. Et que fait Natacha ? – Natalie Alexéiewna va bien, grâce à Dieu. Mais nous avons dépassé le chemin qui mène chez Daria Michaëlowna, dit Alexandra. Permettez-moi de prendre congé de vous. Konstantin s'arrêta. – Vous ne voulez pas entrer un instant ? demanda-t-elle d'une voix mal assurée. – Je le désirerais de grand cœur, mais je crains d'être en retard. Daria Michaëlowna a envie d'entendre une nouvelle fantaisie de Thalberg ; il faut que je m'y prépare et que je l'étudie. J'avoue que je doute fort, d'ailleurs, que ma conversation vous procure quelque plaisir. – Mais, pourquoi pas ? Konstantin soupira et

baissa les yeux d'une manière expressive. – Au revoir, Alexandra Pawlowna, dit-il après un instant de silence. Il salua et fit un pas en arrière. Alexandra Pawlowna se retourna, puis rentra chez elle. Konstantin suivit son chemin. En un clin d'œil toute douceur avait disparu de son visage, pour faire place à une expression d'assurance, presque de rudesse. Sa démarche était changée. Il faisait des pas plus longs et marchait plus lourdement. Il fit deux verstes en agitant sa canne, mais tout à coup il sourit de nouveau en voyant près de la route une jeune paysanne bien tournée qui pourchassait des veaux dans un champ d'avoine. Konstantin s'approcha de la jeune fille avec toute la prudence d'un chat et entra en conversation avec elle. Elle se tut d'abord, rougit, releva le bras pour cacher sa bouche dans la manche de sa chemise, détourna la tête et dit : – Passez votre chemin, monsieur, passez. Konstantin la menaça du doigt et lui commanda d'apporter des bleuets. – Et qu'as-tu besoin de bleuets ? Veux-tu te tresser une couronne ? reprit la fille. Allons, passez votre chemin, allez… – Écoute, ma charmante beauté… – Voyons, me laisseras-tu tranquille ? répéta la jeune fille. Voilà les petits maîtres qui arrivent. Konstantin Diomiditch regarda autour de lui. En effet, Vania et Pétia, les fils de Daria Michaëlowna, accouraient sur la route. Ils étaient suivis de leur précepteur Bassistoff, jeune homme de vingt-deux ans qui venait seulement de terminer ses études. Bassistoff était grand de taille, avait le visage commun, le nez fort, les lèvres épaisses, et les yeux petits et enfoncés comme ceux du cochon ; mais, quoique laid et maladroit, il

était plein d'honneur et de franchise. Il s'habillait négligemment et laissait pousser ses cheveux, non par coquetterie mais par insouciance. Il aimait à manger et à dormir, mais il aimait aussi un bon livre, une conversation intéressante, et il détestait Konstantin de tout son cœur. Les enfants de Daria Michaëlowna adoraient Bassistoff et ne le craignaient nullement. Il s'était mis sur un pied familier avec tous les habitants de la maison, au grand déplaisir de la maîtresse du logis qui prétendait pourtant que les préjugés n'existaient pas pour elle. – Bonjour, mes gentils enfants ! dit Konstantin Diomiditch ; comme vous allez vous promener de bonne heure aujourd'hui ! Quant à moi, continua-t-il en s'adressant à Bassistoff, j'ai déjà fait une grande course ; c'est ma passion de jouir ainsi de la matinée. – Nous venons de voir comment vous jouissez de la nature, lui dit Bassistoff. – Vous êtes un matérialiste et vous vous imaginez déjà Dieu sait quoi. Je vous connais. Konstantin s'irritait facilement en parlant à Bassistoff ou à des inférieurs, et il avait alors une prononciation claire et même sifflante. – Il paraît que vous demandiez votre chemin à cette fille ? ajouta Bassistoff en portant ses yeux à droite et à gauche. Il sentait le regard de Konstantin fixé sur lui et il en était troublé. – Je vous répète que vous êtes un matérialiste, et rien de plus. Vous ne voyez absolument que le prosaïque des choses. – Enfants ! s'écria tout à coup Bassistoff d'un ton de commandement, voyez-vous ce saule sur la prairie : qui de nous y arrivera le premier… Un, deux, trois ! Les enfants s'élancèrent à toutes jambes vers le saule, Bassistoff partit sur leurs traces… – Ce paysan !

pensa Konstantin. Il abrutira ces garçons. Puis, jetant un regard satisfait sur sa personne proprette et soignée, il frappa deux fois de ses doigts écartés la manche de son habit, secoua son collet et continua sa marche. Arrivé dans sa chambre, il endossa une vieille houppelande du matin et s'assit au piano avec un visage soucieux.

Chapitre 3

La maison de Daria Michaëlowna Lassounska passait, à peu près, pour la première de tout le gouvernement de ***. Très vaste et construite en pierre, d'après les dessins de Rastrelli, dans le goût du siècle passé, elle s'élevait majestueusement sur le sommet d'une colline au pied de laquelle coulait une des principales rivières de la Russie du centre. Daria Michaëlowna était une grande dame, riche et veuve d'un conseiller intime. Konstantin disait qu'elle connaissait toute l'Europe et que toute l'Europe la connaissait. Pourtant, l'Europe la connaissait peu, et à Pétersbourg même elle ne jouait qu'un rôle très secondaire ; mais, en revanche, tout le monde à Moscou la connaissait et allait chez elle. Elle appartenait à la haute société et passait pour une femme un peu singulière, d'une bonté douteuse, mais douée de beaucoup d'esprit. Elle avait été très jolie dans sa jeunesse. Les poètes alors lui écrivaient des vers ; les jeunes gens étaient amoureux d'elle et des hommes considérables lui faisaient la cour. Mais vingt-cinq ou trente années s'étaient écoulées depuis et toute trace des anciens charmes de Daria avait disparu.

– Est-il possible, se demandaient involontairement tous ceux qui la voyaient pour la première fois, est-il possible que cette femme maigre et jaune, au nez pointu, qui pourtant n'est pas vieille encore, ait jamais été belle ? Est-il possible que ce soit pour elle que vibraient autrefois toutes les lyres ? Et chacun s'étonnait intérieurement de ce changement. Il est vrai que, toujours selon Konstantin, les yeux magnifiques de Daria Michaëlowna s'étaient merveilleusement conservés.

Chaque été, Daria Michaëlowna venait s'établir à la campagne avec ses enfants (une fille de dix-sept ans et deux fils de neuf à dix ans) et tenait maison ouverte, c'est-à-dire recevait des hommes, surtout des hommes non mariés. Elle ne pouvait souffrir les femmes de province : aussi avait-elle à supporter leurs médisances. Elles traitaient Daria Michaëlowna d'orgueilleuse, de dépravée, de femme tyran, et disaient surtout que les libertés qu'elle se permettait dans la conversation étaient très choquantes. Il est vrai que Daria Michaëlowna n'aimait pas à se gêner à la campagne et que, dans le libre sans-façon de son commerce, elle laissait percer la légère nuance de mépris d'une lionne du grand monde pour les créatures passablement obscures et insignifiantes qui l'entouraient… Elle avait même une manière d'être assez leste et presque railleuse avec ses connaissances moscovites ; mais là, du moins, la nuance du mépris ne paraissait jamais.

À propos, lecteur, avez-vous jamais remarqué que tel homme extraordinairement distrait au milieu de ses inférieurs perd subitement cet air distrait une fois admis

dans le cercle de ses supérieurs ? Pourquoi cela ? Mais qu'importe ? de semblables questions ne mènent jamais à rien.

Lorsque Konstantin Diomiditch eut appris par cœur sa fantaisie de Thalberg et qu'il quitta sa petite chambre proprette pour descendre au salon, toute la société y était déjà rassemblée. La maîtresse de la maison s'était établie sur un large divan, les pieds repliés sous elle et tournant sous ses doigts une nouvelle brochure française. D'un côté de la fenêtre, la fille de Daria Michaëlowna était assise devant un métier de tapisserie, de l'autre côté se tenait mademoiselle Boncourt, la gouvernante, vieille fille sèche, d'une soixantaine d'années, qui portait un tour de cheveux noir sous un bonnet à rubans bigarrés et avait de l'ouate dans les oreilles. Bassistoff lisait le journal dans un coin, près de la porte. Pétia et Vania, ses élèves, jouaient aux dames tout près de lui, et un certain africain Siméonowitch Pigassoff, petit monsieur grisonnant et ébouriffé, s'appuyait contre le poêle, les mains derrière le dos. Son teint était basané, ses yeux petits et vifs. C'était un homme étrange que ce M. Pigassoff.

Irrité de tout et contre tous – surtout contre les femmes –, il faisait des sorties du matin au soir, quelquefois avec beaucoup d'à-propos, quelquefois d'une manière fort plate, mais toujours avec passion. Son irritabilité finissait par aller jusqu'à l'enfantillage : son rire, le son de sa voix, en un mot toute sa personne semblait imprégnée de bile. Daria Michaëlowna le recevait volontiers ; les sorties de Pigassoff la divertissaient. Il avait la passion de tout

exagérer. Était-il, par hasard, question de quelque malheur ; lui disait-on que la foudre avait incendié un village, que l'eau avait emporté un moulin, qu'un paysan s'était fracassé la main d'un coup de hache, il ne manquait jamais de demander avec une aigreur concentrée :

– Et comment s'appelle-t-elle ? voulant demander par là le nom de la femme qui était la cause du malheur, parce que, selon sa conviction, il n'y avait qu'à bien aller au fond des choses pour trouver que tout malheur était amené par une femme.

Un jour, il se jeta aux pieds d'une dame qu'il connaissait à peine, mais qui l'avait ennuyé à force de prévenances, et se mit à la supplier humblement, mais avec les traits empreints de fureur, de l'épargner, disant qu'il n'avait rien à se reprocher vis-à-vis d'elle, et qu'il ne retournerait plus dans sa maison. Un cheval emporta une fois une des blanchisseuses de Daria Michaëlowna sur une descente, la jeta dans un ravin et faillit la tuer. Depuis ce temps, Pigassoff n'appelait plus l'animal que « son bon petit cheval », et trouvait que la montagne et le ravin étaient des lieux fort pittoresques. De sa vie, Pigassoff n'avait eu de succès : c'était une de ses raisons qui l'avaient aigri. Il était né de parents pauvres. Son père, qui n'avait occupé que des postes insignifiants, savait à peine lire et écrire, et ne s'était nullement occupé de l'éducation de son fils. Sa mère, qui le gâtait, mourut de bonne heure. Pigassoff s'éleva tout seul. Il entra dans l'école du district, puis au gymnase, apprit le français, l'allemand et même le latin. Étant sorti du gymnase avec d'excellents attestats, il se

dirigea vers Dorpat, où il lutta constamment contre la misère, mais où il suivit son cours jusqu'au dernier jour. Il se distinguait par la patience et l'opiniâtreté ; mais c'était surtout le sentiment de l'ambition qui était tenace en lui. Il semblait défier le sort dans son désir d'être introduit dans la bonne société et de ne pas être dépassé par les autres. C'était par ambition qu'il travaillait assidûment et qu'il était entré à l'université de Dorpat. La pauvreté l'irritait et développait en lui l'observation et la ruse. Il s'exprimait avec originalité et s'était approprié, dès sa jeunesse, un genre particulier d'éloquence bilieuse et amère. Ses pensées ne s'élevaient pas au-dessus du niveau commun, mais il parlait de façon à faire croire qu'il avait beaucoup d'esprit. Parvenu au grade de candidat, Pigassoff résolut de se vouer à l'enseignement parce que c'était la seule carrière qui lui permettait de marcher de pair avec ses camarades, parmi lesquels il essayait de choisir ses intimes dans la haute société, cherchant à leur complaire et même à les flatter quoiqu'il ne cessât de médire d'eux.

Mais, à vrai dire, il ne possédait pas le fonds nécessaire pour remplir ce rôle dans la société. S'étant instruit seul, sans le secours d'un maître et sans être dominé par l'amour de la science, son instruction était restée bornée. Il échoua cruellement dans sa thèse, tandis qu'un étudiant, qui occupait la même chambre que lui et dont il s'était toujours moqué, triompha d'emblée. Celui-ci était un jeune homme d'une intelligence ordinaire, mais qui avait reçu une éducation solide et régulière. Cet échec remplit Pigassoff de rage ; il jeta tous ses livres et tous ses cahiers

au feu, et entra au service civil.

Dans les commencements, tout alla assez bien. Pigassoff était un employé à bien figurer partout, pas très réglé, mais suffisant et, de plus, audacieux. Il ne demandait qu'à faire son chemin le plus vite possible ; malheureusement il s'embrouilla, s'attira des reproches et fut obligé de quitter le service. Il passa trois ans dans un bien qu'il avait acheté et épousa tout à coup une riche propriétaire à demi civilisée, qui se laissa prendre à l'appât de ses manières dégagées et railleuses. Mais Pigassoff, dont le caractère avait été trop aigri, se fatigua bientôt de la vie de famille. Après avoir vécu quelques années avec lui, sa femme s'enfuit secrètement à Moscou et vendit à un adroit spéculateur une propriété où Pigassoff venait à peine d'achever des constructions. Frappé au vif par ce dernier malheur, il intenta un procès à sa femme et le perdit. Il achevait sa vie en solitaire, visitait ses voisins, dont il se moquait même en leur présence, et qui le recevaient avec un certain demi rire forcé. Il ne lisait jamais et il était possesseur d'environ cent âmes ; ses paysans n'étaient pas trop malheureux.

– Ah ! Konstantin ! s'écria Daria Michaëlowna aussitôt que Pandalewski entra dans le salon ; Alexandrine viendra-t-elle ?

– Alexandra Pawlowna m'a donné l'ordre de vous remercier et de vous dire qu'elle se fait un véritable plaisir d'accepter, répondit Konstantin Diomiditch en saluant à droite et à gauche, et en passant dans ses cheveux supérieurement bien peignés une main grassouillette et

blanche dont les ongles étaient coupés en triangles.

– Et Volinzoff sera-t-il aussi des nôtres ?

– Il viendra aussi.

– Ainsi donc, Africain Siméonowitch, continua Daria Michaëlowna en se tournant vers Pigassoff, selon vous, toutes les jeunes filles sont affectées ?

Les lèvres de Pigassoff grimacèrent de côté et il fut pris d'un tressaillement nerveux au coude.

– Je dis, commença-t-il d'une voix mesurée – il parlait toujours lentement et clairement quand il était dans un accès de méchanceté –, je dis que les jeunes filles en général – je me tais naturellement sur le compte des personnes présentes…

– Sans que cela vous empêche d'y penser aussi, interrompit Daria Michaëlowna.

– Je les passe sous silence, répondit Pigassoff. En général, toutes les jeunes filles sont affectées au plus haut degré dans l'expression de leurs sentiments. Qu'une demoiselle s'effraye, par exemple, ou se réjouisse, ou se chagrine, elle commencera sans faute par donner à sa taille une cambrure élégante (ici Pigassoff se recourba d'une manière difforme et étendit les bras), puis elle s'écrie : « ah ! » ou bien elle se met à rire ou à pleurer. Il m'est cependant arrivé (Pigassoff se mit à rire avec complaisance) de rencontrer un jour l'expression d'une sensation véritable, non contrefaite, et cela chez une jeune fille remarquablement affectée.

– Comment est-ce donc arrivé ?

Les yeux de Pigassoff brillèrent.

– Je lui ai enfoncé par derrière un pieu dans le côté. Elle jeta un cri perçant, et moi de lui dire : « Bravo ! bravo ! Voilà la voix de la nature, voilà un cri naturel ! Tenez-vous-y à l'avenir ».

Tout le monde éclata de rire.

– Quelles bêtises dites-vous là, Africain Siméonowitch ? s'écria Daria Michaëlowna. Est-ce que je vais croire que vous avez donné des coups de pieu dans le côté d'une jeune fille ?

– C'était un pieu, ma parole d'honneur ! un très grand pieu, dans le genre de ceux qu'on emploie pour la défense des forteresses.

– Mais c'est une horreur ce que vous dites là, monsieur ! s'écria mademoiselle Boncourt en jetant un regard courroucé sur les enfants qui riaient à gorge déployée.

– Il ne faut pas le croire, dit Maria Michaëlowna. Ne le connaissez-vous pas ?

La vieille Française, cependant, ne pouvait de sitôt calmer son indignation, et elle grommelait toujours entre ses dents.

– Vous pouvez ne pas me croire, continua Pigassoff avec sang-froid, mais je vous affirme que j'ai dit la pure vérité. Qui le saurait, si ce n'est moi ? Après cela, vous n'avez qu'à ne pas croire non plus que notre voisine Tchépouzoff, Hélène Antonowna, m'a dit elle-même, elle-même, remarquez-le bien, comment elle avait fait mourir son propre neveu.

– Voilà encore des imaginations !

– Permettez, permettez ! Écoutez et jugez vous-même.

Notez bien que je ne désire nullement la calomnier, j'aime Hélène Antonowna au moins autant qu'on peut aimer une femme. L'almanach est le seul livre qu'on trouve dans sa maison et elle ne sait lire qu'à haute voix. Encore cet exercice la fait-elle transpirer et se plaindre ensuite que les yeux lui sortent de la tête… En un mot, c'est une bonne créature et ses femmes de chambre sont grasses. Pourquoi la calomnierais-je ?

– Allons ! s'écria Daria Michaëlowna, voilà Africain Siméonowitch qui a enfourché son dada. Il va s'y tenir jusqu'au soir.

– Mon dada… Les femmes en ont de trois espèces dont elles ne descendent jamais. À moins qu'elles ne dorment.

– Quels sont ces trois dadas ?

– La récrimination, l'allusion et le reproche.

– Savez-vous, Africain Siméonowitch, répliqua Daria Michaëlowna, que ce n'est sans doute pas sans raison que vous vous attaquez ainsi aux femmes ? Il faut qu'une d'elles vous ait…

– Offensé, voulez-vous dire, interrompit Pigassoff.

Daria Michaëlowna se troubla un peu : elle se rappela le mariage de son interlocuteur et se contenta de hocher la tête.

– Une femme m'a véritablement offensé, continua Pigassoff. Et pourtant elle était bonne, très bonne.

– Qui donc ?

– Ma mère, répondit Pigassoff en baissant la voix.

– Votre mère ? De quelle manière a-t-elle pu vous offenser ?

– En me mettant au monde.

Daria Michaëlowna fronça les sourcils.

– Il me semble, dit-elle, que notre conversation prend une tournure peu divertissante… Konstantin, jouez-nous la nouvelle fantaisie de Thalberg. Peut-être les sons de la musique vous calmeront-ils, Africain. Orphée domptait les animaux féroces.

Konstantin s'assit au piano et joua fort convenablement. Natalie Alexéiewna commença par écouter avec attention, puis elle se remit à son ouvrage.

– Merci, c'est charmant ! dit Daria Michaëlowna. J'aime Thalberg. Il est si distingué ! À quoi pensez-vous, Africain Siméonowitch ?

– Je pense, dit lentement celui-ci, qu'il y a trois espèces d'égoïstes : ceux qui vivent eux-mêmes et laissent vivre les autres ; ceux qui vivent eux-mêmes et qui ne laissent pas vivre les autres, et enfin les égoïstes qui ne vivent pas eux-mêmes et ne laissent pas vivre les autres… La plupart des femmes appartiennent à la troisième catégorie.

– Comme c'est aimable ! Je ne m'étonne que d'une chose, Africain Siméonowitch, c'est de votre confiance présomptueuse dans vos propres jugements, comme si vous ne vous trompiez jamais.

– Qui est-ce qui dit cela ? Moi aussi, je me trompe ; tous les hommes se trompent. Mais savez-vous quelle est la différence entre l'erreur des hommes et l'erreur des femmes ? Non, vous ne le savez pas ! Voilà en quoi elle consiste : un homme pourra dire, par exemple, que deux et deux ne font pas quatre, mais cinq ; une femme dira que

deux et deux font une bougie de cire.

– Je crois vous avoir déjà entendu débiter cela… mais permettez-moi de vous demander quel rapport il y a entre votre pensée, à propos des trois espèces d'égoïsmes, et le morceau que nous venons d'entendre.

– Aucun. Je n'ai même pas écouté la musique.

– Allons, je vois, mon petit père, que tu es incorrigible et bon à jeter aux orties, répliqua Daria Michaëlowna. Mais qu'aimez-vous donc si la musique ne vous plaît pas ? Est-ce la littérature, par hasard ?

– Pourquoi cela ?

– J'aime la littérature, mais pas celle du moment.

– Voici pourquoi : il n'y a pas longtemps que je traversais l'Oka sur un bac avec un certain monsieur. Le bac aborda à une côte escarpée ; il fallut transporter les voilures à bras. La calèche du monsieur était fort lourde. Tandis que les bateliers s'efforçaient de la traîner sur le côté, le monsieur resta sur le bac à pousser de tels gémissements que j'en eus presque pitié… Voilà, me dis-je, une nouvelle application de la division du travail. Ce monsieur ressemble à la littérature actuelle : d'autres s'échinent et font l'affaire, elle gémit.

Daria Michaëlowna sourit.

– Et voilà ce qu'on appelle production littéraire de notre époque, continua l'infatigable Pigassoff, profonde sympathie pour les questions sociales et Dieu sait quoi encore… Ah ! que ces grands mots me pèsent !

– Mais ces femmes sur lesquelles vous tombez ainsi, elles, du moins, ne se servent pas de ces grands mots.

Pigassoff haussa les épaules.

– Si elles ne les emploient pas, c'est qu'elles ne savent pas s'en servir. Daria Michaëlowna rougit légèrement.

– Vous commencez à dire des impertinences, monsieur Pigassoff, répondit-elle avec un rire forcé. Il y eut un instant de profond silence.

– Où est donc Zolotonocha ? demanda tout à coup un des enfants à Bassistoff.

– Dans le gouvernement de Poltava, mon petit ami, répliqua Pigassoff. Au centre même de la Khokhlandia[5] (Il profita de l'occasion pour changer le sujet de la conversation.). Puisque nous parlons de littérature, continua-t-il, je dirai que si j'avais de l'argent de trop, je me ferais poète petit-russien. – Voilà du nouveau, fameux poète ! s'écria Daria Michaëlowna. Est-ce que vous parlez le petit-russien ? – Pas le moins du monde ; mais ce n'est pas nécessaire. – Pas nécessaire ! et comment ? – Voici comment : il s'agit seulement de prendre un morceau de papier sur le haut duquel on écrit : Méditation ; puis on rassemble un certain nombre de mots sans aucun sens, mais ayant une intonation petite-russienne et une intention patriotique ; on les fait rimer tant bien que mal et on publie. Le petit-Russien lit, s'appuie sur son coude et pleure sans faute. C'est une âme si impressionnable ! – Mais, au nom du ciel, s'écria Bassistoff, que dites-vous donc là ? Cela n'a pas le sens commun. J'ai habité la petite Russie, j'aime cette langue, je la connais… Ce que vous débitez là est incroyable. – Possible, le Khokhol n'en pleure pas moins. Langue, dites-vous… Existerait-il par hasard une langue

petite-russienne ? J'ai une fois demandé à un Khokhol de me traduire la première phrase venue, celle-ci, par exemple : la grammaire est l'art de parler et d'écrire correctement. Savez-vous comment il l'a traduite, et de quelle langue il s'est servi ? De langue russe, seulement en changeant les i en y et en prononçant d'une façon gutturale et dure à vous écorcher les oreilles. Quelle est donc cette langue, selon vous ? Est-ce une langue indépendante ? Plutôt que d'admettre cela, je me résignerais à piler mon meilleur ami dans un mortier. Bassistoff allait répondre. – Laissez-le donc, s'écria Daria Michaëlowna ; ne savez-vous pas qu'on n'en tire jamais que des paradoxes ? Pigassoff sourit méchamment. Un domestique vint annoncer Alexandra Pawlowna et son frère. Daria Michaëlowna se leva pour aller au-devant de ses hôtes. – Bonjour, Alexandrine, s'écria-t-elle. Que vous avez bien fait de venir ! – Bonjour, Serge Pawlitch. Volinzoff serra la main de Daria Michaëlowna et s'approcha de Natalie Alexéiewna. – Aurons-nous aujourd'hui votre nouvelle connaissance le baron ? demanda Pigassoff. On dit que c'est un grand philosophe qui vous lance du Hegel à jet continu. Daria Michaëlowna ne répondit pas ; elle fit asseoir Alexandra Pawlowna sur le divan et s'établit à côté d'elle. – Philosophie, continua Pigassoff ; point de vue le plus élevé ! C'est ma mort que ce point de vue élevé. Et comment peut-on voir de haut ? Ira-t-on monter sur une tour pour examiner un cheval quand il s'agit de l'acheter ? – Votre baron ne vous apporte-t-il pas un certain article ? demanda Alexandra Pawlowna. – Il apporte un article,

répondit Daria Michaëlowna avec une négligence calculée ; un article sur les rapports du commerce et de l'industrie en Russie… Mais ne craignez rien, nous n'allons pas le lire à présent… Ce n'est pas pour cela que je vous ai invités. Le baron est aussi aimable que savant. Il parle si bien le russe ! c'est un vrai torrent… il vous entraîne. – Il parle si bien le russe, murmura Pigassoff, qu'il mérite qu'on le loue en français. – Grognez toujours, Africain Siméonowitch, grognez… cela va très bien à votre chevelure hérissée… Mais pourquoi n'arrive-t-il pas ? Messieurs et mesdames, voulez-vous que nous allions au jardin ? continua Daria Michaëlowna en regardant autour d'elle. Il nous reste encore près d'une heure avant le dîner et il fait un temps magnifique. Tout le monde se leva et se dirigea vers le jardin. Le jardin de Daria Michaëlowna s'étendait jusqu'à la rivière. Il était orné de bosquets d'acacias et de lilas, et coupé par plusieurs allées de vieux tilleuls d'un sombre doré, tout imprégnées de parfums, au travers desquelles on apercevait de lointaines échappées d'un vert d'émeraude. Volinzoff, Natalie et mademoiselle Boncourt s'étaient enfoncés dans les profondeurs du jardin. Volinzoff marchait à côté de la jeune fille mais sans lui parler. Mademoiselle Boncourt restait un peu en arrière. – Qu'avez-vous fait aujourd'hui ? demanda enfin Volinzoff à Natalie en frisant les pointes d'une moustache châtain foncé. Les traits de Natalie rappelaient ceux de sa mère mais leur expression était moins vive et moins animée. Ses beaux yeux caressants avaient un regard triste. – J'ai assisté, répondit-elle, aux sorties de Pigassoff, j'ai fait de

la tapisserie, j'ai lu. – Et qu'avez-vous lu ? – J'ai lu… l'histoire des Croisades, répondit Natalie après un moment d'hésitation. Volinzoff la regarda. – Ah ! dit-il, cela doit être intéressant. Il arracha une branche et commença à la faire tournoyer dans les airs. Ils firent encore une vingtaine de pas. – Quel est ce baron dont votre mère a fait la connaissance ? demanda de nouveau Volinzoff. – C'est un gentilhomme de la chambre. Il vient d'arriver. Maman en fait grand cas. – Votre mère se laisse facilement entraîner. – Cela prouve qu'elle a encore le cœur jeune, répondit Natalie. – C'est vrai. Je vous renverrai bientôt votre cheval. Je voudrais parvenir à lui faire prendre le galop d'emblée, et j'y réussirai. – Merci… mais j'ai peur d'abuser de votre complaisance. Vous l'avez dressé vous-même… On dit que c'est difficile. – Vous savez, Natalie Alexéiewna, que je suis toujours heureux de vous rendre le moindre service… je… Mais ce ne sont pas de telles bagatelles… Volinzoff s'embrouillait. Natalie lui jeta un regard amical et lui dit encore : – Merci ! – Vous savez, continua Serge Pawlitch après un silence prolongé, qu'il n'y a pas de chose que… Mais pourquoi vous dis-je cela ? vous avez tout compris. La cloche sonna en ce moment. – Ah ! la cloche du dîner ! s'écria mademoiselle Boncourt, rentrons. – Quel dommage ! pensa dans son for intérieur la vieille Française pendant qu'elle gravissait les degrés du perron à la suite de Volinzoff et de Natalie, quel dommage que ce charmant garçon ait si peu de ressources dans la conversation !… Ce qui peut se traduire ainsi : tu es gentil, mon garçon, mais tu es pas mal bête. Le baron ne vint pas

dîner. On l'attendit une demi-heure. À table, la conversation ne marchait pas. Serge Pawlitch ne faisait que contempler Natalie à la dérobée. Il était assis à côté d'elle et ne se lassait pas de lui verser de l'eau dans son verre. Pandalewski cherchait vainement à fixer l'attention de sa voisine Alexandra Pawlowna. Il fondait presque à force de douceur, mais celle-ci avait de la peine à ne pas bâiller. Bassistoff roulait des boulettes de pain et ne pensait à rien. Pigassoff lui-même se taisait, et quand Daria Michaëlowna lui fit observer qu'il n'était pas aimable ce jour-là, il répondit d'un ton morose : quand donc suis-je aimable ? Ce n'est pas mon affaire… Il ajouta avec un amer sourire : prenez patience ; moi, voyez-vous, je suis du kvass[6], du simple kvass russe, tandis que votre gentilhomme de la chambre… – Bravo ! s'écria Daria Michaëlowna. Pigassoff est jaloux ; il est jaloux d'avance. Mais Pigassoff ne répondit rien et se contenta de la regarder en dessous. Sept heures sonnèrent et tout le monde retourna au salon. – Il paraît qu'il ne viendra pas, dit Daria Michaëlowna. On entendit au même instant le roulement d'une voiture. Un petit tarantass[7] entrait dans la cour. Quelques instants après, un domestique vint présenter à Daria Michaëlowna une lettre sur un plateau d'argent. Elle la parcourut jusqu'au bout et, se tournant vers le laquais : – Où est, lui dit-elle, le monsieur qui a apporté cette lettre ? – Il est dans la voiture. Madame ordonne-t-elle qu'on le reçoive ? – Oui. Priez-le d'entrer. Le domestique sortit. – Quel ennui ! ajouta Daria Michaëlowna. Le baron a reçu l'ordre de retourner immédiatement à Pétersbourg. Il m'envoie son article par

son ami, un certain M. Roudine. Le baron devait me le présenter ; il le prise beaucoup. Mais quel guignon ! j'espérais que le baron s'établirait ici… Le domestique annonça M. Dimitri Nicolaitch Roudine.

Chapitre 4

Le nouveau venu pouvait avoir trente-cinq ans. Il était grand de taille, mais un peu voûté. Ses cheveux étaient bouclés, son teint basané, son visage peu régulier, mais expressif et intelligent. Un humide éclat brillait dans ses yeux bleus foncés, pétillants de vivacité ; son nez était large et droit, ses lèvres fortes et bien dessinées. Il portait des habits usés et étroits comme s'il avait grandi depuis qu'il les possédait.

Il s'approcha rapidement de Daria Michaëlowna, lui fit un salut profond et dit qu'il y avait déjà longtemps qu'il désirait avoir l'honneur de lui être présenté, et que son ami le baron regrettait beaucoup de n'avoir pu prendre lui-même congé d'elle.

La voix fluette de Roudine ne répondait ni à sa taille, ni à sa large poitrine.

– Veuillez vous asseoir. Je suis enchantée de vous voir, dit Daria Michaëlowna.

Puis elle le présenta à toutes les personnes qui se trouvaient là et lui demanda s'il habitait le pays ou s'il y venait seulement en voyageur.

– Mon bien est dans le gouvernement de T***, répondit Roudine en tenant son chapeau sur ses genoux. Il n'y a pas longtemps que je suis ici ; j'y suis venu pour affaires et je demeure en ce moment dans votre ville de district.

– Chez qui ?

– Chez le médecin. C'est un ancien collègue de l'Université.

– Ah ! vous demeurez chez le médecin… On en dit le plus grand bien. Il paraît qu'il est très habile dans son art. Y a-t-il longtemps que vous connaissez le baron ?

– Je l'ai rencontré cet hiver à Moscou et je viens de passer près d'une semaine chez lui.

– C'est un homme très intelligent que le baron.

– Oui, très intelligent. Daria Michaëlowna se mit à respirer un nœud qu'elle avait fait avec son mouchoir de poche et qu'elle avait imbibé d'eau de Cologne.

– Êtes-vous au service ? demanda-t-elle.

– Qui ? moi ?

– Oui, vous.

– Non… J'ai donné ma démission.

Il y eut un moment de silence. La conversation redevint générale.

– Permettez-moi, commença Pigassoff en se tournant vers Roudine, de satisfaire ma curiosité en vous demandant si vous connaissez le contenu de l'article envoyé par M. le baron.

– Je le connais.

– Cet article traite des rapports du commerce… non, je me trompe, de l'industrie et du commerce dans notre

pays… Il me semble que c'est ainsi que vous avez daigné nommer l'article, Daria Michaëlowna.

– C'est bien là le sujet, répondit Daria Michaëlowna en portant la main à son front.

– Je suis certainement mauvais juge dans ces questions-là, continua Pigassoff, mais je dois avouer que le titre même de l'ouvrage me paraît fort… Comment puis-je dire cela délicatement ? fort obscur et embrouillé…

– Pourquoi cela vous paraît-il ainsi ?

Pigassoff sourit en jetant un regard à Daria Michaëlowna.

– Le trouvez-vous clair ? ajouta-t-il en tournant de nouveau son visage de renard vers Roudine.

– Moi ? Oui.

– Vous devez naturellement le mieux savoir que moi.

– Avez-vous mal à la tête ? demanda Alexandra Pawlowna à Daria Michaëlowna.

– Non. Ce n'est rien… c'est nerveux.

– Permettez-moi de vous demander, recommença Pigassoff d'une voix nasillarde, si votre connaissance, M. le baron Mouffel… c'est ainsi qu'on l'appelle, je crois ?

– En effet.

– M. le baron Mouffel s'occupe-t-il spécialement d'économie politique, ou bien consacre-t-il à cette science intéressante les heures de loisir dérobées aux plaisirs du monde et aux devoirs du service ?

Roudine fixa son regard sur Pigassoff.

– Le baron n'est qu'un amateur dans ces matières, répondit-il en rougissant légèrement, mais il a dans son

article beaucoup d'aperçus justes et curieux. – Je ne puis disputer avec vous car je ne connais pas son travail. Mais, oserai-je le demander ? l'œuvre de votre ami le baron de Mouffel traite plutôt de dissertations générales que de faits, n'est-ce pas ?

– On y trouve des faits et des dissertations générales relatives aux faits eux-mêmes.

– Vraiment, vraiment ! Je vous dirai que, selon moi – et je puis placer mon mot à l'occasion, ayant passé trois ans à Dorpat – toutes ces prétendues réflexions générales, ces hypothèses, ces systèmes… excusez-moi, je suis un provincial et vais droit an but, ne valent jamais rien. Ce ne sont que des abstractions, ce n'est fait que pour égarer les gens. Présentez-moi des faits, messieurs, c'est là votre devoir.

– Vraiment ! répliqua Roudine ; mais ne doit-on pas expliquer le sens des faits ?

– Les dissertations générales ! continua Pigassoff, mais c'est ma mort que ces digressions, ces points de vue, ces conclusions ! Tout cela est basé sur ce qu'on appelle les convictions. Chacun parle de ses convictions, exige encore qu'on les respecte, qu'on les colporte. Ah ! ah !

Et Pigassoff agita son poing en l'air. Pandalewski se mit à rire.

– Fort bien ! dit Roudine. D'après vous, il n'y aurait pas de convictions ?

– Non, il n'en existe pas.

– Telle est votre conviction ?

– Oui.

– Comment dites-vous donc qu'il n'y en a pas ? Voilà, pour ne pas aller plus loin, que vous en exprimez une. Tout le monde se mit à sourire et à échanger des regards.

– Permettez, cependant, répliqua Pigassoff…

Mais Daria Michaëlowna frappa des mains et s'écria :

– Bravo, bravo ! Pigassoff est battu, bien battu ! Et elle prit doucement le chapeau des mains de Roudine.

– Daignez attendre encore avant de vous réjouir, madame ; un peu de patience ! s'écria Pigassoff avec dépit. Il ne suffit pas de dire des bons mots avec un ton de supériorité : il faut prouver, réfuter… Nous nous sommes éloignés du sujet de la discussion.

– Permettez à votre tour, observa Roudine avec sang-froid ; la chose est toute simple. Vous ne croyez pas à l'utilité des dissertations générales, vous ne croyez pas à la conviction…

– Je ne crois pas, non, je ne crois pas. Je ne crois à rien.

– Très bien, vous êtes alors un sceptique.

– Je ne vois pas la nécessité d'employer un mot aussi savant. Du reste.

– N'interrompez pas ! s'écria Daria.

– Kizz, kizz, kizz ! se disait en ce moment Pandalewski avec une vive satisfaction.

– Ce mot exprime ma pensée, continua Roudine. Vous le comprenez : pourquoi ne pas s'en servir ? Vous ne croyez à rien. Pourquoi alors croyez-vous aux faits ?

– Comment, pourquoi ? voilà qui est charmant ! Les faits sont des choses connues, chacun sait ce que sont ces faits. Je les juge d'après l'expérience, d'après mon propre

sentiment.

– Oui, mais votre sentiment ne peut-il porter à faux ? Ne vous dit-il pas que le soleil tourne autour de la terre ? Mais peut-être n'êtes-vous pas d'accord avec Copernic ? Peut-être ne croyez-vous pas en lui ?

Un sourire glissa de nouveau sur tous les visages, et tous les yeux se fixèrent sur Roudine. « C'est un homme d'esprit », se disait chacun.

– Vous avez le don de tourner tout en plaisanterie, dit Pigassoff ; c'est certainement très original, mais cela n'avance guère les choses.

– Je regrette qu'il n'y ait eu que trop peu d'originalité dans tout ce que j'ai dit jusqu'à présent, répondit Roudine. Tout cela est parfaitement connu depuis longtemps et a été répété mille fois. Mais il ne s'agit pas de cela…

– Et de quoi donc ? interrompit Pigassoff avec quelque impudence.

Dans toute discussion il avait l'habitude de commencer par railler son adversaire, puis il devenait grossier et enfin boudait et se taisait.

– Voilà ce dont il s'agit, continua Roudine. J'avoue que je ne puis entendre sans une peine sincère des gens intelligents attaquer devant moi…

– Les systèmes, ajouta Pigassoff.

– Eh bien ! oui, les systèmes, si vous voulez. Pourquoi ce mot vous offusque-t-il tant ? Chaque système est basé sur la connaissance des lois générales, principes de vie…

– Oui, mais, je vous le demande, comment les connaître, comment les découvrir ?

– Permettez. Elles ne sont naturellement pas accessibles à tous, et l'homme se trompe facilement ; mais vous conviendrez sans doute avec moi que Newton, par exemple, a découvert quelques-unes de ces lois fondamentales. Il est vrai que c'était un homme de génie ; mais les découvertes du génie sont justement grandes en ce qu'elles deviennent accessibles à tous. Cette tendance à rechercher les principes généraux dans les phénomènes particuliers est un des caractères radicaux de l'esprit humain, et toute notre civilisation…

– Ah ! ah ! c'est là que vous tendez, répondit Pigassoff d'une voix traînante. Je suis un homme pratique, je m'enorgueillis du titre d'homme pratique et je ne donne pas dans toutes ces finesses métaphysiques ; je ne veux pas m'y laisser entraîner.

– C'est votre droit. Mais remarquez cependant que ce désir d'être un homme exclusivement pratique est déjà une espèce de système, de théorie…

– Civilisation, dites-vous ! continua Pigassoff sans écouter. C'est avec cela que vous voulez nous émerveiller. À quoi est-elle bonne cette civilisation tant prônée ! Je n'en donnerais pas un sou pour mon compte.

– Mais que vous discutez mal ! Africain Siméonovitch, interrompit Daria Michaëlowna, qui était intérieurement fort satisfaite du calme et de l'exquise politesse de sa nouvelle connaissance. C'est un homme comme il faut, pensa-t-elle en regardant Roudine avec une expression bienveillante ; il faut l'apprivoiser.

– Je ne veux pas défendre la civilisation, continua

Roudine après s'être tu un instant. Elle n'a que faire de ma défense. Vous ne l'aimez pas… chacun son goût. De plus, cela pourrait nous mener trop loin. Permettez-moi seulement de vous rappeler le vieux dicton : « Tu te fâches, Jupiter, donc tu as tort ». Je veux dire que toutes ces attaques contre les systèmes, les idées universelles, etc., sont surtout affligeantes parce qu'en niant les systèmes on est généralement amené à nier la plupart du temps le savoir, la science, et à perdre la foi qu'elles inspirent, c'est-à-dire la foi en soi-même, en sa propre force. Cette confiance est nécessaire aux hommes. On ne peut vivre d'impressions seules. C'est une mauvaise chose que de redouter la pensée et de ne pas croire en elle. Le scepticisme ne conduit qu'à la stérilité et à la faiblesse…

– Ce ne sont là que des paroles, murmura Pigassoff.

– C'est possible ; mais permettez-moi de vous faire observer qu'en disant « ce ne sont que des paroles », nous cherchons souvent à échapper à la nécessité absolue de dire quelque chose de plus sensé que ces mêmes paroles.

– Comment ? dit Pigassoff en fronçant le sourcil.

– Vous comprenez ce que je veux dire, répondit Roudine avec une impatience involontaire qu'il réprima aussitôt. Je le répète, si un homme n'a pas de principes arrêtés auxquels il croit, s'il n'a pas un terrain pour s'y appuyer solidement, comment pourra-t-il se rendre compte des besoins, de la destinée, de l'avenir de son pays ? Comment pourrait-il savoir ce qu'il doit faire lui-même, si…

– Je vous cède la place ! dit brusquement Pigassoff en saluant et en se retirant dans un coin sans regarder

personne. Roudine lui jeta un regard, sourit légèrement et se tut.

– Ah ! le voilà en fuite, s'écria Daria Michaëlowna. Ne vous inquiétez pas, Dimitri… Pardon ! continua-t-elle avec un sourire affable, comment s'appelait votre père ?

– Nicolas.

– Ne vous inquiétez pas, Dimitri Nicolaïtch, personne ne s'y est trompé ici. Il voudrait vous faire accroire qu'il ne veut plus discuter avec vous quand il sent qu'il ne le peut plus. Mais rapprochez-vous plutôt de nous pour causer…

Roudine avança son fauteuil.

– Comment ne nous sommes-nous jamais rencontrés jusqu'à présent ? continua Daria Michaëlowna. Cela m'étonne… Avez-vous lu ce livre ? C'est de Tocqueville.

Daria tendit le livre français à Roudine. Il le prit, en tourna plusieurs feuillets et le replaça sur la table en répondant qu'il n'avait pas lu précisément cet ouvrage-là, mais qu'il avait souvent réfléchi sur les questions que traitait Tocqueville. La conversation était engagée. Au commencement, Roudine semblait hésiter, ne trouvant pas les mots qui pouvaient rendre sa pensée ; mais il s'échauffa enfin et parla avec abondance. Au bout d'une heure, sa voix était la seule qu'on entendît dans le salon. Tout le monde s'était groupé autour de lui. Pigassoff seul restait dans un coin auprès de la cheminée. Roudine s'exprimait avec esprit, avec feu et bon sens ; il avait beaucoup de savoir et beaucoup de lecture. Personne ne s'était attendu à trouver en lui un homme remarquable. Il était si mal vêtu, on parlait si peu de lui ! Il semblait à tous

étrange et même incompréhensible qu'un homme de tant d'esprit pût ainsi apparaître subitement à la campagne. Roudine les étonnait d'autant plus ; on peut même dire qu'il les ensorcelait tous, à commencer par Daria Michaëlowna… Elle était fière de sa nouvelle connaissance et songeait déjà d'avance à la manière dont elle allait le patronner dans le monde car, malgré son âge, elle était très enthousiaste dans ses premières impulsions. Alexandra Pawlowna, à vrai dire, n'avait compris que peu de chose aux discours de Roudine, mais elle n'en était pas moins surprise et enchantée. Son frère partageait ses sentiments. Pandalewski observait Daria et était jaloux. Pigassoff se disait à lui-même : « Pour cinquante roubles je pourrais acheter un rossignol qui chanterait encore mieux ! » Mais Bassistoff et Natalie étaient les plus fortement impressionnés. La respiration de Bassistoff en était presque arrêtée ; il restait assis, bouche ouverte, écarquillait ses yeux et écoutait, comme il n'avait jamais écouté de sa vie. Quant à Natalie, son visage se couvrait d'une faible rougeur et son regard, devenu à la fois plus profond et plus clair, se fixait immobile sur Roudine.

– Comme il a de beaux yeux ! lui chuchota Volinzoff.

– Oui, fort beaux.

– Mais c'est dommage que ses mains soient si grandes et si rouges…

Natalie ne répondit rien. On servit le thé. La conversation devint plus générale ; mais à la façon soudaine dont chacun se taisait dès que Roudine ouvrait la bouche, on pouvait juger de l'impression qu'il produisait. Il prit tout à

coup envie à Daria Michaëlowna d'entreprendre Pigassoff. Elle s'approcha et lui dit à demi-voix : « Pourquoi vous taisez-vous donc et souriez-vous méchamment ? Essayez donc encore une fois de lutter avec lui ». Puis, sans attendre sa réponse, elle fit un signe de la main à Roudine.

– Il y a encore un trait en lui que vous ne connaissez pas, dit-elle en montrant Pigassoff : c'est un implacable ennemi des femmes. Il les raille sans cesse. Tâchez donc de le corriger de ce travers.

Roudine regarda Pigassoff involontairement de haut en bas : il avait la tête de plus que lui.

Celui-ci manqua étouffer de colère ; son visage bilieux devint encore plus blême.

– Daria Michaëlowna se trompe, répondit-il d'une voix mal assurée. Je ne raille pas les femmes seulement, mais le genre humain en général.

– Qu'est-ce qui a pu vous en donner une aussi mauvaise opinion ? demanda Roudine. Pigassoff le regarda dans le blanc des yeux.

– C'est probablement la connaissance de mon propre cœur dans lequel je découvre chaque jour des misères nouvelles. Je juge des autres d'après moi-même, ce qui est peut-être injuste. Je suis plus mauvais que les autres. Que voulez-vous ? l'habitude est prise.

– Je vous comprends et je sympathise avec vous, répondit Roudine. Quelle est l'âme noble et pure qui n'a éprouvé la soif de l'humilité vis-à-vis de soi-même ? Mais on ne saurait s'arrêter à cette situation sans issue.

– Je vous remercie humblement pour le certificat de

noblesse que vous octroyez à mon âme, répondit Pigassoff, mais je ne me plains pas de ma situation ; elle n'est pas mauvaise. J'y connaîtrais une issue que je ne sais vraiment si j'en userais.

– Mais cela s'appelle – pardonnez-moi l'expression – préférer la satisfaction de son amour-propre au désir d'être et de vivre dans la vérité.

– Je le crois bien, s'écria Pigassoff ; l'amour-propre, je comprends ce mot-là, et vous le comprenez, j'espère, et aussi tout le monde. Quant à la vérité, où est-elle ?

– Vous vous répétez, je vous en avertis, remarqua Daria Michaëlowna. Pigassoff haussa les épaules.

– Je demande où est la vérité. Les philosophes eux-mêmes ne le savent pas. Kant dit : « la voilà » ; mais Hegel répond : « non, tu radotes ; la voici ».

– Vous savez donc ce qu'en dit Hegel ? demanda Roudine sans lever les yeux.

– Je répète, continua Pigassoff en s'échauffant, que je ne puis comprendre ce qu'est la vérité. Selon moi, elle n'est pas dans ce monde ; le mot s'y trouve, il est vrai, mais la chose n'y est pas.

– Fi donc, fi ! s'écria Daria Michaëlowna. Comment n'avez-vous pas honte de parler ainsi, vieux pécheur que vous êtes ! Il n'y a pas de vérité ! À quoi bon alors vivre en ce monde ?

– Dans tous les cas, répondit aigrement Pigassoff, il vous serait plus facile de vivre sans la vérité que sans votre cuisinier Stepane, qui est passé maître dans son art. Et dites-moi, de grâce, qu'avez-vous donc besoin de la

vérité ? Peut-elle servir à arranger des chiffons ?

– Plaisanter ainsi n'est pas répondre, interrompit Daria Michaëlowna.

– Je ne sais si la vérité crève les yeux[8], mais il paraît que c'est ce que fait la sincérité, murmura Pigassoff en retournant avec colère dans son coin. Quant à Roudine, il parla de l'amour-propre et avec grand sens. Il prouva que l'homme sans amour-propre est nul, que ce sentiment est le levier d'Archimède avec lequel on peut déplacer le monde, mais qu'en même temps celui-là seul est digne du titre d'homme qui sait maîtriser son amour-propre, comme le cavalier son cheval, et sacrifie sa personnalité au bien général. L'égoïsme, ajouta-t-il, est le suicide. L'homme égoïste se dessèche comme l'arbre solitaire et sans fruits ; mais l'amour-propre, comme tendance active vers la perfection, est la source de toute grandeur. Oui, l'homme doit briser l'opiniâtre égoïsme de sa personnalité, afin de pouvoir se manifester librement. – Ne pourriez-vous me prêter un petit crayon ? demanda Pigassoff à Bassistoff. Bassistoff fut un instant à comprendre cette question. – Un crayon, pourquoi faire ? répondit-il enfin. – Pour écrire cette dernière phrase de M. Roudine. Elle est à conserver. Si on ne l'inscrivait pas, on pourrait l'oublier et ce serait un grand malheur. – Il y a des choses dont on ne doit ni rire ni plaisanter, répliqua Bassistoff avec chaleur en se détournant de Pigassoff. Pendant ce temps, Roudine s'était approché de Natalie. Elle se leva, son visage exprimait le trouble. Volinzoff, qui était assis à côté d'elle, se leva aussi. – Voici un piano, dit Roudine ; jouez-vous ? –

Oui, répondit Natalie, mais voilà Konstantin Diomiditch qui joue beaucoup mieux que moi. Celui-ci releva la tête et montra ses dents. – C'est mal à vous de dire cela, Natalie Alexéiewna. Vous êtes tout aussi forte que moi. – Connaissez-vous le Erlkonig de Schubert ? demanda Roudine. – Certainement, certainement, répondit Daria Michaëlowna. Mettez-vous au piano, Konstantin. Vous aimez la musique, Dimitri Nicolaïtch ? Roudine ne fit qu'incliner légèrement la tête et passa la main dans ses cheveux comme s'il était prêt à écouter. Konstantin joua. Natalie se tenait debout à côté du piano. Elle était en face de Roudine, dont le visage prit une expression inspirée dès les premiers accords. Ses yeux d'un bleu foncé erraient lentement au hasard et se reportaient de temps en temps sur Natalie. Konstantin s'arrêta. Roudine ne dit rien. Il s'approcha de la fenêtre ouverte. Une obscurité pleine de parfums s'étendait sur le jardin comme un voile vaporeux. Les arbres exhalaient une fraîcheur énervante. Les étoiles scintillaient doucement. Cette nuit d'été semblait caressante et caressée. Roudine jeta un regard dans le jardin et se retourna. – Cette musique et cette nuit, dit-il, me rappellent mes années d'étudiant en Allemagne, nos réunions, nos sérénades… – Vous avez été en Allemagne ? demanda Daria Michaëlowna. – J'ai passé une année à Heidelberg et presque autant à Berlin. – Et vous portiez le costume des étudiants ? On dit qu'ils s'habillent d'une façon particulière. – Je portais à Heidelberg de grandes bottes à éperons et une tunique à brandebourgs. Je laissais aussi tomber mes cheveux sur

mes épaules… À Berlin, les étudiants s'habillent comme tout le monde. – Racontez-nous quelque chose de votre vie d'étudiant, demanda Alexandra Pawlowna. Roudine commença son récit. Il n'eut pas beaucoup de succès. Ses descriptions manquaient de couleur. Il n'avait pas le don de faire rire. Il abandonna bientôt le récit de ses aventures à l'étranger pour des réflexions générales sur le but de la civilisation et de la science, sur les universités et sur la vie universitaire en général. Il esquissa un vaste tableau en traits larges et énergiques. Tous l'écoutaient avec l'attention la plus profonde. Il parlait en maître, d'une manière irrésistible, et pourtant il manquait parfois de clarté. Mais ce vague même ajoutait encore au charme particulier de sa parole. La trop grande richesse des idées semblait empêcher Roudine de s'exprimer avec exactitude et précision. Les images succédaient aux images, les comparaisons naissaient les unes des autres, tantôt pleines d'une hardiesse inattendue, tantôt empreintes d'une vérité saisissante. Son improvisation impatiente était toute d'inspiration et ne rappelait jamais la subtilité satisfaite d'un bavard exercé. Il ne cherchait pas ses expressions. Les mots lui venaient d'eux-mêmes sur les lèvres, libres et obéissants, et on aurait dit que chacun d'eux s'exhalait droit de son cœur tout brûlant encore de tout le feu de sa conviction. Roudine possédait au plus haut degré ce qu'on pourrait nommer la musique de l'éloquence. Il lui suffisait de toucher à une des cordes de l'âme pour les faire vibrer toutes. Plus d'un auditeur ne comprenait peut-être pas parfaitement, mais sa poitrine se

soulevait puissamment, un voile semblait se déchirer à ses yeux, quelque chose de rayonnant lui apparaissait dans le lointain. Les pensées de Roudine, toutes tournées vers l'avenir, imprimaient sur sa physionomie un éclat de jeunesse impétueuse. Debout près de la fenêtre, ne regardant personne, il parlait, inspiré par la beauté de la nuit, l'attention et la sympathie générales, ainsi que par la présence des jeunes femmes. Entraîné par sa propre émotion, il s'élevait à l'éloquence et à la poésie. Le son bas et concentré de sa voix augmentait encore le prestige. On aurait dit que ses lèvres exprimaient des choses supérieures auxquelles il ne s'attendait pas lui-même. Roudine parlait de ce qui donne une signification éternelle à la vie passagère de l'homme. – Je me souviens, dit-il en terminant, d'une légende scandinave. Le tsar et ses guerriers sont assis autour d'un feu dans une grange longue et obscure. La scène se passe la nuit, en hiver. Un petit oiseau entre tout à coup par une porte ouverte et s'envole par une autre. « Cet oiseau, dit le tsar, est semblable à l'homme sur cette terre : il sort de l'obscurité pour rentrer dans l'ombre, et ne séjourne qu'un instant dans la chaleur et la lumière ». « Tsar, répondit le plus âgé des guerriers, l'oiseau ne se perd pas dans l'obscurité, il sait y trouver son nid ». – Notre vie est rapide sans doute ; mais tout ce qui est grand s'accomplit par l'homme. La conscience d'être l'instrument des forces supérieures doit le dédommager de toutes les autres joies ; dans la mort même il trouve sa vie, son nid. Roudine s'arrêta et baissa les yeux avec un trouble involontaire. – Vous êtes un

poète ! dit à demi-voix Daria Michaëlowna. Tout le monde approuva le compliment, à l'exception de Pigassoff. Il avait pris tranquillement son chapeau, sans attendre la fin du discours de Roudine, et s'en était allé en murmurant à l'oreille de Pandalewski, qui se trouvait près de la porte : – C'est trop fort, je m'en vais chez les imbéciles. Personne, au reste, ne songea ni à le retenir ni à remarquer son absence. On se mit à table pour souper et une demi-heure après tout le monde s'était séparé. Daria Michaëlowna engagea Roudine à rester pour la nuit. Alexandra Pawlowna s'en retourna en voiture avec son frère. Elle poussait de fréquentes exclamations et s'étonnait de l'esprit extraordinaire de Roudine. Volinzoff lui donnait raison, tout en lui faisant observer qu'il exprimait parfois un peu confusément, c'est-à-dire… d'une manière qui n'était pas toujours intelligible, ajouta-t-il, désirant probablement expliquer sa pensée ; et son visage s'assombrissait, et son regard semblait devenir plus triste en errant vers le coin de la voiture. – C'est un homme fort habile, dit Pandalewski à haute voix, au moment où il détachait ses bretelles brodées de soie en se déshabillant ; puis, jetant tout à coup un regard sévère au petit Cosaque qui lui servait de valet de chambre, il lui ordonna de sortir sur-le-champ. Bassistoff ne dormit pas ; il resta tout habillé et écrivit à un de ses amis de Moscou une longue lettre qui l'occupa jusqu'au matin. Natalie non plus ne dormit pas de la nuit. Couchée dans son lit et la tête appuyée sur sa main, elle laissait errer son regard dans l'obscurité ; ses tempes battaient, un lourd soupir s'échappait par moments de son sein

oppressé.

Chapitre 5

Le lendemain matin Roudine, à peine habillé, vit apparaître un domestique qui l'invita, de la part de Daria Michaëlowna, à passer dans son boudoir pour y prendre le thé. Roudine trouva la maîtresse de la maison seule. Daria Michaëlowna lui souhaita le bonjour d'un air fort aimable, s'informa s'il avait bien passé la nuit, lui versa, de ses propres mains, une tasse de thé qu'elle sucra elle-même, lui offrit après une cigarette, et répéta encore qu'elle était bien étonnée de n'avoir pas fait sa connaissance plus tôt. Roudine s'était assis un peu à l'écart mais Daria Michaëlowna lui montra un petit siège à côté de son fauteuil, et le questionna sur sa famille et sur ses projets. Daria Michaëlowna parlait négligemment et écoutait d'une manière distraite ; mais Roudine comprenait très bien qu'elle cherchait à lui plaire et le flattait presque. Ce n'était pas non plus sans raison qu'elle avait arrangé cette entrevue matinale et qu'elle s'était habillée avec cette simplicité de bon goût.

Cependant, elle cessa bientôt de questionner son hôte et se mit à parler d'elle-même, de sa jeunesse, des

personnes qu'elle avait connues.

Roudine écoutait avec intérêt. Dans les récits de Daria Michaëlowna, c'était toujours sa personnalité qui dominait et effaçait tout le reste, et Roudine connut bientôt tout ce qu'elle avait dit à tel personnage important ou obtenu de lui, et son influence auprès de tel écrivain renommé. À en juger par la conversation de Daria Michaëlowna, toutes les célébrités contemporaines n'avaient pensé qu'à se rapprocher d'elle et à mériter sa bienveillance.

Elle en parlait simplement, sans enthousiasme ; elle les vantait comme des choses à elle, en traitant quelques-uns d'entre eux d'originaux. Elle en parlait comme d'une riche monture qui rehausse la beauté d'une pierre précieuse. Leurs noms formaient comme une constellation brillante autour du nom principal : celui de Daria Michaëlowna.

Roudine écoutait, fumait sa cigarette et se taisait. Il n'interrompait que rarement et par de légères remarques le bavardage de la dame. Quoiqu'il fût naturellement éloquent et qu'il aimât à parler, il savait écouter, et ceux que sa rapidité d'élocution n'intimidait pas devenaient facilement expansifs en sa présence, tant il mettait de bienveillance à suivre le fil du discours d'autrui. Il avait ce grand fonds de bonhomie indifférente que possèdent ceux qui se sentent supérieurs aux autres. Mais dans les discussions il laissait rarement le dernier mot à son adversaire et l'écrasait de sa dialectique impétueuse et passionnée. Daria Michaëlowna parlait russe et paraissait fière de sa parfaite connaissance de sa langue maternelle ; elle laissait pourtant souvent échapper des gallicismes et des mots

français. Elle cherchait à employer des locutions simples et populaires, mais n'y réussissait pas toujours. L'oreille de Roudine ne s'offensait guère de la bigarrure du langage qui coulait des lèvres de Daria Michaëlowna. Celle-ci se lassa enfin et, appuyant sa tête sur le coussin du fauteuil, elle laissa errer son regard vers Roudine.

– Je comprends, commença celui-ci d'une voix lente, je comprends pourquoi vous passez tous vos étés à la campagne. Ce repos vous est nécessaire, après la vie agitée de la ville. Le calme des champs vous rafraîchit et vous donne de nouvelles forces. Je suis sûr que vous sympathisez profondément avec les beautés de la nature.

Daria lui jeta un regard à la dérobée.

– La nature… oui, oui, certainement. Je l'aime beaucoup, mais savez-vous, Dimitri Nicolaïtch, qu'un peu de société est nécessaire à la campagne. Ici je n'ai presque personne. Pigassoff est l'homme le plus spirituel de l'endroit.

– Ce monsieur d'hier qui s'est mis en colère ? demanda Roudine.

– Celui-là même. À la campagne, du reste, il n'est pas à dédaigner. Il fait rire quelquefois.

– Il n'est pas bête, répondit Roudine, mais il est dans une mauvaise voie. Je ne sais si vous êtes de mon avis, Daria Michaëlowna ; mais selon moi, dans la négation complète et générale, il n'y a pas de salut. Niez tout et vous passerez facilement pour un homme d'esprit ; c'est un procédé connu. Les gens simples seront aussitôt disposés à en conclure que vous valez mieux que ce que vous niez ;

mais c'est souvent faux. D'abord, on peut trouver des taches partout, et ensuite, quand même vous parleriez sensément, tant pis pour vous… Votre esprit, tourné exclusivement vers la négation, s'appauvrit et se dessèche. Vous satisferez votre amour-propre, mais vous vous priverez des véritables jouissances du cœur et de l'âme. La vie et tout ce qui la compose échappent à votre observation superficielle et bilieuse ; vous arrivez à l'hypocondrie, au marasme, et finissez par faire rire, tout en inspirant la pitié. Celui-là seul qui sait aimer a le droit de censurer et de réprimander.

– Voilà M. Pigassoff enterré, dit Daria Michaëlowna. Vous êtes vraiment passé maître dans l'art de définir les hommes. Du reste, Pigassoff ne pourrait probablement pas vous comprendre. Il n'aime que sa propre personne.

– Il la gourmande pour avoir le droit d'injurier les autres, répliqua Roudine. Daria Michaëlowna se mit à rire.

– Pour passer du malade au bien portant, dit-elle en estropiant le proverbe, que pensez-vous du baron ?

– Du baron ? C'est un excellent homme, il a un bon cœur et beaucoup de savoir ; mais il n'a pas de caractère, et restera toute sa vie un demi-savant et un mondain, ce qui veut dire un dilettante ou, pour parler sans détours, une nullité… C'est dommage.

– Je suis de votre avis, répondit Daria Michaëlowna. J'ai lu l'article… entre nous… cela a assez peu de fond.

– Qui voyez-vous encore ici ? demanda Roudine après un moment de silence.

Daria Michaëlowna fit tomber la cendre de sa cigarette

avec son petit doigt.

– Il n'y a presque plus personne. Alexandra Pawlowna Lipina, que vous avez vue hier ; elle est très gentille, mais voilà tout. Son frère… est très bien ; c'est un parfait honnête homme. Quant au prince Garine, vous le connaissez. C'est tout. Il y a encore deux ou trois voisins, mais qui n'ont aucune espèce de valeur. Ou ils se donnent des airs importants et affichent des prétentions énormes, ou ils sont tour à tour trop timides et trop audacieux. Ils n'ont aucune mesure. Pour les dames, vous savez que je ne les vois pas. Nous avons encore un voisin qu'on dit très civilisé et même savant, mais c'est un terrible original. Alexandrine le connaît ; il paraît qu'elle n'est pas indifférente à son égard. Vous auriez dû vous occuper d'elle, Dimitri Nicolaïtch, Alexandrine est une charmante créature : il faut seulement la développer un peu… oui, il faut absolument la développer.

– Elle est très sympathique, remarqua Roudine.

– C'est tout à fait une enfant, Dimitri Nicolaïtch, une véritable enfant. Elle a été mariée mais c'est tout comme. Si j'étais homme, je ne serais amoureux que de femmes pareilles.

– Vraiment ?

– Sans doute ; ces femmes-là ont au moins la fraîcheur, chose qu'il n'y a pas moyen de contrefaire.

– Et le reste, on peut donc le contrefaire ? demanda Roudine en se mettant à rire, ce qui lui arrivait assez rarement. Quand il riait, son visage prenait une expression étrange qui lui donnait presque l'air d'un vieillard : ses yeux

se ridaient, son nez se plissait… Et quel est cet original dont vous parlez et pour lequel madame Lipina n'est pas indifférente ? demanda-t-il.

– Un certain Lejnieff, Michaëlowitch, un propriétaire des environs. Roudine fit un geste de surprise.

– Lejnieff, Michaël Michaëlowitch, demanda-t-il, est un de nos voisins ?

– Oui. Est-ce que vous le connaissez ?

Roudine ne répondit pas tout de suite.

– Je l'ai connu autrefois… il y a longtemps de cela. Il paraît qu'il est riche ? continua-t-il en jouant avec la frange du fauteuil.

– Il est riche, quoiqu'il s'habille horriblement mal et se serve d'un drochki de course, comme un intendant. J'ai désiré l'attirer chez moi. On dit qu'il a de l'esprit. Je suis en pourparlers avec lui pour une affaire d'arpentage… Vous savez que je gère mes biens moi-même.

Roudine inclina la tête. – Oui, moi-même, continua Daria Michaëlowna. Je ne donne pas dans les folies étrangères ; je m'en tiens à notre usage russe ; et vous voyez que les choses n'en vont pas plus mal, ajouta-t-elle en étendant la main vers les objets qui l'entouraient.

– J'ai toujours été convaincu de l'extrême erreur de ceux qui refusent l'esprit pratique à la femme, fit galamment observer Roudine.

Daria Michaëlowna sourit agréablement.

– Vous êtes fort indulgent, répondit-elle ; mais que voulais-je donc dire ? De quoi parlions-nous ? Oui, de Lejnieff. J'ai une affaire d'arpentage avec lui. Je l'ai invité

plusieurs fois à venir chez moi et je l'attends aujourd'hui même, mais Dieu sait s'il viendra… C'est un si grand original !

Le rideau qui cachait la porte se souleva doucement pour livrer passage au maître d'hôtel. C'était un homme de haute taille, gris et chauve. Il portait un habit noir, une cravate blanche et un gilet blanc.

– Qu'est-ce que tu veux ? demanda Daria Michaëlowna ; puis, se retournant légèrement vers Roudine, elle ajouta à demi-voix : n'est-ce pas qu'il ressemble à Canning ?

– Michaël Michaëlowitch Lejnieff est arrivé, dit le maître d'hôtel : faut-il le recevoir ?

– Ah ! mon Dieu ! s'écria Daria Michaëlowna ; comme il est prompt à l'appel ! Faites-le entrer. Le maître d'hôtel sortit.

– Voici enfin cet original qui est venu, et encore mal à propos, dit Daria. Il interrompt notre conversation.

Roudine allait se retirer mais Daria Michaëlowna le retint.

– Où allez-vous ? Nous pouvons nous expliquer en votre présence et je désire que vous le définissiez comme vous avez défini Pigassoff. Ce que vous dites est comme gravé avec un burin. Restez.

Roudine voulut dire quelque chose, mais il réfléchit et resta.

Michaël Michaëlowitch, que le lecteur connaît déjà, venait d'entrer dans le boudoir. Il portait le même paletot gris et tenait la même vieille casquette dans ses mains hâlées. Il salua tranquillement Daria Michaëlowna et s'approcha de

la table à thé.

– Vous avez enfin daigné venir chez moi, monsieur Lejnieff, dit Daria Michaëlowna. Asseyez-vous, je vous prie. J'ai entendu dire que vous connaissiez Monsieur, continua-t-elle en montrant Roudine.

Lejnieff jeta un regard à ce dernier et sourit d'un air tant soit peu singulier.

– Je connais M. Roudine, dit-il en s'inclinant légèrement.

– Nous avons été à l'université ensemble, observa Roudine à demi-voix et en baissant les yeux.

– Nous nous sommes rencontrés plus tard, dit froidement Lejnieff.

Daria Michaëlowna les regarda tous les deux avec quelque étonnement et pria Lejnieff de s'asseoir.

– Vous avez désiré me voir au sujet de l'arpentage ? lui dit-il.

– Oui, au sujet de l'arpentage, et aussi pour le plaisir de vous voir. Nous sommes proches voisins et presque parents.

– Je vous suis très reconnaissant, répondit Lejnieff. Pour ce qui regarde l'arpentage, nous avons complètement terminé l'affaire avec votre intendant ; je consens à tout ce qu'il propose.

– Je le savais.

– Mais il m'a dit que nous ne pourrions pas signer les actes avant que j'eusse une entrevue personnelle avec vous.

– Oui ; c'est dans mes habitudes. À propos, permettez-moi de vous demander s'il est vrai que tous vos paysans

soient à la redevance.

– C'est vrai.

– Et vous prenez la peine de vous occuper de l'arpentage ?

C'est très beau. Lejnieff resta un instant sans répondre.

– Vous voyez que je suis venu pour l'entrevue personnelle, reprit-il. Daria Michaëlowna sourit.

– Je vois que vous êtes venu. Vous dites cela d'un ton ! Il paraît que vous n'aviez pas grande envie de venir chez moi !

– Je ne vais nulle part, répliqua flegmatiquement Lejnieff.

– Nulle part ? Mais vous allez chez Alexandra Pawlowna.

– Il y a si longtemps que je connais son frère.

– Son frère ! Du reste, je ne force personne… Mais excusez-moi, Michaël Michaëlowitch, je suis plus âgée que vous et j'ai le droit de vous gronder : pourquoi donc vivez-vous comme un sauvage ? Est-ce ma maison en particulier qui vous déplaît, ou bien vous suis-je désagréable ?

– Je ne vous connais point, Daria Michaëlowna, vous ne pouvez pas m'être désagréable. Votre maison est charmante, mais je vous avoue franchement que je n'aime pas à me gêner. Je n'ai pas d'habit convenable, pas de gants ; je n'appartiens pas à votre cercle.

– Par la naissance, par l'éducation, vous nous appartenez, Michaël Michaëlowitch. Vous êtes des nôtres.

– Laissons de côté la naissance et l'éducation, Daria Michaëlowna, il ne s'agit pas de cela.

– L'homme doit vivre avec ses semblables, Michaël Michaëlowitch. Quel plaisir avez-vous à vivre comme

Diogène dans son tonneau ?

– D'abord, il y était fort bien ; ensuite, comment pouvez-vous savoir que je ne vis pas parmi les hommes ? Daria Michaëlowna se pinça les lèvres.

– C'est différent, dit-elle. Il ne me reste qu'à regretter de ne pas avoir eu l'avantage d'être admise au nombre des personnes que vous fréquentez.

– Il me semble, interrompit Roudine, que M. Lejnieff porte beaucoup d'exagération dans ce sentiment louable en lui-même : l'amour de la liberté !

Lejnieff ne répondit pas et se contenta de jeter un regard à Roudine. Il y eut un moment de silence.

– Je puis donc, reprit Lejnieff en se levant, considérer notre affaire comme terminée et dire à votre intendant de m'apporter les pièces.

– Vous le pouvez… mais il faut avouer que vous n'êtes guère aimable… J'aurais dû vous refuser.

– Mais cet arpentage vous est beaucoup plus avantageux qu'à moi ! Daria Michaëlowna haussa les épaules.

– Vous ne voulez pas même déjeuner avec nous ? demanda-t-elle.

– Mille remerciements, je ne déjeune jamais et je suis pressé de rentrer. Daria Michaëlowna se leva.

– Je ne vous retiens plus, dit-elle en s'approchant de la fenêtre, je n'ose pas vous retenir. Lejnieff se mit en devoir de saluer.

– Adieu, monsieur Lejnieff, pardonnez-moi de vous avoir dérangé.

– Vous ne m'avez pas dérangé, répondit Lejnieff en sortant.

– Qu'en pensez-vous ? demanda Daria Michaëlowna à Roudine. J'ai entendu dire que c'était un original, mais cela dépasse les bornes.

– Il souffre de la même maladie que Pigassoff, répondit Roudine : le désir d'être original. L'un se pose en Méphistophélès, l'autre en cynique. Il y a dans tout cela beaucoup d'égoïsme, beaucoup d'amour-propre, peu de vérité et peu d'amour. C'est aussi dans un autre genre une espèce de calcul. On prend le masque de l'indifférence et de la paresse pour faire dire aux autres : « Voilà un homme qui a bien des talents qu'il cache en lui ! Mais regardez-y bien, il ne possède aucun talent. »

– Et de deux ! dit Daria Michaëlowna, vous êtes un homme terrible pour la définition. On ne peut vous échapper.

– Vous croyez ? répliqua Roudine. Du reste, continua-t-il, pour être juste, je ne devrais plus parler de Lejnieff. Je l'ai aimé !… aimé comme un ami… Puis, à l'occasion de différents malentendus…

– Vous vous êtes brouillés ?

– Non, nous ne nous sommes pas brouillés ; nous nous sommes quittés et, selon toute apparence, quittés à jamais.

– C'est pour cela que j'ai remarqué que vous n'étiez pas à votre aise pendant sa visite… Je vous suis pourtant très reconnaissante de la matinée d'aujourd'hui. Le temps s'est passé fort agréablement pour moi. Mais il faut savoir ne

pas abuser. Je vous congédie jusqu'au déjeuner et je vais à mes affaires. Il est probable que mon secrétaire – vous l'avez vu, c'est Konstantin qui est mon secrétaire – m'attend déjà. Je vous le recommande. C'est un excellent jeune homme, très serviable et tout à fait enthousiasmé de vous. Au revoir, cher Dimitri Nicolaïtch. Que je remercie le baron de m'avoir fait faire votre connaissance !

Daria Michaëlowna tendit la main à Roudine. Il commença par la serrer, puis la porta à ses lèvres et passa dans la salle à manger, et de là sur la terrasse. Il y rencontra Natalie.

Chapitre 6

Au premier abord, la fille de Daria Michaëlowna pouvait ne pas plaire. Maigre et brune, elle n'avait pas encore atteint son entier développement et se tenait un peu courbée. Mais ses traits, quoique trop accentués pour une jeune fille de dix-sept ans, étaient nobles et réguliers. Son front pur et uni avait une beauté toute particulière, que faisait encore ressortir la finesse de ses sourcils légèrement arqués. Elle parlait peu, écoutait bien et regardait attentivement, presque fixement, comme si elle eût voulu se rendre compte de tout. Elle demeurait souvent immobile, laissant retomber ses bras et s'abandonnant à ses réflexions ; son visage exprimait alors le travail intérieur de sa pensée. Un sourire imperceptible apparaissait sur ses lèvres et s'évanouissait aussitôt, ses grands yeux sombres se levaient doucement.

– Qu'avez-vous ? lui demandait mademoiselle Boncourt, qui recommençait à la gronder sous prétexte qu'il n'est pas convenable qu'une jeune fille soit pensive et se donne des airs distraits.

Mais Natalie n'était pas distraite, elle étudiait au

contraire avec zèle, lisait et travaillait volontiers, quoique rien ne lui réussit du premier coup. Elle sentait profondément et fortement, mais en secret ; elle avait rarement pleuré dans son enfance ; maintenant elle ne soupirait même presque plus et ne faisait que pâlir faiblement lorsqu'elle éprouvait un chagrin. Sa mère la regardait comme une jeune fille sage et raisonnable, et l'appelait en plaisantant : mon honnête homme de fille, mais elle n'avait pas une haute opinion de ses facultés intellectuelles.

« Par bonheur, ma Natalie est froide, disait-elle ; ce n'est pas comme moi… tant mieux ! Elle sera heureuse ». Daria Michaëlowna se trompait. Du reste, il est rare qu'une mère comprenne bien sa fille. Natalie aimait Daria Michaëlowna, mais n'avait pas une entière confiance en elle.

– Tu n'as rien à me cacher, lui dit un jour sa mère ; mais si cela était, tu me ferais des mystères. Tu as bien ta petite tête… Natalie regarda sa mère et se dit : « Pourquoi donc n'aurais-je pas ma tête ? »

Lorsque Roudine la rencontra sur la terrasse, elle allait dans sa chambre avec mademoiselle Boncourt pour mettre son chapeau et descendre au jardin. On avait cessé de traiter Natalie en enfant ; mademoiselle Boncourt ne lui donnait plus depuis longtemps ni leçons de mythologie, ni leçons de géographie, mais elle lui faisait lire chaque matin soit un chapitre d'histoire, soit un récit de voyage ou quelque autre livre instructif. Daria Michaëlowna choisissait ces lectures comme si elle avait suivi un plan quelconque. Le fait est qu'elle lui donnait simplement tout ce que lui

envoyait son libraire français de Saint-Pétersbourg, à l'exception des romans d'Alexandre Dumas et Cie, qu'elle se réservait pour elle-même. Lorsque Natalie lisait des ouvrages historiques, le regard de mademoiselle Boncourt devenait particulièrement aigre et sévère derrière ses lunettes ; la vieille Française prétendait que l'histoire n'était remplie que de choses dangereuses à connaître.

Mais Natalie lisait aussi des ouvrages dont mademoiselle Boncourt ne soupçonnait pas l'existence ; elle savait tout Pouchkine par cœur.

Natalie rougit légèrement en rencontrant Roudine.

– Vous allez vous promener ? lui demanda-t-il.

– Oui, nous allons au jardin.

– M'est-il permis de vous accompagner ?

Natalie jeta un regard à mademoiselle Boncourt et répondit :

– Certainement, monsieur, avec plaisir.

Roudine prit son chapeau et suivit ces dames.

Natalie était d'abord un peu intimidée en marchant à côté de Roudine, mais elle se remit facilement. Il commença à l'interroger sur ses occupations et sur les objets qui lui plaisaient à la campagne. Natalie répondit, non pas sans quelque embarras, mais du moins sans cette timidité inquiète que l'on prend si souvent pour de la modestie.

– Vous ne vous ennuyez pas à la campagne ? demanda Roudine en lui jetant un regard de côté.

– Comment peut-on s'ennuyer à la campagne ? Je suis très contente d'être ici… J'y suis fort heureuse…

– Vous êtes heureuse. Voilà un grand mot ! Du reste, cela se comprend, vous êtes jeune…

Roudine prononça cette dernière parole d'une manière un peu étrange ; on ne savait trop s'il enviait Natalie ou s'il la plaignait.

– Oui, la jeunesse ! continua-t-il. Tout le but de la science est de nous donner, à force de travail, ce que la jeunesse nous accorde gratuitement.

Natalie regardait Roudine avec attention : elle ne le comprenait pas.

– J'ai causé durant une partie de la matinée avec votre mère, poursuivit-il ; ce n'est pas une femme ordinaire. Je comprends pourquoi tous les poètes ont recherché son amitié. Et vous, aimez-vous les vers ? continua-t-il après un moment de silence.

Il m'examine, pensa Natalie, et elle répondit :

– Oui, je les aime beaucoup.

– La poésie, langue des dieux ! Moi aussi, j'aime les vers. Mais ce n'est pas là seulement qu'est la poésie ; elle plane sur toutes choses, elle est tout autour de nous. Jetez un regard sur ces arbres, vers ce ciel, partout règnent la beauté et la vie ; la poésie est avec eux. Asseyons-nous sur ce banc, continua-t-il. Bien, comme cela. Je ne sais pourquoi il me semble que, lorsque vous serez habituée à moi (et il la regarda dans les yeux en souriant), nous serons bons amis. Qu'en pensez-vous ?

– Il me traite en enfant, se dit de nouveau Natalie ; et, ne sachant que répondre, elle demanda à Roudine s'il avait l'intention de rester longtemps à la campagne.

– Tout l'été, l'automne et peut-être même l'hiver. Vous savez que je ne suis pas riche ; de plus, je commence à m'ennuyer de ce déplacement continuel. Il est temps que je me repose.

Natalie fit un geste d'étonnement.

– Trouvez-vous réellement qu'il soit temps de vous reposer ? demanda-t-elle timidement. Roudine fixa son regard sur Natalie.

– Que voulez-vous dire par là ?

– Je veux dire, répondit-elle avec quelque embarras, que d'autres peuvent se reposer, mais que vous… vous devez travailler et essayer de vous rendre utile. Qui donc le ferait, si ce n'est vous ?…

– Je vous remercie d'une si flatteuse opinion, interrompit Roudine. Être utile est facile à dire !… (il passa la main sur son visage) être utile ! répéta-t-il. Quand j'aurais la conviction de pouvoir être utile, quand même j'aurais foi dans mes propres forces, où trouver des âmes sincères et sympathiques ?

Et Roudine fit un geste si désespéré et baissa si tristement la tête que Natalie se demanda involontairement si c'était bien là l'homme qui, la veille encore, avait tenu ces discours enthousiastes et si pleins de confiance.

– Du reste, non, ajouta Roudine en secouant subitement sa crinière de lion ; c'est une folie et vous avez raison. Je vous remercie, Natalie Alexéiewna, je vous remercie sincèrement (Natalie ne savait pourquoi il la remerciait). Votre seule parole m'a rappelé mon devoir, m'a montré ma voie… Oui, je dois être actif. Si j'ai des talents, je n'ai plus

le droit de les enfouir. Je ne dois pas dépenser mes forces en stériles bavardages, en paroles.

Et ses paroles coulèrent comme de source. Il parla admirablement, chaleureusement, contre la lâcheté et la paresse, et sur la nécessité d'agir. Il s'accabla de reproches, se prouva à lui-même que discuter d'avance ce qu'on voulait faire était aussi pernicieux que piquer avec une épingle un fruit sur le point de mûrir. N'était-ce pas dans les deux cas une dépense superflue de sève et de force ? Il affirma qu'une noble pensée ne manquait jamais d'éveiller la sympathie ; que ceux-là seuls restaient incompris qui ne savaient pas eux-mêmes ce qu'ils voulaient, ou qui méritaient de l'être. Il parla longtemps et termina en remerciant encore Natalie et, lui serrant brusquement la main, il ajouta :

– Vous êtes une charmante et noble créature ! Une pareille liberté frappa mademoiselle Boncourt.

Malgré les quarante années de son séjour en Russie, elle ne comprenait qu'imparfaitement le russe, elle se contentait d'admirer la brillante rapidité des discours de Roudine. Il n'était d'ailleurs à ses yeux qu'une espèce de virtuose ou d'artiste, et on ne pouvait exiger de pareilles gens l'observation stricte des convenances.

Elle se leva, arrangea vivement les plis de sa jupe et notifia à Natalie qu'il était temps de rentrer, d'autant plus que M. Volinzoff devait venir déjeuner avec elles.

– Le voici qui arrive, ajouta-t-elle en jetant un regard vers une des allées qui menaient à la maison.

Volinzoff se montrait en effet assez près d'eux. Il avançait

d'un pas irrésolu et saluait tout le monde de loin. Il se tourna vers Natalie, le visage empreint d'une expression maladive, et lui dit :

– Vous faites votre promenade ?

– Oui, répondit Natalie ; nous étions au moment de rentrer.

– Ah ! dit Volinzoff, eh bien, allons. Et ils se dirigèrent tous vers la maison.

– Comment se porte votre sœur ? demanda Roudine à Volinzoff d'une voix particulièrement caressante. La veille déjà il avait été fort aimable pour lui.

– Je vous remercie infiniment ; elle va bien. Peut-être viendra-t-elle aujourd'hui. Il me semble que vous causiez lorsque je suis arrivé.

– Oui, je causais avec Natalie Alexéiewna ; elle m'a dit une parole qui m'a fortement impressionné.

Volinzoff ne demanda pas quelle était cette parole, et ce fut au milieu du plus profond silence que l'on se dirigea vers la demeure de Daria Michaëlowna.

Il y eut encore salon avant le dîner ; mais Pigassoff ne vint pas. Roudine n'était pas en train et suppliait toujours Pandalewski de jouer quelque chose de Beethoven. Volinzoff se taisait en regardant le plancher. Natalie ne bougeait d'auprès de sa mère et demeurait pensive, occupée de son ouvrage. Bassistoff ne quittait pas Roudine des yeux et s'attendait toujours à quelque chose de spirituel de sa part. Trois heures s'écoulèrent ainsi d'une façon monotone. Alexandra Pawlowna n'était pas venue dîner. Dès qu'on se fut levé de table Volinzoff fit

atteler sa voiture et disparut sans prendre congé de personne.

Volinzoff aimait depuis longtemps Natalie, mais sans avoir jamais osé lui déclarer sa passion, et cet état anxieux le faisait cruellement souffrir. Il ne pouvait se tromper sur le caractère du sentiment qu'il inspirait lui-même ; c'était celui d'une bienveillance affectueuse sans doute, mais froide et réservée. Volinzoff n'en espérait pas d'autre. Il comptait sur l'influence du temps et de l'habitude pour rapprocher de lui Natalie. Mais qui avait pu agiter à ce point aujourd'hui Volinzoff ? Quel changement avait-il surpris pendant ces deux journées ? Natalie s'était conduite cependant vis-à-vis de lui comme par le passé.

Son âme avait-elle été frappée de l'idée qu'il ne connaissait peut-être pas bien le caractère de Natalie, et qu'elle était plus éloignée de lui qu'il ne l'avait cru ? La jalousie s'était-elle éveillée en lui ? Pressentait-il confusément quelque malheur ?…

En rentrant chez sa sœur il y trouva Lejnieff.

– Pourquoi reviens-tu si tôt ? lui demanda Alexandra Pawlowna.

– Je ne sais, je m'ennuyais un peu.

– Roudine y était-il ?

– Il y était.

Volinzoff jeta sa casquette et s'assit.

Alexandra Pawlowna se tourna vivement vers lui.

– Je t'en prie, Serge, aide-moi à convaincre cet entêté (elle désignait Lejnieff) que Roudine est un homme d'un esprit et d'une éloquence extraordinaires.

Volinzoff murmura quelques mots qu'on n'entendit pas.

– Mais je ne doute nullement de l'esprit ni de l'éloquence de M. Roudine, répondit Lejnieff, je dis seulement qu'il ne me plaît pas.

– L'as-tu vu ? demanda Volinzoff.

– Je l'ai vu ce matin chez Daria Michaëlowna, répondit Lejnieff. C'est lui qui est maintenant le grand vizir. Il viendra un temps où ils se brouilleront. Il n'y a que Pandalewski qu'elle n'abandonnera jamais ; mais c'est Roudine qui règne pour le quart d'heure. Si je l'ai vu ? Comment donc ! Il y est établi. Elle lui faisait les honneurs de ma personne, comme si elle lui disait : Voyez donc, mon ami, quelles espèces d'originaux prospèrent chez nous ! Je ne suis pas un cheval de race qu'on montre aux amateurs, moi, j'ai quitté la place.

– Et pourquoi as-tu été chez elle ?

– Pour l'arpentage ; mais c'était un prétexte ; elle voulait simplement voir ma figure.

– La supériorité de Roudine vous offense, voilà pourquoi vous ne l'aimez pas, dit Alexandra Pawlowna avec feu, voilà ce que vous ne pouvez lui pardonner. Et je suis persuadée que l'étendue de son esprit ne nuit pas à la bonté de son cœur. Regardez ses yeux lorsqu'il…

– Lorsqu'il parle du parfait honneur… interrompit Lejnieff en citant un vers de Griboiédoff[9]. – Vous me fâcherez et je me mettrai à pleurer. Je regrette du fond de l'âme de n'être pas allée chez Daria Michaëlowna au lieu de rester avec vous. Vous n'en valez pas la peine. Cessez donc de me contrarier, continua-t-elle d'une voix plaintive. Vous feriez

mieux de me raconter quelque chose de sa jeunesse. – De la jeunesse de Roudine ? – Eh bien, oui. Vous m'avez dit le bien connaître et depuis longtemps. Lejnieff se leva et fit un tour dans la chambre. – Oui, commença-t-il, je le connais bien. Vous voulez que je vous raconte sa jeunesse ? Eh bien, soit. Ses parents étaient de pauvres propriétaires. Il est né à T… Son père mourut de bonne heure et le laissa seul avec sa mère. C'était une excellente femme, dont l'âme entière était absorbée par l'amour qu'elle avait pour son fils. Elle ne vivait que de pain afin d'employer tout son argent pour lui. L'éducation de Roudine s'est faite à Moscou. C'était d'abord un de ses oncles qui en payait les frais ; plus tard, lorsque Roudine eut grandi et qu'il se fut paré de toutes ses plumes… – Allons, excusez-moi, je ne le ferai plus. – Ce fut un certain prince fort riche, dont il devint l'ami ; puis Roudine entra à l'Université. C'est là que j'ai fait sa connaissance et que je me suis lié intimement avec lui. Je vous parlerai un jour de notre manière de vivre d'alors ; je ne puis le faire à présent. Roudine alla bientôt voyager. Lejnieff continuait d'arpenter la chambre. Alexandra Pawlowna le suivait des yeux. – Une fois parti, continua-t-il, Roudine n'écrivait que bien rarement à sa mère. Il ne vint la voir qu'une fois, et cela seulement pour deux jours. Ce fut entourée d'étrangers que la pauvre femme mourut, loin de lui, mais sans quitter son portrait du regard jusqu'à sa fin. C'était une femme excellente, très hospitalière. J'allais chez elle quand elle demeurait à T***, et elle ne manquait jamais de me régaler de confitures aux cerises. Elle aimait son fils à la folie. Les messieurs de

l’école de Petchorine[10] vous diront que nous sommes toujours portés à aimer ceux qui sont le moins disposés à la tendresse ; mais il me semble à moi que toutes les mères aiment leurs enfants, surtout ceux qui sont absents. Plus tard, j’ai rencontré Roudine à l’étranger. Il vivait avec une de nos dames russes qui s’était attachée à lui, une espèce de bas-bleu qui n’était ni plus jeune, ni plus belle qu’il ne convient à un bas-bleu. Il se traîna assez longtemps avec elle et l’abandonna enfin… ou plutôt non : c’est elle qui ne voulut plus de lui. Je l’ai perdu de vue depuis. Lejnieff se tut, passa la main sur son front et s’affaissa dans un fauteuil comme s’il était épuisé de fatigue. – Mais savez-vous bien, Michaël Michaëlowitch, dit Alexandra Pawlowna, que vous êtes un méchant homme ? Je crois vraiment que vous ne valez guère mieux que Pigassoff. Je suis convaincue que ce que vous me dites est exact, que vous n’ajoutez rien, et cependant, sous quel jour défavorable avez-vous présenté tout cela ? Sa mère, cette pauvre vieille, son dévouement, sa mort solitaire… À quoi bon tout cela ? Savez-vous qu’on peut raconter la vie du meilleur des hommes avec des couleurs telles – et sans y rien ajouter, remarquez-le – que chacun en aura peur ? C’est là aussi une espèce de calomnie. Lejnieff se leva et se promena de nouveau dans la chambre. – Je n’ai nullement envie de vous tromper, Alexandra Pawlowna, répliqua-t-il enfin. Je ne suis pas un calomniateur. Au reste, continua-t-il après un moment de réflexion, il y a réellement une ombre de vérité dans ce que vous dites. Je ne calomnie pas Roudine, mais qui sait ? Peut-être a-t-il

changé depuis ce temps-là. Peut-être suis-je injuste envers lui. – Alors, promettez-moi de renouveler connaissance avec lui, d'apprendre à le bien connaître et de me dire ensuite votre opinion définitive sur son compte. – Fort bien… Mais pourquoi te tais-tu ainsi, Serge Pawlitch ? Volinzoff frissonna et releva la tête comme si on venait de le réveiller. – Que voulez-vous que je dise ? je ne le connais pas. De plus, je suis indisposé aujourd'hui. – Il est vrai que tu es un peu pâle, observa Alexandra Pawlowna. – Je souffre, répondit Volinzoff. Et il sortit. Alexandra Pawlowna et Lejnieff le suivirent des yeux, et échangèrent un regard sans rien dire. Ce qui se passait dans le cœur de Volinzoff n'était plus un secret ni pour elle ni pour lui.

Chapitre 7

Plus de deux mois s'étaient écoulés pendant lesquels Roudine n'avait presque pas quitté Daria Michaëlowna. Elle ne pouvait plus se passer de lui. Elle éprouvait le besoin de lui parler d'elle-même et d'écouter ses discours. Il avait voulu partir un jour sous prétexte que ses ressources pécuniaires étaient épuisées, mais Daria s'était empressée de lui donner 500 roubles, ce qui n'avait pas empêché Roudine d'en emprunter encore 200 à Volinzoff. Les visites de Pigassoff étaient devenues plus rares qu'auparavant. La présence de Roudine dans cette maison le suffoquait et il n'était pas le seul à ressentir cette impression pénible.

– Je n'aime pas, disait-il, ce personnage suffisant ; il parle d'une manière affectée comme les héros de nos romans russes ; il dit « MOI » et s'arrête avec admiration. Il emploie des mots sentencieux et ses phrases n'en finissent pas. Si j'éternue, il se mettra aussitôt à m'expliquer pourquoi j'éternue au lieu de tousser. S'il adresse des louanges à quelqu'un, c'est comme s'il le faisait monter d'un rang dans l'échelle sociale. Si, au

contraire, il se retourne contre lui-même et commence à s'injurier amèrement, il finit par se traîner dans la boue. Allons, se dit-on, voilà qu'il ne va plus oser se montrer au grand jour. Eh bien, non ! il n'en devient que plus gai, comme s'il avait pris un petit verre d'absinthe.

Quant à Pandalewski, il avait assez peur de Roudine et ne lui faisait sa cour qu'avec mille précautions.

Volinzoff se trouvait dans une singulière position vis-à-vis du nouveau venu. Roudine le comparait à un chevalier et le portait aux nues, qu'il fût présent ou non ; mais ses compliments les plus flatteurs n'inspiraient à Volinzoff que de l'impatience et du dépit. « Il se moque à coup sûr de moi », se disait-il, et à cette pensée il sentait dans son cœur un mouvement de haine. Volinzoff avait beau essayer de se vaincre, il était jaloux de Roudine. Celui-ci, tout en le louant hautement, tout en l'appelant chevalier et en lui empruntant son argent, n'était guère mieux disposé pour lui. Il eût été difficile de déterminer exactement ce que ressentaient ces deux hommes lorsqu'ils se serraient amicalement la main et que leurs regards se croisaient.

Bassistoff continuait de révérer Roudine et de saisir au vol chacune de ses paroles. Roudine lui accordait d'ailleurs assez peu d'attention. Une fois, pourtant, il avait passé toute une matinée à discuter avec Bassistoff sur les questions les plus graves, les plus sérieuses ; mais dès qu'il avait vu son interlocuteur plongé dans un naïf enthousiasme, il l'avait laissé de côté.

Ce n'était apparemment qu'en paroles qu'il recherchait les âmes jeunes et dévouées. Lejnieff avait commencé à

fréquenter le salon de Daria, mais Roudine n'entrait même pas en discussion avec lui et semblait l'éviter. Lejnieff, de son côté, gardait une extrême réserve avec son ancien ami et n'exprimait pas encore d'opinion définitive sur son compte, ce qui troublait beaucoup Alexandra Pawlowna. Elle s'humiliait devant Roudine, mais elle avait foi en Lejnieff. Chacun, chez Daria Michaëlowna, cédait aux caprices de Roudine, ses moindres désirs s'accomplissaient, et lui seul décidait de l'emploi de la journée. On n'organisait pas une partie de plaisir sans son assentiment. Il n'était pas, du reste, grand amateur des excursions et des projets improvisés ; il n'y prenait part qu'avec cette bienveillance de bon goût et légèrement ennuyée qu'une personne raisonnable apporte aux jeux des enfants. En revanche il se mêlait de tout, discutait avec Daria sur l'administration des terres, sur l'éducation des enfants, sur le ménage, sur toutes les affaires en général. Il écoutait ses projets d'avenir, ne se fatiguait même pas des minuties, et proposait des changements et des innovations.

Daria s'extasiait, à la vérité, en paroles ; mais c'était là tout. Pour ce qui regardait la maison, elle s'en tenait aux conseils de son intendant, petit vieillard borgne et sans scrupule, aussi adroit que doucereux. « Ce qui est vieux est gras, et ce qui est neuf est maigre », disait-il en souriant d'un air calme et en clignant de l'œil.

Daria exceptée, c'était avec Natalie que Roudine causait le plus souvent et le plus longuement. Il lui donnait des livres en secret, lui confiait ses plans, lui lisait les

premières pages des articles ou des compositions qu'il projetait. Elle n'en saisissait pas toujours le sens, mais Roudine paraissait se soucier assez peu d'être compris, pourvu qu'on l'écoutât. Son intimité avec Natalie n'était pas tout à fait du goût de Daria, mais elle se disait : « Laissons-les causer ensemble à la campagne ; comme jeune fille elle l'amuse, le mal n'est pas grand, et son esprit y gagnera… J'y mettrai ordre lorsque nous retournerons à Pétersbourg ». Daria se trompait. Roudine ne causait pas avec Natalie comme on cause ordinairement avec une jeune fille. Elle, de son côté, écoutait avidement ses discours, essayait d'en pénétrer le sens, l'interrogeait sur ses propres idées et lui soumettait ses doutes. Il était son initiateur, son guide. Pour le moment c'était sa tête seule qui bouillonnait ; mais une jeune tête ne bouillonne pas longtemps sans que le cœur s'en mêle. Qu'ils étaient doux à Natalie les instants écoulés sur le banc du jardin, à l'ombre légère et transparente des frênes, lorsque Roudine se mettait à lui lire le Faust de Gœthe, les Lettres de Bettina ou de Novalis, et qu'il s'arrêtait complaisamment pour lui expliquer ce qu'elle trouvait obscur ! Comme la plupart de nos jeunes personnes russes, Natalie parlait assez mal l'allemand, mais elle le comprenait fort bien. Quant à Roudine, il se plongeait dans le monde romantique et philosophique de l'Allemagne, et entraînait Natalie avec lui dans ces régions idéales. C'était un monde inconnu et sublime qui s'ouvrait aux regards attentifs de la jeune fille. Des pages que lisait Roudine s'échappaient de merveilleuses images ou grandioses ou touchantes, des

pensées neuves et lumineuses qui pénétraient l'âme de Natalie comme des flots d'une musique enchanteresse, tandis que la sainte étincelle de l'enthousiasme brûlait lentement son cœur ému.

– Dites-moi donc, Dimitri Nicolaïtch, lui demanda-t-elle un jour qu'elle était assise à la fenêtre devant son métier à broder, si vous comptez aller cet hiver à Pétersbourg.

– Je n'en sais rien, répondit Roudine en laissant retomber sur ses genoux le livre qu'il avait à la main ; j'irai si j'en trouve les moyens.

Il parlait avec nonchalance ; toute la matinée il avait paru fatigué et mélancolique.

– Il me semble que vous en trouverez les moyens.

Roudine hocha la tête.

– Le croyez-vous ?

Et il jeta de côté un regard significatif.

Natalie voulut dire quelque chose, mais elle s'arrêta.

– Regardez, reprit Roudine en étendant la main vers la fenêtre, voyez-vous ce pommier ? Il s'est brisé sous le poids et la quantité de ses fruits. Véritable emblème du génie !

– Il s'est brisé parce qu'il n'a pas de soutien, répondit Natalie.

– Je vous comprends, Natalie ; mais, songez-y, il n'est pas aussi facile à l'homme de trouver son soutien qu'il l'eût été à cet arbre, aujourd'hui renversé.

– Je pensais que la sympathie des autres… dans tous les cas d'isolement… – Natalie s'embarrassait visiblement et rougissait – Et que ferez-vous à la campagne l'hiver ?

ajouta-t-elle vivement.

– Ce que je ferai ? Je terminerai mon grand article, vous savez, sur le tragique dans la vie et dans l’art. Je vous en ai soumis le plan avant-hier ; je vous l’enverrai.

– Et vous le publierez ?

– Non.

– Comment, non ? Pourquoi vous donnez-vous tant de peine, alors ?

– Quand ce ne serait que pour vous, le motif ne serait-il pas suffisant ?

Natalie baissa les yeux.

– Je n’en suis pas digne, Dimitri Nicolaïtch.

– Oserais-je m’informer du sujet de l’article ? demanda modestement Bassistoff, qui était assis non loin d’eux.

– Du tragique dans la vie et dans l’art, répondit Roudine. Voilà M. Bassistoff qui le lira aussi. Du reste, je ne suis pas tout à fait fixé sur la pensée fondamentale. Jusqu’à présent, je ne me suis pas encore assez rendu compte de la signification tragique de l’amour.

Roudine parlait souvent et volontiers de l’amour. Dans les commencements, mademoiselle Boncourt tressaillait et dressait l’oreille au mot « amour » comme un vieux cheval de bataille au son de la trompette, puis elle s’y était habituée, et maintenant elle pinçait seulement ses lèvres et prenait du tabac, lentement et par intervalles, dès qu’elle entendait le mot sacramentel.

– Il me semble, reprit timidement Natalie, que le tragique dans l’amour ne peut être représenté que par l’amour malheureux.

– Nullement, répliqua Roudine, ce serait plutôt le côté comique de l'amour… Mais il faut poser cette question d'une manière tout à fait différente… Il faut creuser plus profondément ce grave sujet… L'amour ! continua-t-il, tout y est mystère : la manière dont il se manifeste, dont il se développe et dont il disparaît. Tantôt il se montre tout à coup joyeux et éclatant comme le jour, tantôt il couve longuement, comme le feu sous la cendre, pour remplir le cœur de flammes soudaines, tantôt il se glisse dans l'âme comme un serpent pour s'en échapper aussitôt… Oui, oui, c'est une bien grande question. D'ailleurs, qui est-ce qui aime de notre temps ? Qui sait aimer ?

Roudine devint pensif et rêveur.

– Pourquoi y a-t-il si longtemps qu'on n'a vu Serge Pawlitch ? demanda-t-il sans transition. Natalie rougit et baissa les yeux sur son métier.

– Je ne sais, répondit-elle à demi-voix.

– Quel noble et excellent jeune homme ! continua Roudine en se levant. C'est un des meilleurs types du gentilhomme russe actuel.

Les petits yeux de mademoiselle Boncourt lui lancèrent un regard de travers. Roudine se mit à parcourir la chambre avec agitation.

– Avez-vous remarqué, dit-il en se retournant brusquement sur ses talons, que sur le chêne – et le chêne est un arbre vigoureux – les anciennes feuilles ne tombent que lorsque les jeunes pousses commencent à percer ?

– Oui, répondit lentement Natalie, je l'ai remarqué.

– Il en est de même d'un ancien amour dans un cœur

vaillant. Il est déjà mort et pourtant il se survit à lui-même ; il n'y a qu'un nouvel amour qui puisse le chasser complètement.

Natalie ne répondit rien.

– Que veut-il dire ? pensa-t-elle. Roudine resta un instant immobile, puis il secoua sa longue chevelure et s'éloigna.

Natalie se retira dans sa chambre, où elle resta longtemps en proie à l'incertitude, assise sur son petit lit. Longtemps elle réfléchit aux dernières paroles de Roudine puis, tout à coup, elle joignit ses mains et fondit en larmes.

Pourquoi pleurait-elle ? Dieu seul le sait, car elle-même ne savait pas pourquoi ses larmes coulaient avec tant d'abondance. Elle les essuyait mais les pleurs recommençaient à jaillir de ses yeux, comme l'eau d'une source qu'un obstacle a longtemps retenue.

Alexandra avait eu ce jour-là même une longue conversation avec Lejnieff à propos de Roudine. Lejnieff avait commencé par se tenir sur la réserve ; mais son interlocutrice, quoi qu'il fît, était résolue à en arriver à ses fins.

– Je vois que Roudine vous déplaît toujours autant, dit-elle. Jusqu'à présent, je me suis abstenue de vous questionner sur lui, mais vous avez eu le temps de vous assurer s'il était ou non changé, et je voudrais bien que vous me disiez aujourd'hui pourquoi il ne vous plaît pas davantage.

– Volontiers, puisque vous semblez perdre patience, répondit Lejnieff avec son flegme habituel ; seulement, réfléchissez à ce que vous demandez et, quelle que soit

ma réponse, ne vous fâchez pas.

– Eh bien ! commencez, commencez.

– Vous me laisserez aller jusqu'au bout ?

– Sans doute ; mais commencez donc !

– Voyons ! dit Lejnieff en se laissant lentement tomber sur le divan. Je vous disais en effet que Roudine ne me plaît pas. C'est un homme d'esprit.

– Je le crois bien !

– C'est un homme d'un esprit remarquable, en apparence, quoique peu sérieux au fond.

– C'est facile à dire !

– Quoique peu sérieux au fond, répéta Lejnieff. Mais ce n'est pas là qu'est le mal ; nous sommes tous plus ou moins futiles. Je ne lui reproche même pas d'être despote dans l'âme, paresseux, sans instruction solide…

Alexandra joignit ses mains.

– Roudine peu instruit ! s'écria-t-elle.

– Peu instruit, répéta Lejnieff du même ton. Il aime à vivre aux dépens des autres, à jouer un rôle, à jeter de la poudre aux yeux, en un mot… Tout cela est dans l'ordre des choses… Mais ce qui devient plus grave, c'est qu'il est froid comme glace.

– Lui, froid ! cette âme brûlante ! interrompit Alexandra.

– Oui, froid comme la glace ; il le sait et il s'ingénie à jouer la passion. Le mal, continua Lejnieff en s'échauffant par degrés, c'est que ce rôle auquel il s'essaye est fort dangereux, non pour lui, qui n'y risque ni sa fortune ni sa santé, mais pour d'autres, plus sincères, qui peuvent y perdre leur âme.

– De qui, de quoi parlez-vous ? Je ne vous comprends pas, dit Alexandra.

– Ce que je lui reproche, c'est son manque d'honnêteté. Puisqu'il est homme d'esprit, il doit connaître le peu de valeur de ses paroles, et il les prononce pourtant comme si elles sortaient du fond de son cœur… Je ne nie pas son éloquence, mais son éloquence n'est pas russe. D'ailleurs, si l'on pardonne à un adolescent de faire le beau parleur, n'est-il pas honteux qu'à l'âge de Roudine on se délecte au bruit de ses propres phrases ? N'est-il pas honteux de jouer ainsi la comédie !

– Il me semble, Michaël Michaëlowitch, que, pour ceux qui écoutent, il importe peu qu'il pose ou non.

– Pardonnez-moi, Alexandra, il importe beaucoup. L'un me dira une parole et je serai tout ému ; un autre me dira cette même parole ou une parole plus éloquente encore et je ne secouerai pas seulement mes oreilles. Pourquoi cela ?

– Vous ne les secouerez pas, mais un autre ? répondit Alexandra.

– C'est possible, répliqua Lejnieff, quoique je les aie longues, voulez-vous dire. Le fait est que les paroles de Roudine ne sont et ne seront jamais que des paroles, et ne deviendront en aucun cas des actions ; mais cela n'empêche pas que ces mêmes paroles ne puissent troubler et perdre un jeune cœur.

– Mais de qui, dites, de qui parlez-vous donc, Michaël Michaëlowitch ? Lejnieff s'arrêta.

– Vous désirez savoir de qui je parle ? De Natalie

Alexéiewna.

Alexandra se troubla un instant, puis se mit aussitôt à sourire.

– Bon Dieu ! dit-elle, il faut avouer que vous avez toujours d'étranges pensées ! Natalie n'est encore qu'une enfant ; et puis, d'ailleurs, sa mère n'est-elle pas là ?

– Daria est avant tout une égoïste qui ne vit que pour elle-même. D'un autre côté, elle est si pleine de confiance dans l'intelligente éducation qu'elle donne à ses enfants qu'il ne lui viendrait pas à l'esprit de s'inquiéter d'eux. Fi donc ! quelle crainte pourrait-elle avoir ? Un seul signe, un seul regard majestueux ne lui suffirait-il pas pour tout remettre dans l'ordre ? Voilà ce que pense cette femme qui s'imagine être une Mécène, une personne sensée et Dieu sait quoi encore, et qui n'est en réalité qu'une vieille folle mondaine. Quant à Natalie, ce n'est plus une enfant, croyez-le bien ; elle réfléchit plus souvent et plus profondément que vous et moi réunis ensemble. Faut-il qu'une nature aussi honnête, sincèrement tendre et passionnée, tombe dans les pièges d'un pareil acteur, d'un pareil fat ? Au reste, c'est dans la nature des choses.

– Un fat ! Vous le traitez de fat, lui !

– Certainement, lui… Eh bien, je vous le demande à vous-même, Alexandra Pawlowna, quel est son rôle chez Daria Michaëlowna ? Être l'idole, l'oracle de la maison, se mêler de toutes les affaires, des caquets et des plus infimes niaiseries de la famille… Ne voilà-t-il pas un rôle bien digne d'un homme !

Alexandra jeta un regard étonné à Lejnieff.

– Je ne vous reconnais pas, Michaël Michaëlowitch, dit-elle. Le sang vous monte au visage, vous vous agitez… Je suis sûre qu'il y a dans tout ceci quelque secret que vous me taisez.

– Je devais m'attendre à ce soupçon. Racontez à une femme un fait quelconque en le lui présentant selon votre conscience et elle n'aura de cesse qu'elle n'ait inventé quelque motif mesquin et étranger qui lui explique pourquoi vous parlez justement comme vous parlez, et non pas autrement.

Alexandra commençait à se fâcher.

– Bravo, monsieur Lejnieff ! vous attaquez maintenant les femmes presque aussi bien que peut le faire M. Pigassoff lui-même ; mais quelque perspicace que vous soyez et quoi que vous en disiez, il me semble difficile de croire que vous ayez pu, en si peu de temps, comprendre tant de choses et connaître les gens à fond. Il me semble que vous vous trompez. Selon vous donc, Roudine est une espèce de Tartufe ?

– Pas même un Tartufe – celui-là savait du moins où il en voulait venir, tandis que le nôtre, avec tout son esprit… Lejnieff se tut.

– Que voulez-vous dire ? Terminez votre phrase, homme injuste et malveillant ! Lejnieff s'était levé.

– Écoutez, Alexandra, reprit-il : c'est vous qui êtes injuste, et non moi. Vous m'en voulez de juger Roudine d'une manière aussi absolue, et cependant, croyez-moi, j'en ai le droit. Il serait même possible que j'eusse acheté ce droit un peu cher. Je connais bien l'homme en question.

J’ai longtemps habité avec lui. Vous vous rappelez que je vous ai promis de vous donner un jour des détails sur notre vie commune à Moscou. Voici le moment de m’exécuter : mais aurez-vous la patience de m’écouter jusqu’au bout ?

– Parlez, parlez. J’y consens volontiers.

Lejnieff s’était mis à marcher à pas comptés dans la chambre ; il s’arrêtait de temps en temps et baissait la tête.

– Vous savez peut-être, dit-il, que je suis resté orphelin de bonne heure et qu’à seize ans je ne reconnaissais d’autre autorité que la mienne. Je demeurais alors à Moscou, chez une de mes tantes, et je suivais tous mes caprices. J’étais un garçon passablement futile et vaniteux ; j’aimais à produire de l’effet. Une fois entré à l’université, je me conduisis en véritable écolier et me trouvai bientôt mêlé à une aventure assez désagréable. Je ne vous la raconterai pas, elle n’en vaut pas la peine. Il suffit que vous sachiez que j’en vins à mentir, mais à mentir d’une façon assez peu honorable… Toute l’histoire finit par transpirer au dehors et je fus couvert de honte… Je perdis la tête et pleurai comme un enfant que j’étais, en réalité. Ce petit épisode de ma vie de jeune homme s’était passé dans le logement d’une de mes connaissances et devant un grand nombre de mes camarades. Ils se moquèrent de moi tous, à l’exception d’un seul qui, remarquez-le bien, s’était montré le plus sévère à mon égard tant que je m’étais refusé à convenir de mon mensonge. Je ne sais s’il eut pitié de moi, mais il me prit le bras et m’emmena chez lui.

– Est-ce Roudine ? demanda Alexandra.

– Non, ce n'était pas Roudine ; c'était un homme… peu ordinaire. Il est mort aujourd'hui. On l'appelait Pokorsky. Je ne me sens pas capable de le décrire en peu de mots, et si je commence à parler de lui, je ne pourrai plus parler d'autre chose. C'était une âme grande et pure, un esprit comme je n'en ai plus rencontré dans le cours de mon existence. Pokorsky habitait une petite chambre basse dans le pavillon isolé d'une vieille maison en bois. Il était très pauvre et vivait tant bien que mal du produit de ses leçons. Il n'avait pas même les moyens d'offrir une tasse de thé à ses hôtes d'une soirée, et son unique divan s'était tellement affaissé par suite d'un trop long usage qu'il ressemblait à une véritable nacelle. Malgré l'aspect misérable de son intérieur, beaucoup de monde allait chez lui. Chacun l'aimait, il attirait tous les cœurs. Vous ne sauriez croire combien il était doux et agréable de passer auprès de lui quelques instants dans sa chambrette. C'est chez lui que je fis la connaissance de Roudine, qui avait déjà quitté son prince.

– Qu'y avait-il donc de si remarquable dans ce Pokorsky ? demanda Alexandra.

– Comment vous le dire ? La Poésie et la vérité, voilà ce qui attirait tout le monde vers lui. Avec un esprit lucide et étendu, il était bon et amusant comme un enfant. Son rire joyeux retentit encore à mes oreilles, et de plus…

« Il éclairait comme la lampe nocturne qui brûle devant le sanctuaire du Bien… »

C'est ainsi que s'exprimait sur son compte un brave poète, à moitié fou, qui faisait partie de notre cercle.

– Et comment parlait-il ? demanda de nouveau Alexandra.

– Il parlait bien quand l'inspiration lui venait, mais non d'une manière surprenante. Roudine était déjà alors vingt fois plus éloquent que lui.

Lejnieff s'arrêta et se croisa les bras, puis il reprit :

– Pokorsky et Roudine ne se ressemblaient guère. Roudine avait beaucoup plus de brio et d'éclat, plus de phrases à sa disposition et, si vous le voulez, plus d'enthousiasme. Il semblait beaucoup mieux doué que Pokorsky, mais de fait c'était un bien pauvre sire en comparaison de ce dernier. Roudine développait admirablement la première idée venue et discutait à merveille, mais ses idées ne naissaient pas dans son propre cerveau, il les prenait à tout le monde et particulièrement à Pokorsky. À en juger sur les apparences, Pokorsky était flegmatique, sans énergie, faible même. Il adorait les femmes à la folie, il aimait le plaisir, mais il n'eût enduré aucune insulte de personne. Roudine paraissait plein de feu, de hardiesse et de vie, mais au fond il était froid et même timide dans toutes les questions qui ne touchaient pas à son amour-propre ; sa vanité venait-elle à être en jeu, il eût passé à travers le feu. Il mettait tous ses efforts à dominer les autres ; il les subjuguait avec de beaux mots sonores et exerçait réellement une immense influence sur beaucoup d'entre nous. Il est vrai qu'on ne l'aimait pas ; j'ai peut-être été le seul à m'attacher à lui. On supportait son joug mais on se livrait de soi-même à Pokorsky. En revanche, Roudine ne

refusait jamais de discuter et de disserter avec le premier venu… C'est là un grand avantage sinon une qualité. Il n'avait pas beaucoup lu, il est vrai, mais il avait lu plus que Pokorsky et que pas un de nous. Il avait d'ailleurs un esprit systématique et une mémoire merveilleuse ; ces talents secondaires entraînent les jeunes gens. Ce qui frappe, à l'âge que nous avions tous, ce sont des solutions nettes et rapides ; ce qu'on recherche, ce sont des solutions, fussent-elles même inexactes. Un homme parfaitement consciencieux ne se prononce point ainsi, d'une façon dogmatique, et ne trouve point réponse à tout. Essayez de dire à la jeunesse que vous ne pouvez lui donner la vérité tout entière parce que vous ne la possédez pas vous-même, la jeunesse ne voudra plus vous écouter. Mais on ne peut pas la tromper non plus. Pour la convaincre, il faut être soi-même au moins à demi convaincu. Voilà pourquoi Roudine agissait si fortement sur nos esprits. Je vous ai dit tout à l'heure qu'il avait peu lu ; cependant il connaissait des livres philosophiques et son cerveau était organisé de manière à extraire immédiatement le sens général de ses lectures. Il saisissait l'idée première d'un sujet, et se livrait ensuite à des développements lumineux et méthodiques qu'il présentait avec une profonde habileté, inventant des arguments au fur et à mesure des besoins de la cause. Pour parler en conscience, il faut dire que notre cercle se composait alors de très jeunes gens peu instruits. La philosophie, l'art, la science, la vie même, n'étaient pour nous que des mots, des notions vagues. Elles évoquaient devant nous de nobles et belles figures, mais sans liens

entre elles. Nous ne connaissions, nous ne pressentions même pas les rapports généraux de ces notions entrevues par nous, ni la loi commune du monde. Nous n'en discutions pourtant pas moins sur toutes choses et nous nous efforcions de tout expliquer d'une façon définitive… En entendant Roudine, il nous sembla pour la première fois que nous avions saisi ce lien universel qui nous échappait et que le rideau se levait enfin. J'avoue qu'il ne nous donnait qu'une science de seconde main : mais qu'importe ? un ordre régulier s'établissait dans toutes nos connaissances, tout ce qui était resté fragmentaire se combinait soudain, se coordonnait, surgissait devant nous comme un vaste édifice. La lumière était partout ; de tous côtés soufflait l'esprit. Il ne restait plus rien d'incompréhensible ni d'accidentel. Pour nous, la beauté, la nécessité intelligente apparaissait dans la création entière. Tout recevait une signification claire et mystérieuse à la fois. Chaque manifestation séparée de la vie devenait à nos yeux l'accord isolé d'un immense concert et, le cœur ému d'un doux tressaillement, l'âme saisie de la sainte terreur qu'inspire une profonde vénération, nous nous comparions aux vases vivants de l'éternelle vérité et nous nous regardions comme des instruments prédestinés, appelés à quelque chose de grand. Tout cela ne vous fait-il pas rire ?

– Pas du tout, répondit lentement Alexandra. Je ne vous comprends pas tout à fait, mais je n'ai nulle envie de rire.

– Depuis lors, continua Lejnieff, nous avons eu le temps de devenir raisonnables, et il se peut que tout cela nous

semble aujourd'hui de l'enfantillage. Mais, je le répète, nous devions alors beaucoup à Roudine. Pokorsky lui était incomparablement supérieur, il nous animait tous de son feu et de sa force, puis il s'affaissait tout à coup sur lui-même et se taisait. C'était un homme nerveux et maladif ; mais ses ailes une fois étendues, jusqu'où son vol ne l'emportait-il pas ? Il ne s'arrêtait pas devant l'infini et il planait jusque dans l'azur du ciel ! Quant à Roudine, ce jeune homme si beau et si brillant, il avait beaucoup de petitesses ; il avait la passion de se mêler de tout, de vouloir tout définir et tout éclaircir. Son activité inquiète ne connaissait pas le repos. Je parle de lui tel que je le jugeais alors. Du reste, à trente-cinq ans, il n'a malheureusement pas changé. Aucun de nous n'en pourrait dire autant de soi.

– Asseyez-vous, dit Alexandra. Pourquoi allez-vous d'un bout à l'autre de la chambre avec le mouvement régulier d'un balancier ?

– Cela m'est plus commode, répondit Lejnieff. Dès que j'eus pénétré dans ce cercle d'amis, je me sentis complètement renaître. Je m'apaisais, j'interrogeais, j'étudiais, j'étais heureux, et je ressentais une sorte de respect comme si je fusse entré dans un temple. En effet, quand je me rappelle nos réunions… Ah ! je vous le jure, il y régnait une certaine grandeur et même quelque chose de touchant. Transportez-vous dans une assemblée de cinq à six jeunes gens ; une seule bougie les éclaire ; on sert du thé éventé et des gâteaux rassis ; mais jetez un regard sur tous nos visages, écoutez nos discours. L'enthousiasme

brille dans tous les yeux, les figures s'enflamment, les cœurs palpitent. Nous parlons de Dieu, de la vérité, de l'avenir, de l'humanité, de la poésie. Plus d'une opinion naïve ou hasardée se fait jour ; plus d'une folie, plus d'une erreur, excitent l'enthousiasme ; mais où est le mal ? Rappelez-vous la triste et sombre époque où cela se passait.

« Pokorsky est assis les pieds ramenés sous sa chaise, sa joue pâle est appuyée sur sa main, mais comme ses yeux étincellent ! Roudine est au milieu de la chambre ; il parle admirablement, juste comme le jeune Démosthènes en face de la mer mugissante ; le poète Soubotine, les cheveux hérissés, laisse échapper, de temps en temps et comme en un songe, des exclamations entrecoupées. Le fils d'un pasteur allemand, Scheller, écolier de quarante ans qui, grâce à son éternel silence que rien ne peut lui faire interrompre, passe parmi nous pour un penseur profond, reste plongé dans sa taciturnité solennelle. Le joyeux Schitoff même, l'Aristophane de notre assemblée, se recueille et se contente de sourire. Deux ou trois novices écoutent avec une sorte d'extase enchantée… Et la nuit étend ses ailes et suit son cours, tranquille et rapide. Voilà déjà le jour qui blanchit les vitres de la fenêtre et nous nous séparons joyeux, avec une certaine lassitude et du contentement plein nos cœurs… Je m'en souviens encore : nous marchions, tous émus, par les rues désertes, regardant même les étoiles avec plus de confiance. On eût dit qu'elles s'étaient rapprochées de nous et que nous les comprenions mieux… Ah ! c'était un beau temps alors, et

je ne veux pas croire qu'il n'ait laissé aucune trace durable. Non, ce temps n'a pas été perdu, pas même pour ceux que la vie a rabaissés, désunis… Il m'est plus d'une fois arrivé de rencontrer un de nos anciens camarades. On aurait pu le croire transformé en véritable brute, mais il suffisait de prononcer devant lui le nom de Pokorsky pour que tout ce qui lui restait encore de noblesse se réveillât au fond de son cœur. C'était comme si on avait débouché dans quelque réduit obscur et désert un flacon de parfums depuis longtemps oublié…

Lejnieff se tut ; son pâle visage était empreint d'une vive émotion.

– Mais pourquoi vous êtes-vous alors brouillé avec Roudine ? demanda Alexandra Pawlowna en le considérant attentivement.

– Je ne me suis pas brouillé avec lui. Je l'ai quitté quand j'ai appris à le connaître définitivement en pays étranger. J'aurais pu me séparer de lui à Moscou, car à cette époque il s'était déjà mal conduit avec moi.

– De quelle façon ?

– Vous allez en juger. J'ai toujours été… comment vous le dirai-je ?… cela ne répond guère à ma figure… j'ai toujours été très disposé à devenir amoureux.

– Vous ?

– Oui, moi… C'est singulier, n'est-ce pas ? Il en est pourtant ainsi… Eh bien, dans ce temps-là, je m'étais épris d'une charmante jeune fille… Pourquoi me regardez-vous de cette façon ? Je pourrais vous dire une chose qui vous étonnerait bien davantage.

– Et quoi donc ? vous excitez ma curiosité.

– Écoutez-moi alors. Pendant ce séjour à Moscou, j'avais des rendez-vous nocturnes… Devinez avec qui ? avec un jeune tilleul, au fond de mon jardin. Quand j'enlaçais sa tige fine et élancée, il me semblait que j'étreignais la création entière ; mon cœur se dilatait et tressaillait comme si toute la nature y eût pénétré !… Voilà ce que j'étais… Croyez-vous aussi par hasard que je ne faisais pas de vers à cette époque ? Vous vous tromperiez étrangement. J'ai même composé tout un drame imité du Manfred de Byron. Parmi mes personnages se trouvait un spectre : de sa poitrine ouverte sortait un flot de sang, et ce sang, remarquez-le bien, n'était pas le sien propre, mais celui de l'humanité entière !… Oui, oui, veuillez ne pas vous étonner !… C'était ainsi ! J'ai bien changé, n'est-ce pas ? Mais j'avais commencé à vous faire le récit de mon roman. Je fis la connaissance d'une jeune fille…

– Et vous avez cessé vos entrevues avec le tilleul ?

– Je les ai cessées. La jeune fille était d'une grande bonté, ce qui ne l'empêchait pas d'être très jolie. Ses yeux étaient joyeux et limpides, sa voix avait un son argentin.

– Vous faites fort bien le portrait, dit Alexandra en souriant.

– Vous n'êtes pas indulgente, répondit Lejnieff. Cette jeune fille demeurait avec son vieux père… Du reste, mon intention n'est pas d'entrer dans de longs détails. Je vous dirai seulement qu'elle était douée de cette bonté expansive qui porte à donner une tasse de thé entière à celui qui n'en réclame qu'une demie… Trois jours après

notre première rencontre, j'étais déjà tout flamme pour elle, et le septième jour je ne pus m'empêcher de confier mon amour à Roudine. Il faut absolument que les amoureux racontent leur secret. Je mis donc Roudine au courant de ma passion. J'étais alors complètement dominé par son influence, et cette influence m'était indubitablement salutaire sous bien des rapports. Il fut le premier qui ne se détourna pas de moi et il tenta de polir un peu ma nature. J'aimais passionnément Pokorsky, mais la pureté de son âme m'inspirait une sorte de crainte, je me sentais plus rapproché de Roudine. Initié à mon amour, il tomba aussitôt dans un enthousiasme inexprimable ; il me félicita, m'embrassa, se mit à me prêcher et à m'expliquer la gravité de ma nouvelle situation. Dieu sait comme je l'écoutais !… Vous connaissez vous-même le charme de ses discours ! Je me pris tout à coup d'une grande estime pour moi-même, j'affectai un air sérieux et cessai de rire. Je me rappelle que j'avais même commencé à marcher avec précaution ; on eût dit que je portais sur ma tête un vase plein d'un liquide précieux que je craignais de répandre… J'étais très heureux, d'autant plus heureux qu'on était visiblement bien disposé pour moi. Roudine avait désiré faire la connaissance de celle que j'aimais, je crois même que c'est moi qui le poussai à se faire présenter…

– Ah ! je vois maintenant ce que vous avez contre lui ! s'écria Alexandra. Roudine vous a enlevé le cœur de cette jeune fille et vous ne pouvez pas lui pardonner son succès. Je parierais que je ne me trompe pas.

– Et vous perdriez votre pari, Alexandra. Vous vous trompez. Roudine ne m'enleva pas l'affection de cette jeune fille, il n'eut même pas l'intention de me l'enlever, et pourtant il troubla mon bonheur, bien qu'à l'heure présente et en jugeant les événements de sang-froid, je dusse peut-être l'en remercier. Mais alors je faillis en devenir fou. Roudine n'avait aucune envie de me nuire, au contraire, mais par suite de cette maudite habitude de disséquer, à l'aide de la parole, chaque manifestation de sa vie propre et de celle des autres, de la fixer d'un mot, comme on fixe un papillon sur du papier avec une épingle, il se mit à nous dévoiler nos sentiments à nous-mêmes, à définir nos rapports, notre conduite, à nous forcer despotiquement à nous rendre compte de nos impressions et de nos pensées, et, passant de la louange aux réprimandes, il alla même, cela est à peine croyable, jusqu'à vouloir se mettre en tiers dans nos correspondances… Bref, il nous fit entièrement perdre la tête. Je ne pensais pas alors à épouser ma belle, mais nous aurions pu du moins passer ensemble quelques heureux instants, jouir de la vie nouvelle de nos cœurs. Des malentendus survinrent qui amenèrent des complications ridicules. Une démarche de Roudine termina mon roman. Il se persuada un beau jour qu'il avait à s'imposer, comme ami, le devoir sacré de prévenir le père de tout ce qui se passait, et il le fit.

– Est-ce possible ? s'écria Alexandra Pawlowna.

– Oui, et notez qu'il le fit avec mon consentement. N'est-ce pas le plus étonnant de l'affaire ? Je me rappelle encore à présent le chaos où se débattaient alors mes idées ; tout

y tournait et s'y déplaçait comme dans une lanterne magique, le blanc me semblait noir, le noir me paraissait blanc ; le mensonge, la vérité, la fantaisie et le devoir, je confondais tout ensemble. J'en ai encore honte aujourd'hui quand je m'en souviens. Roudine, lui, ne se laissait pas décourager ; loin de là, il planait au-dessus des imbroglios et des malentendus comme une hirondelle au-dessus d'un étang.

– C'est ainsi que vous vous êtes séparé de cette jeune fille ? demanda Alexandra en inclinant naïvement sa tête de côté et en relevant ses sourcils.

– Je m'en suis séparé et je m'en suis mal séparé. Je l'ai fait d'une manière offensante et maladroite en soulevant un scandale, et un scandale bien inutile… Je pleurais, elle pleurait aussi, le diable sait ce qui se passa… Le nœud gordien s'était resserré, il a fallu le trancher, mais ce fut douloureux ! Du reste, tout finit par s'arranger pour le mieux en ce monde. Elle a épousé un homme excellent et se trouve parfaitement heureuse.

– Avouez cependant que vous n'avez pas encore pardonné à Roudine ? dit Alexandra Pawlowna.

– Vous êtes dans l'erreur, répondit Lejnieff. J'ai pleuré comme un enfant quand il partit pour l'étranger. Pourtant, à vrai dire, le germe de mon opinion sur lui était déjà déposé dans mon âme. Quand je le rencontrai plus tard, alors j'avais déjà vieilli, Roudine se montra à moi sous son vrai jour.

– Qu'avez-vous donc réellement découvert en lui ?

– Ce que je vous explique depuis une heure. En voilà

d'ailleurs assez sur son compte. Tout se terminera peut-être bien. J'ai seulement voulu vous prouver que si je le jugeais sévèrement, c'était parce que je le connaissais à fond. Pour ce qui regarde Natalie Alexéiewna, à quoi bon dépenser des paroles inutiles ? Mais observez attentivement votre frère.

– Mon frère ! et pourquoi ?

– Regardez-le. Est-il possible que vous ne remarquiez rien en lui ? Alexandra baissa les yeux.

– Vous avez raison, dit-elle ; certainement, mon frère… je ne le reconnais plus depuis quelque temps… Mais pensez-vous ?..

– Silence ! il me semble que le voilà, dit Lejnieff à demi-voix. Croyez-moi, Natalie n'est pas une enfant, quoiqu'elle n'ait aucune expérience. Vous verrez qu'elle nous étonnera tous.

– Et comment cela ?

– Ne vous fiez pas à son air tranquille. Ne savez-vous pas que ce sont justement les jeunes filles de cette espèce qui se noient, qui s'empoisonnent et ainsi de suite ? Ses passions sont fortes et son caractère aussi.

– Mais on dirait que vous tombez dans la poésie lyrique. Aux yeux d'un flegmatique comme vous, je deviendrai bientôt moi-même un volcan.

– Oh ! non, vous n'êtes pas un volcan, répliqua Lejnieff avec un sourire ; et quant à du caractère, vous n'en avez pas, vous, Dieu merci !

– Quelle nouvelle impertinence me dites-vous là ?

– Cette impertinence, croyez-le, est un très grand

compliment.

Volinzoff était entré et regardait sa sœur et Lejnieff d'un air soupçonneux. Il avait maigri depuis quelques semaines. Alexandra et Lejnieff voulurent causer avec lui mais il répondait à peine par un sourire à leurs plaisanteries. Il avait la mine d'un « lièvre mélancolique », comme le dit un soir Pigassoff en parlant de lui. Volinzoff sentait que Natalie lui échappait et il lui semblait en même temps que la terre fuyait sous ses pieds.

Chapitre 8

Le lendemain, qui était un dimanche, Natalie se leva un peu tard. Elle avait été très silencieuse la veille ; ses larmes lui faisaient secrètement honte et elle avait mal dormi. Assise à demi vêtue devant son petit piano, elle resta longtemps immobile, effleurant parfois les touches de l'instrument, mais assez doucement pour ne pas réveiller mademoiselle Boncourt ; ou bien, appuyant son front sur l'ivoire glacé du clavier, elle se livrait tout entière à sa rêverie, ne songeant pas tant à Roudine lui-même qu'à certaines paroles qu'il avait prononcées. Volinzoff se présentait parfois à son souvenir. Elle s'avouait qu'il l'aimait ; mais elle l'éloignait aussitôt de sa pensée. Elle se sentait prise d'une agitation étrange. Elle s'habilla à la hâte, descendit pour souhaiter le bonjour à sa mère et profita du loisir qui lui restait pour aller seule au jardin.

La journée était chaude, claire et radieuse malgré la pluie qui tombait par intervalles. Les nuages bas et vaporeux passaient légèrement dans le ciel bleu sans pourtant obscurcir le soleil ; de brusques et passagères ondées ruisselaient sur les champs. De grosses gouttes

brillantes se succédaient rapidement avec un bruit sec, comme le ferait une averse de diamants ; le soleil se jouait à travers leurs réseaux étincelants et l'herbe, que le vent faisait ondoyer un instant auparavant, avait cessé de frissonner pour aspirer avidement l'humidité ; les arbres chargés de pluie frémissaient avec langueur de toutes leurs feuilles ; les oiseaux poursuivaient leurs chansons, et leurs gazouillements babillards se mêlaient au bruit sourd et au murmure frais de l'averse qui s'éloignait. Les routes couvertes de poussière laissaient échapper une légère vapeur et les gouttes d'eau rapprochées les bigarraient de capricieux dessins. Puis, dans un moment, le nuage se dissipe, un petit vent s'élève, l'herbe commence à se nuancer d'or et d'émeraude en se courbant au souffle de l'air. Les feuilles collées par l'humidité deviennent de plus en plus transparentes. Une senteur pénétrante s'échappe de toutes parts…

Le ciel était presque éclairci quand Natalie entra dans le jardin. La fraîcheur et le calme y régnaient, ce calme paisible et heureux auquel le cœur de l'homme répond par la douce langueur d'une sympathie mystérieuse et par de vagues désirs.

Au moment où Natalie traversait une longue allée de peupliers argentés qui bordaient l'étang, elle vit apparaître Roudine devant elle comme s'il sortait tout à coup de la terre. Elle se troubla. Il fixa ses yeux sur ceux de la jeune fille et lui dit :

– Vous êtes seule ?

– Oui, je suis seule, répondit Natalie. Je ne suis du reste

sortie que pour une minute ; il est temps que je rentre.

– Je vous accompagnerai.

Et il se mit à marcher à ses côtés.

– Vous me semblez triste, ajouta-t-il après un court silence.

– Moi… Cela est singulier ! J'allais vous adresser la même question. Je vous trouve un air mélancolique.

– C'est possible… Cela m'arrive. Mais on le comprend mieux chez moi que chez vous, Natalie.

– Pourquoi cela ? Pensez-vous que je n'aie aucune raison d'être triste ?

– À votre âge on doit jouir de la vie.

Natalie fit quelques pas en silence.

– Dimitri Nicolaïtch ! dit-elle.

– Que me voulez-vous ?

– Vous rappelez-vous la comparaison que vous avez faite hier à propos d'un chêne ?

– Oui, je me la rappelle. Mais pourquoi cette question ? Natalie lui jeta un regard à la dérobée.

– Pourquoi avez-vous… Que vouliez-vous dire par cette comparaison ? Roudine baissa la tête et laissa errer ses regards au loin.

– Natalie Alexéiewna, commença-t-il avec cette expression contenue et significative qui lui était habituelle et qui faisait toujours croire à son auditeur qu'il ne livrait que la dixième partie de ce qui oppressait son âme, Natalie Alexéiewna, vous avez remarqué que je parle fort peu de mon passé. Il y a certaines cordes que je n'aime point à faire vibrer. Mon cœur… qui donc a besoin de

savoir ce qui s'y passe ? L'exposer à des regards indifférents m'a toujours semblé un sacrilège. Mais avec vous je suis sincère, vous avez éveillé ma confiance… Je ne veux pas vous cacher que j'ai aimé et souffert comme tout le monde… Quand et comment ? Peu importe ! mais mon cœur a éprouvé de grandes joies et de grandes douleurs.

Roudine s'arrêta un instant.

– Ce que je vous ai dit hier, continua-t-il, peut, dans ma situation actuelle, se rapporter à moi jusqu'à un certain point. Mais, encore une fois, ce n'est pas la peine d'en parler. Ce côté de la vie a déjà disparu pour moi. Il ne me reste plus à présent qu'à me traîner, de relais en relais, sur des chemins déserts et couverts de poussière, dans une méchante téléga[11] qui cahote. Où arriverai-je, si jamais j'arrive ? Dieu le sait… Parlons plutôt de vous. – Il n'est pas possible, Dimitri Nicolaïtch, interrompit Natalie, que vous n'attendiez plus rien de la vie. – Vous avez raison, et j'en attends en effet beaucoup, mais non pour moi… Je ne renoncerai jamais à l'activité, au bonheur d'agir, mais je renonce à la jouissance. Mes espérances et mes propres joies n'ont plus rien de commun. L'amour… (à ce mot il haussa les épaules), l'amour n'est pas fait pour moi ; je ne le mérite pas ; la femme qui aime a le droit d'exiger que celui qu'elle choisit soit à elle tout entier et je ne peux plus me donner sans réserve. De plus, plaire appartient à la jeunesse et je suis trop vieux. Est-ce bien à moi de faire tourner des têtes ? Dieu veuille que je garde la mienne sur mes épaules ! – Je comprends que celui qui marche vers

un but élevé n'ait pas le loisir de penser à lui-même, répondit Natalie ; mais les femmes ne sont-elles pas capables d'apprécier de pareils hommes ? Il me semble, au contraire, qu'elles se détournent vite de l'égoïste… Les jeunes gens, selon vous, sont tous des égoïstes ; ils ne pensent qu'à eux seuls, même lorsqu'ils aiment. La femme, croyez-moi, n'a pas seulement la faculté de comprendre les sacrifices : elle sait aussi se sacrifier elle-même. Les joues de Natalie s'étaient légèrement empourprées, ses yeux brillaient. Avant d'avoir fait la connaissance de Roudine, elle n'aurait jamais pu prononcer un aussi long discours ni parler avec tant de feu. – Vous avez plus d'une fois entendu mon avis sur le rôle des femmes, répliqua Roudine avec un sourire indulgent. Vous savez que, selon moi, Jeanne d'Arc seule pouvait sauver la France… Mais il ne s'agit pas de cela. Vous vous trouvez sur le seuil de la vie… Il est doux de raisonner sur votre avenir, et ce ne sera peut-être pas sans fruit. Écoutez-moi, je suis votre ami, vous le savez ; je vous porte un intérêt plus vif que si j'étais simplement votre parent… C'est pourquoi j'espère que vous ne jugerez pas ma question indiscrète. Dites-le moi, votre cœur a-t-il toujours été complètement calme ? Natalie rougit jusqu'au blanc des yeux et ne répondit pas. Roudine s'arrêta et elle en fit autant. – Est-ce que vous vous fâchez contre moi ? lui demanda-t-il. – Non, mais je ne m'attendais pas du tout… – D'ailleurs, continua Roudine, vous pouvez ne pas répondre. Je connais votre secret. Natalie le regarda d'un air presque épouvanté. – Oui… oui, je sais celui qui vous plaît – et, je dois le dire – vous ne

pouviez faire un meilleur choix. C'est un homme excellent ; il saura vous apprécier ; il n'a pas été trahi par la vie… c'est une âme simple et sereine… Il fera votre bonheur. – De qui parlez-vous, Dimitri Nicolaïtch ? – Ne le savez-vous pas ? De Volinzoff, bien entendu. Comment ? Me serais-je trompé ? Natalie s'était un peu détournée de Roudine. Elle était tout éperdue. – Ne vous aimerait-il pas ? Allons donc, il ne vous quitte pas des yeux, il suit chacun de vos mouvements. Et puis, est-il possible de cacher l'amour ? Vous-même, n'êtes-vous pas bien disposée pour lui ? Autant que j'ai pu le remarquer, il plaît aussi à votre mère… Votre choix… – Dimitri Nicolaïtch ! interrompit Natalie toute troublée, en étendant la main vers un buisson voisin, il m'est vraiment pénible de traiter ce sujet, mais je vous assure que vous vous trompez. – Je me trompe ! répéta Roudine, oh ! je ne le pense pas. Il n'y a pas longtemps que j'ai fait votre connaissance, mais je vous connais fort bien. Que signifie ce changement que je vois en vous, que je vois clairement ? Pourriez-vous dire que vous êtes telle que je vous ai trouvée il y a six semaines ?… Non, Natalie, votre cœur n'est plus aussi tranquille. – C'est possible ! répondit la jeune fille d'une voix à peine intelligible, et pourtant vous vous trompez. – Comment cela ? demanda Roudine. – Laissez-moi, ne me questionnez pas… reprit Natalie en se dirigeant vers la maison d'un pas rapide. Elle était terrifiée elle-même du sentiment qui s'était tout à coup éveillé dans son cœur. Roudine la rejoignit et l'arrêta. – Natalie ! dit-il, cette conversation ne peut se terminer ainsi ; elle est trop importante pour moi… Comment dois-je vous

comprendre ? – Laissez-moi, répéta Natalie. – Natalie, pour l'amour de Dieu ! Le visage de Roudine exprimait l'émotion la plus vive ; la pâleur couvrait son front. – Vous qui comprenez tout, vous devez aussi me comprendre, dit Natalie, et elle retira sa main et s'éloigna sans regarder derrière elle. – Un seul mot, lui cria Roudine. Elle s'arrêta, mais ne se retourna pas. – Vous m'avez demandé ce que je voulais dire par la comparaison d'hier. Sachez-le donc, je ne veux pas vous tromper. Je parlais de moi-même, de mon passé et de vous. – Comment… de moi ? – Oui, de vous ; je le répète, je ne veux pas vous tromper… Vous savez maintenant à quel sentiment nouveau je faisais allusion… Je ne me suis jamais hasardé avant ce jour… Natalie avait subitement couvert son visage de ses mains et s'était enfuie vers la maison. Elle était si saisie du dénouement inattendu de sa conversation avec Roudine quelle ne remarqua pas Volinzoff près duquel elle avait passé en courant. Il était immobile, le dos appuyé contre un arbre. Arrivé depuis un quart d'heure chez Daria Michaëlowna, il l'avait trouvée au salon, lui avait dit deux mots, puis s'était esquivé sans qu'elle s'en aperçut et s'était mis à la recherche de Natalie. Avec l'instinct particulier aux amoureux, il était allé droit au jardin où il avait aperçu Roudine et Natalie au moment même où celle-ci lui retirait sa main. Volinzoff fut pris d'un vertige. Suivant Natalie du regard, il quitta son arbre et fit quelques pas, sans savoir où il allait, ni ce qu'il voulait. Roudine l'avait vu et s'était approché de lui. Ils se regardèrent fixement, se saluèrent et se séparèrent en silence. « Cela ne peut se

terminer ainsi », avaient-ils pensé tous les deux. Volinzoff s'enfonça dans les profondeurs du jardin. Il était à la fois désespéré et morne. Il y avait comme du plomb sur son cœur et puis, tout à coup, une violente colère faisait bouillonner le sang dans ses veines. La pluie recommençait à tomber. Roudine était retourné dans sa chambre. Il n'était pas tranquille non plus : ses pensées s'agitaient comme dans un tourbillon. Quel homme ne serait pas troublé, en effet, par le contact inattendu et confiant d'une jeune âme honnête ? Les choses allèrent assez mal pendant le dîner : Natalie était très pâle ; elle se tenait à peine sur sa chaise et ne levait pas les yeux. Volinzoff était assis à côté d'elle, comme d'habitude, et s'efforçait par moments de causer. Il se trouva que Pigassoff dînait ce jour-là chez Daria Michaëlowna et qu'il parlait plus que tous les autres. Il se mit à démontrer, entre autres choses, qu'on pouvait partager les hommes en deux catégories comme les chiens : les hommes à oreilles courtes et les hommes à oreilles longues. Les hommes ont les oreilles courtes, disait-il, soit de naissance, soit par leur propre faute. Dans les deux cas, ils sont à plaindre, car rien ne leur réussit. Ils n'ont pas confiance en eux-mêmes. Mais celui qui possède des oreilles longues et bien fournies est un homme heureux. Il peut être plus mauvais ou plus faible qu'un homme à oreilles courtes, mais il a confiance en lui-même. Il dresse les oreilles, tous l'admirent. Moi, continua-t-il avec un soupir, j'appartiens à la catégorie des oreilles courtes et, ce qu'il y a de plus irritant, c'est que je me les suis coupées moi-même. – Ceci, interrompit

négligemment Roudine, revient à dire une chose qui, du reste, a été dite en moins de mots par La Rochefoucauld longtemps avant vous : « Aie confiance en toi-même et les autres croiront en toi ». Je ne comprends pas la nécessité de faire intervenir les oreilles dans tout cela. – Permettez à chacun, riposta Volinzoff d'un ton incisif et les yeux injectés de sang, permettez à chacun de s'exprimer comme il l'entend. On discute sur le despotisme… Rien n'est plus odieux, selon moi, que le despotisme des soi-disant gens d'esprit. Que le diable les emporte ! Cette sortie de Volinzoff étonna tout le monde ; personne ne dit mot. Roudine lui jeta un coup d'œil à la dérobée, mais sans soutenir le regard de son rival ; il se détourna, sourit et n'ouvrit plus la bouche. – Eh ! eh ! toi aussi tu as les oreilles courtes, pensa Pigassoff. Natalie se sentait défaillir de peur. Daria regarda longtemps Volinzoff d'un air surpris et fut la première à reprendre la conversation. Elle entama un récit à propos d'un chien extraordinaire qui appartenait à son ami le ministre N*** N***. Volinzoff se retira peu de temps après le dîner. En saluant Natalie, il ne put s'empêcher de lui dire : – Pourquoi avez-vous la contenance troublée d'un coupable ? Vous ne pouvez être coupable vis-à-vis de personne… Natalie n'avait rien compris et l'avait seulement suivi des yeux. Roudine s'approcha d'elle avant le thé et, se penchant sur la table comme s'il parcourait le journal, lui dit à demi-voix : – Tout cela ressemble à un rêve, n'est-ce pas ? Il est indispensable que je vous voie seule… ne fût-ce que pour un instant. Il se retourna vers mademoiselle Boncourt :

Voici le feuilleton que vous cherchiez, lui dit-il. Puis, se penchant de nouveau vers Natalie, il continua toujours à voix basse : Tâchez d'être vers dix heures auprès de la terrasse… dans le bosquet de lilas. Je vous y attendrai… Pigassoff fut le héros de la soirée. Roudine lui avait abandonné le champ de bataille. Il commença d'abord à parler d'un de ses voisins et divertit beaucoup Daria en lui racontant que ce voisin s'était tellement efféminé en vivant trente ans sous les cotillons de sa femme, qu'un jour, au moment de traverser une mare, lui, Pigassoff, l'avait vu porter sa main par derrière et retrousser les pans de son habit, comme les femmes retroussent leurs jupes. Après cela, il tomba sur un autre propriétaire qui avait été d'abord franc-maçon, puis misanthrope, et qui voulait maintenant se faire banquier. Mais c'est lorsque Pigassoff se mit à disserter sur l'amour que l'hilarité de Daria Michaëlowna fut excitée au plus haut point. Il assura qu'on avait aussi soupiré pour lui et qu'une Allemande à passions ardentes l'avait appelé son petit Africain appétissant et langoureux. Daria Michaëlowna se mit à rire. Pigassoff pourtant ne mentait pas, il avait réellement le droit de se vanter de ses succès. Il affirma que rien n'était plus facile que de se faire aimer de la première femme venue ; on n'avait qu'à lui répéter pendant dix jours de suite que le paradis était sur ses lèvres et la béatitude dans ses yeux, et qu'auprès d'elle toutes les autres femmes n'étaient que de vrais laiderons, pour qu'elle se dit elle-même, le onzième jour, que le paradis était sur ses lèvres et la béatitude dans ses yeux, et qu'elle s'éprit de celui qui avait découvert en elle

tant de jolies choses. Tout arrive en ce monde ; Pigassoff avait peut-être raison. Qui le sait ? Roudine était dans le bosquet à neuf heures et demie. Les étoiles venaient seulement d'apparaître dans les pâles et lointaines profondeurs du ciel ; il y avait encore des traces de feu à l'occident, et l'horizon s'y dessinait plus net et plus pur. Le croissant de la lune brillait comme de l'or à travers le réseau noir des bouleaux touffus. Les arbres environnants s'élevaient comme de mornes géants avec mille éclaircies pareilles à des yeux, ou bien ils se confondaient en une masse sombre et serrée. Pas une feuille ne s'agitait ; les hautes branches de lilas et des acacias s'allongeaient dans l'air tiède comme si elles prêtaient l'oreille à quelque voix secrète. La maison projetait son ombre sur le sol et ses longues fenêtres éclairées tranchaient sur le fond obscur en taches rougeâtres. La soirée était paisible et silencieuse ; on eût dit qu'une aspiration contenue et passionnée s'exhalait mystérieusement de ce silence même. Roudine était debout, les bras croisés sur sa poitrine ; il écoutait avec une attention extrême. Son cœur battait avec force et il retenait involontairement son haleine. Des pas légers et rapides se firent enfin entendre et Natalie entra dans le bosquet. Roudine se précipita au-devant d'elle et lui prit les deux mains. Elles étaient aussi froides que la glace. – Natalie Alexéiewna, dit-il d'une voix sourde et émue, j'ai voulu vous voir… je ne pouvais pas attendre jusqu'à demain. Il faut que je vous dise ce que je ne soupçonnais pas, ce dont je ne me doutais même pas ce matin : je vous aime ! Les mains de Natalie avaient

faiblement tressailli dans les siennes. – Je vous aime ! répéta-t-il. Je ne sais comment j'ai pu me tromper aussi longtemps… comment je n'ai pas deviné plus tôt que je vous aimais… Et vous ?… Natalie, répondez-moi… Et vous ? Natalie respirait à peine. – Vous voyez que je suis venue, dit-elle enfin. – Dites, dites, m'aimez-vous ? – Il me semble que… oui… murmura-t-elle. Roudine lui serra encore les mains avec plus de force et voulut l'attirer à lui… Natalie jeta rapidement un coup d'œil autour d'elle. – Laissez-moi, j'ai peur, il me semble que quelqu'un nous écoute… Soyez prudent, pour l'amour de Dieu… Volinzoff se doute… – Que Dieu le bénisse ! vous voyez bien que je ne lui ai même pas répondu aujourd'hui… Ah ! Natalie, que je suis heureux ! Maintenant rien ne pourra plus nous séparer ! Natalie leva ses yeux vers le ciel. – Laissez-moi, murmurait-elle, il est temps… – Un instant encore ! – Non, laissez, laissez-moi… – Est-ce que je vous fais peur ? – Non, mais je ne dois pas rester. – Répétez au moins encore une fois… – Vous dites que vous êtes heureux ? demanda Natalie. – Oui, je suis l'homme le plus heureux du monde. Pouvez-vous en douter ? Natalie avait relevé la tête. Son pâle visage, si jeune, si noble et si ému, était bien beau à voir ainsi à la faible clarté qui tombait du ciel nocturne à travers les ténèbres mystérieuses du bosquet. – Sachez-le donc, dit-elle : Je serai votre femme. – Ô Dieu ! s'écria Roudine. Mais Natalie avait déjà fui. Roudine s'arrêta un instant puis il quitta lentement le bosquet. La lune donnait en plein sur son visage ; un sourire plissait ses lèvres. – Je suis heureux, dit-il à demi-voix. Oui, je suis

heureux, répéta-t-il, comme s'il désirait se le persuader à lui-même. Il s'était redressé, avait rejeté ses cheveux en arrière et s'était mis à marcher rapidement en agitant joyeusement ses bras. À ce moment les branches s'entrouvraient dans le bosquet de lilas et Pandalewski se montrait. Il regarda avec précaution autour de lui, hocha la tête, pinça ses lèvres et dit d'une manière significative : « Oh ! c'est ainsi ! Il faut en prévenir Daria ». Et il disparut.

Chapitre 9

Volinzoff était rentré chez lui si sombre et si abattu, il avait répondu de si mauvaise grâce aux questions de sa sœur et s'était si brusquement enfermé dans sa chambre, qu'Alexandra résolut d'envoyer un exprès à Lejnieff. C'était à lui qu'elle s'adressait dans toutes les circonstances difficiles. Lejnieff lui fit répondre qu'il arriverait le lendemain.

Le matin suivant, Volinzoff n'était pas plus calme que la veille. Après le déjeuner, il avait voulu d'abord aller surveiller les travaux, puis il s'était ravisé, s'était étendu sur le divan et avait pris un livre, chose qui ne lui arrivait que fort rarement. Volinzoff ne ressentait qu'un goût fort modéré pour la littérature : les vers surtout lui inspiraient une véritable terreur.

– Rien n'est plus incompréhensible que la poésie, avait-il l'habitude de dire, et pour confirmer la justesse de cette remarque il récitait les lignes suivantes du poète Aïboulat :

Jusqu'à la fin de mes tristes jours,
Ni la fière expérience ni le raisonnement
Ne sauront flétrir de leurs mains

Les myosotis sanglants de la vie.

Alexandra jetait des regards inquiets sur son frère mais ne voulait pas l'obséder de questions. Une voiture s'arrêta au bas du perron.

– Allons ! que Dieu soit loué, pensa-t-elle, voilà Lejnieff !

Un domestique entra et annonça Roudine.

Volinzoff avait jeté son livre et relevé la tête.

– Qui est là ? demanda-t-il.

– Roudine Dimitri Nicolaïtch, répéta le domestique. Volinzoff se leva.

– Fais-le entrer, et toi, sœur, laisse-nous, continua-t-il en se tournant vers Alexandra.

– Mais pourquoi donc ? dit-elle.

– Cela ne regarde que moi ! poursuivit-il avec emportement. Je t'en prie.

Roudine entra. Volinzoff le salua froidement, demeura debout au milieu de la chambre et ne lui tendit pas la main.

– Vous ne m'attendiez pas, avouez-le, dit Roudine en posant son chapeau sur le rebord de la fenêtre.

Ses lèvres tremblaient un peu mais il s'efforçait de cacher son trouble.

– Je ne vous attendais certainement pas, répondit Volinzoff. Je me serais plutôt attendu à voir quelqu'un venant de votre part, après la journée d'hier.

– Je comprends ce que vous voulez dire, reprit Roudine en s'asseyant. Je suis très heureux de votre franchise. Il vaut mieux qu'il en soit ainsi. Je suis venu à vous comme à un homme d'honneur…

– Ne pourrait-on pas faire trêve aux compliments ?

interrompit Volinzoff.

– Je désire vous expliquer ma présence ici.

– Nous nous connaissons. Pourquoi ne viendriez-vous pas chez moi ? Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que vous me faites l'honneur de votre visite.

– Je suis venu à vous comme un homme d'honneur à un autre homme d'honneur, répéta Roudine. Je veux maintenant soumettre à votre propre jugement… J'ai pleine confiance en vous…

– Voyons, de quoi s'agit-il ? dit Volinzoff, qui était resté debout et jetait des regards sombres à Roudine en frisant de temps en temps sa moustache.

– Permettez… Je suis venu pour m'expliquer, mais cela ne peut se faire en deux mots.

– Pourquoi cela ?

– Une troisième personne s'y trouve mêlée.

– Quelle troisième personne ?

– Serge Pawlitch, vous me comprenez.

– Dimitri Nicolaïtch, je ne vous comprends pas du tout.

– Il vous plaît…

– Il me plaît que vous parliez sans détours ! interrompit Volinzoff. Il commençait à n'être plus maître de sa colère. Roudine fronça les sourcils.

– Volontiers… nous sommes seuls… Je dois vous dire – du reste, vous vous en doutez probablement déjà (Volinzoff haussa impatiemment les épaules) –, je dois vous dire que j'aime Natalie Alexéiewna et que j'ai le droit de supposer que je suis aimé d'elle.

Volinzoff ne répondit rien, mais il avait pâli ; il détourna

son visage et se dirigea du côté de la fenêtre.

– Vous comprenez, Serge Pawlitch, continua Roudine, que si je n'étais convaincu…

– De grâce, répliqua vivement Volinzoff, je ne doute nullement… Eh bien ! tant mieux pour vous ! Je me demande seulement pourquoi diable vous avez eu l'idée de venir m'apprendre cette nouvelle… En quoi me regarde-t-elle ? Qu'ai-je donc besoin de savoir, moi, qui vous aime ou qui vous aimez ? Je ne comprends réellement pas…

Volinzoff continuait à regarder par la fenêtre. Sa voix était sourde. Roudine s'était levé.

– Serge Pawlitch, je vais vous dire pourquoi je me suis décidé à me présenter personnellement chez vous et pourquoi je ne me suis pas cru le droit de vous cacher notre… notre situation mutuelle. Je vous estime profondément, voilà pourquoi je suis ici ; je n'ai pas voulu… ni l'un ni l'autre nous n'avons voulu jouer un rôle en votre présence. Je connaissais vos sentiments pour Natalie… Je sais vous apprécier, croyez-le. Je sais combien je suis indigne de vous remplacer dans son cœur ; mais, puisque le sort en a décidé ainsi, ne vaut-il pas mieux agir avec franchise et loyauté ? Ne vaut-il pas mieux éviter les malentendus et les occasions de scènes pareilles à celles qui se sont passées hier à dîner ? Serge Pawlitch, je vous le demande à vous-même ?

Volinzoff avait croisé les bras sur sa poitrine comme s'il voulait contenir en lui-même son émotion.

– Serge Pawlitch, continua Roudine, je sens que je vous

ai offensé… mais veuillez me comprendre ; veuillez penser que nous n'avions d'autre moyen que cette démarche pour vous prouver notre estime, pour vous prouver que nous savons apprécier votre noblesse et votre droiture. Avec une autre personne, cette franchise, cette complète franchise serait déplacée, mais elle devient un devoir vis-à-vis de vous. Il nous est doux de penser que notre secret est entre vos mains…

Volinzoff se mit à rire avec un effort visible.

– Grand merci pour la confiance ! s'écria-t-il ; mais remarquez, je vous prie, que je ne désire ni connaître votre secret, ni vous confier le mien. Vous en disposez comme d'un bien propre et vous parlez comme si vous en aviez reçu la mission d'une autre personne. Cela me porte à supposer que Natalie est prévenue de cette visite et de son but.

Roudine se troubla légèrement à ces dernières paroles.

– Non je n'ai pas communiqué mon dessein à Natalie Alexéiewna, mais je sais qu'elle partage ma manière de voir.

– Tout cela est fort bien, répondit Volinzoff après un instant de silence pendant lequel il s'était mis à tambouriner sur les vitres. J'avoue pourtant que j'aimerais mieux être moins estimé de vous. À vrai dire, je tiens fort peu à votre estime. Voyons, que me voulez-vous à présent ?

– Je ne veux rien… ou pourtant, si ! je veux quelque chose. Je veux que vous ne me teniez pas pour un homme rusé et astucieux ; je veux que vous me compreniez…

J’espère maintenant que vous ne pourrez plus douter de ma sincérité… Je veux, Serge Pawlitch, que nous nous séparions en amis… que vous me tendiez la main comme autrefois.

Et Roudine se rapprochait de Volinzoff.

– Excusez-moi, monsieur, répondit celui-ci en se retournant et en faisant un pas en arrière, je suis prêt à donner pleine créance à vos intentions ; admettons que tout ceci soit beau, même grand ; mais nous sommes dans ma famille des gens simples et nullement en état de suivre l’essor d’esprits aussi profonds que le vôtre… Ce qui vous paraît sincère nous semble impudent… ce que vous trouvez simple et clair, nous le trouvons embrouillé et obscur… Vous vous vantez de ce que nous cachons ; comment pourrions-nous nous comprendre ? Excusez-moi, je ne puis ni vous compter au nombre de mes amis, ni vous tendre la main… Il est possible que ma conduite soit mesquine ; qu’y faire ? Je suis mesquin moi-même.

Roudine avait pris son chapeau.

– Serge Pawlitch ! dit-il tristement, adieu ! j’ai été trompé dans mon attente. Ma visite est étrange, en effet, mais j’avais espéré que vous (Volinzoff fit un geste d’impatience)… Pardonnez-moi, je ne parlerai plus de cela. À tout prendre, je crois que vous avez certainement raison et que vous ne pouviez agir autrement. Adieu ! et permettez, au moins, que je vous assure encore une fois, que je vous assure pour la dernière fois de la pureté de mes intentions… Du reste, je suis convaincu de votre discrétion.

– C'est trop fort ! s'écria Volinzoff tremblant de colère : je ne vous ai jamais demandé votre confiance, et par conséquent vous n'avez aucun droit de compter sur ma discrétion.

Roudine voulait dire quelque chose mais il se contenta de faire un geste de la main, de saluer, puis de sortir. Volinzoff se jeta sur un divan en tournant son visage du côté du mur.

– Peut-on entrer ? dit à la porte Alexandra.

Volinzoff ne répondit pas immédiatement et passa à la dérobée sa main sur son visage.

– Non, Sacha, dit-il d'une voix légèrement altérée, attends encore un peu. Une demi-heure après, Alexandra était de nouveau à la porte de la chambre de son frère.

– Michaël Michaëlowitch est arrivé, dit-elle, veux-tu le voir ?

– Oui, répondit-il. Prie-le d'entrer.

Lejnieff se montra.

– Eh bien ! qu'as-tu ? Es-tu malade ? lui demanda-t-il en s'asseyant sur un fauteuil auprès du divan.

Volinzoff s'était soulevé pour s'appuyer sur le coude. Il regarda longtemps son ami avec une étrange fixité, puis il se mit à lui répéter mot pour mot toute la conversation qu'il venait d'avoir avec Roudine. Il n'avait jamais jusqu'à ce jour fait allusion devant Lejnieff à ses sentiments pour Natalie, quoiqu'il eût toujours supposé que ce dernier ne les ignorait pas.

– Eh bien ! sais-tu que tu m'étonnes ? répliqua Lejnieff dès que Volinzoff eut terminé son récit ; je m'attendais à

bien des singularités de sa part, mais celle-ci est un peu trop forte… Du reste, je le reconnais encore là.

– Au fait, sa démarche est purement et simplement une insolence, reprit Volinzoff vivement ému. J'ai bien manqué de le jeter par la fenêtre. Veut-il se vanter devant moi, ou a-t-il peur ? Voyons, pour quel motif secret ?… Comment prendre sur soi d'aller chez un homme ?…

Volinzoff pressa sa tête de ses deux mains et s'arrêta.

– Mon ami, tu es dans l'erreur, répondit tranquillement Lejnieff ; tu refuseras de me croire et pourtant je suis sûr qu'il a fait tout cela dans une bonne intention. Oui vraiment… tout cela est si noble, si loyal ! Puis, comment aurait-il fait pour perdre une si belle occasion de parler et de montrer son éloquence ? Il a besoin de cela ; pourrait-il vivre sans jouer la comédie ?… Ah ! ah ! c'est son ennemi que sa langue !… d'un autre côté, elle lui rend de bien grands services.

– Tu ne peux t'imaginer de quel air solennel il est entré et s'est mis à discourir !

– Je le crois bien, tout est solennel avec lui. Il boutonne sa redingote comme s'il remplissait un devoir sacré ; j'aurais voulu pour quelques jours le reléguer dans une île déserte et voir à la dérobée comment il s'y prendrait pour poser seul en face de lui-même. Et il ose parler de simplicité !

– Mais, pour l'amour de Dieu, dis-moi donc, frère, ce que signifie sa conduite ? Est-ce de la philosophie ?

– Comment te répondre ? La philosophie y entre bien certainement pour quelque chose, mais elle n'y entre pas

pour tout. Il ne faut pas mettre toutes les sottises sur le compte de la philosophie.

Volinzoff lui jeta un regard de côté.

– Mais ne mentirait-il pas ? Qu'en penses-tu ?

– Non mon ami, il ne ment pas. D'ailleurs, en voilà assez sur ce personnage. Viens au jardin fumer un cigare, et prions Alexandra de se joindre à nous. Quant elle est présente, il est plus facile de causer et plus facile aussi de se taire. Elle nous donnera du thé.

– Volontiers, répondit Volinzoff.

– Sacha, s'écria-t-il, viens donc ici !

Alexandra entra. Il lui serra la main et y posa tendrement ses lèvres.

Roudine était retourné chez lui dans une disposition d'esprit assez pénible. Il s'adressait de vifs reproches et accusait amèrement son impardonnable précipitation et son enfantillage. Ce n'est pas sans raison qu'on a dit qu'il n'y avait rien de plus lourd à porter que la conviction d'avoir fait une sottise.

Roudine était rongé de remords.

– C'est le diable, en effet, murmurait-il entre ses dents, qui m'a suggéré l'idée d'aller chez cet homme. Voilà une belle pensée ! Elle ne m'a attiré que des insolences !

Quelque chose d'inusité se passait chez Daria. La maîtresse de la maison elle-même ne s'était pas montrée de toute la matinée et ne descendit qu'à l'heure du dîner. Pandalewski, le seul qui eût été admis en sa présence, assurait qu'elle souffrait d'un violent mal de tête. Roudine avait vu à peine Natalie, qui resta dans sa chambre avec

mademoiselle Boncourt. En se trouvant à table en face de lui, elle l'avait regardé d'un air si navré, que le cœur de Dimitri Nicolaïtch en tressaillit. Les traits de la jeune fille étaient altérés comme si un malheur avait fondu sur elle depuis la veille.

Une vague tristesse, comme un pressentiment sinistre, commençait à troubler Roudine.

Pour se distraire, il s'était occupé de Bassistoff. En causant avec lui d'une façon un peu suivie, il trouva dans son interlocuteur un jeune homme vif et ardent, aux espérances enthousiastes, aux croyances encore vierges. Vers le soir, Daria apparut au salon. Elle fut aimable pour Roudine, tout en se tenant un peu sur la réserve. Tantôt elle souriait, tantôt elle fronçait le sourcil et parlait sourdement en lançant d'inquiétantes allusions… La femme du monde avait reparu complètement. Depuis quelques jours, elle avait manifesté une certaine froideur à l'égard de Roudine. Quelle est cette énigme ? pensait celui-ci en jetant furtivement un regard sur la tête penchée de Daria.

La solution de cette énigme ne se fit pas attendre. Traversant vers minuit un corridor sombre qui menait dans son appartement, Roudine sentit tout à coup que quelqu'un lui glissait un billet dans la main. Il regarda autour de lui et vit fuir une jeune fille qu'il reconnut pour la femme de chambre de Natalie. Il rentra chez lui, renvoya son domestique, ouvrit le billet et lut les lignes suivantes tracées par la main de Natalie :

« Soyez demain matin à sept heures à l'étang d'Avdioukine, derrière le bois de chênes. Il m'est

impossible de vous donner une autre heure.

« Ce sera notre dernière entrevue et tout sera fini, à moins que… Venez. Il faut prendre une décision. »

« P.S. – Si je ne venais pas ; c'est que nous ne devrions plus nous revoir jamais. Alors je vous le ferais savoir. »

Roudine devint pensif, retourna le billet dans ses doigts, le mit sous son oreiller, se déshabilla et se coucha, mais ne put trouver le repos qu'il cherchait. Il dormit d'un sommeil léger et s'éveilla avant cinq heures.

Chapitre 10

Il ne restait, depuis longtemps, que de faibles traces de cet étang d'Avdioukine auprès duquel Natalie donnait rendez-vous à Roudine. La digue s'était rompue depuis plus de trente ans et avait laissé les eaux s'écouler. On apercevait maintenant le fond plat et uni de ce ravin jadis recouvert d'un gras limon, et les débris de la digue rappelaient seuls l'existence de l'étang. Là s'était élevée autrefois une maison seigneuriale. De l'épais bouquet d'arbres qui entouraient la propriété disparue, on ne retrouvait plus que deux énormes pins au maigre et lugubre feuillage, qui murmuraient éternellement au souffle des vents.

La légende populaire rapportait qu'un crime épouvantable avait été commis au pied même de ces pins ; on disait encore que chaque arbre, en tombant, devait entraîner la mort d'un homme. Ainsi il y avait eu autrefois un troisième pin ; déraciné par l'orage, il avait dans sa chute écrasé une petite fille. Tout l'entourage du vieil étang passait pour un endroit hanté. Désert, nu, aride et sombre, même en plein jour, il empruntait une apparence encore plus désolée au voisinage d'un ancien

bois de chênes depuis longtemps morts et desséchés. Au-dessus des buissons on voyait s'élever, à de rares intervalles, d'immenses troncs gris pareils à des fantômes. On frissonnait rien qu'à les regarder ; ils ressemblaient à de sinistres vieillards réunis en conciliabule secret dans le but de machiner quelque mauvaise action. Un étroit sentier, à peine frayé, longeait sur le côté ce triste ravin. Personne ne passait devant l'étang d'Avdioukine sans y être forcé par une nécessité absolue : aussi était-ce avec intention que Natalie avait choisi ce lieu solitaire, situé à une demi-verste de la maison de sa mère.

Le soleil se levait à peine lorsque Roudine arriva à l'étang. La matinée était sombre. Des nuages amoncelés et d'une couleur laiteuse couvraient le ciel ; le vent les poussait avec un aigre sifflement. Roudine allait et venait sur la digue toute recouverte de bardanes épaisses et d'orties desséchées. Il n'était nullement rassuré. Ces rendez-vous mystérieux, les sensations nouvelles qu'il ressentait l'agitaient violemment, surtout depuis le billet de la veille. Il sentait que le dénouement était proche. Une inquiétude profonde envahissait son âme, quoique personne ne s'en fût douté à le voir croiser ses bras sur sa poitrine avec une résolution concentrée et promener ses regards autour de lui. Ce n'était pas sans vérité que Pigassoff avait dit une fois en parlant de Roudine qu'il rappelait ces magots chinois qui sont toujours emportés par le poids de leur tête. Mais lorsque la tête seule gouverne un homme, il lui devient difficile, quelque puissant que soit son esprit, d'analyser certains sentiments et de

comprendre même bien nettement ce qui se passe dans son cœur… Roudine, le spirituel, le pénétrant Roudine n'était pas en état de dire avec certitude s'il aimait Natalie, s'il souffrait, s'il devait souffrir en se séparant d'elle. Pourquoi donc, sans même s'essayer au rôle de Lovelace – il faut lui rendre cette justice –, avait-il exalté l'imagination de cette jeune fille ? Pourquoi l'attendait-il avec un mystérieux tressaillement ? À cela il n'y a qu'une réponse : c'est que ceux qui ne connaissent point la passion vraie sont précisément ceux qui se laissent le plus facilement entraîner par ses apparences. Il se promenait sur la digue tandis que Natalie accourait rapidement au rendez-vous en marchant à travers champs sur l'herbe humide.

– Mademoiselle, mademoiselle, vous allez vous mouiller les pieds, lui criait sa femme de chambre Macha, qui avait peine à la suivre.

Natalie ne l'écoutait pas et courait sans regarder en arrière.

– Ah ! pourvu qu'on ne nous ait pas aperçues, répétait Macha. C'est déjà étonnant qu'on ne nous ait pas entendues lorsque nous sommes sorties de la maison. Pourvu que mademoiselle Boncourt ne se réveille pas !… Ce n'est pas loin, heureusement. Voilà déjà Monsieur qui attend, ajouta-t-elle en voyant subitement la taille élancée de Roudine qui faisait saillie sur la digue. Mais il a tort de se tenir ainsi en vue ; il aurait mieux fait de descendre dans le ravin.

Natalie s'était arrêtée.

– Attends ici près des pins, Macha, lui dit-elle en se

dirigeant vers l'étang.

Roudine vint à sa rencontre et s'arrêta tout surpris. Il ne lui avait jamais vu une expression pareille. Ses sourcils s'étaient rapprochés, ses lèvres se serraient, ses yeux avaient un regard fixe et presque dur.

– Dimitri Nicolaïtch, commença-t-elle, nous n'avons pas de temps à perdre. Les minutes sont comptées ; ma mère sait tout. M. Pandalewski nous a épiés l'autre jour et lui a parlé de notre entrevue. Il a toujours été l'espion de maman. Elle m'a appelée hier chez elle.

– Mon Dieu ! s'écria Roudine, c'est affreux ! Qu'a-t-elle dit ?

– Elle ne s'est pas fâchée ; elle ne m'a pas grondée, elle m'a seulement reproché ma légèreté.

– Seulement ?

– Oui, mais elle m'a déclaré qu'elle aimerait mieux me savoir morte que votre femme.

– Elle a dit cela ! Est-ce possible ?

– Oui, et elle a encore ajouté que vous-même ne désiriez nullement m'épouser, que vous ne m'aviez fait la cour que par désœuvrement et qu'elle ne se serait pas attendue à cet abus de confiance de votre part ; que, du reste, elle avait, elle aussi, plus d'un reproche à s'adresser. « Pourquoi, a-t-elle dit, lui ai-je permis de te voir aussi souvent ? » Et elle a ajouté qu'elle avait compté sur ma raison, et que ma conduite irréfléchie l'avait fort étonnée… Je ne me rappelle déjà plus tout ce qu'elle m'a dit.

Natalie avait raconté cette scène d'une voix égale et presque éteinte.

– Et vous, Natalie, que lui avez-vous répondu ? demanda Roudine.

– Ce que je lui ai répondu ? répéta Natalie ; mais, auparavant, dites-moi ce que vous avez l'intention de faire.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! reprit Roudine, c'est cruel ! Si tôt !… quel coup soudain !… Et votre mère, est-elle si complètement irritée ?

– Oui, oui ; elle ne veut pas entendre parler de vous.

– C'est affreux ! Il n'y a donc plus aucun espoir ?

– Aucun.

– Le malheur semble nous poursuivre avec un acharnement inouï. Ce Pandalewski est un misérable. Vous me demandez ce que j'ai l'intention de faire, Natalie ? Ma tête se perd… je ne puis rien combiner… je ne puis que déplorer mon sort maudit… Je suis surpris que vous puissiez conserver votre sang-froid…

– Croyez-vous donc que cela me soit aisé ? répondit Natalie.

Roudine se mit à marcher sur la digue. Natalie ne le quittait pas des yeux.

– Votre mère ne vous a-t-elle pas fait de questions ? demanda-t-il enfin.

– Elle m'a demandé si je vous aimais.

– Eh bien ! qu'avez-vous répondu ?

Natalie se tut un instant.

– Je n'ai pas menti, reprit-elle enfin.

Roudine lui saisit la main.

– Toujours noble et grande ! Quel or pur que ce cœur de jeune fille ! Mais est-il possible que votre mère ait aussi

résolument déclaré sa volonté au sujet de notre mariage ?

– C'est la vérité. Je vous ai déjà dit, du reste, qu'elle ne croyait pas que vous eussiez vous-même l'intention de m'épouser.

– Elle me prend donc pour un fourbe et un séducteur ! En quoi ai-je mérité un aussi cruel soupçon ? Roudine plongea sa tête dans ses mains.

– Dimitri Nicolaïtch, dit Natalie, nous perdons inutilement notre temps. Rappelez-vous que c'est la dernière fois que je vous vois. Je ne suis pas venue ici pour pleurer ni pour me plaindre. Vous le voyez, mes yeux sont secs. Je suis venue vous demander conseil.

– Quel conseil puis-je donc vous donner, Natalie Alexéiewna ?

– Quel conseil ? Vous êtes un homme : je me suis habituée à avoir confiance en vous ; je garderai ma foi en vous jusqu'au bout. Dites-moi quelles sont vos intentions.

– Mes intentions ! Votre mère me fera probablement fermer sa porte.

– C'est possible. Elle m'a déjà déclaré hier qu'elle renoncerait à vous voir… Mais vous ne répondez pas à ma question.

– À quelle question ?

– Que pensez-vous que nous ayons à faire à présent ?

– Ce que nous avons à faire ? répéta Roudine. Il faut naturellement se soumettre.

– Se soumettre ! répéta lentement Natalie, tandis que ses lèvres devenaient toutes blanches.

– Se soumettre à la destinée, continua Roudine. Que

pourrions-nous faire ? Je sais fort bien que cette résignation sera bien amère et que ce coup est lourd à supporter ; mais décidez vous-même, Natalie. Je suis pauvre… je pourrais travailler, il est vrai ; mais quand même je serais riche, auriez-vous le courage d'accepter une rupture inévitable avec votre famille, de braver la colère de votre mère ?… Non, Natalie, il ne faut même pas y penser. Il est évident que nous ne sommes pas destinés à vivre ensemble et que ce bonheur idéal que j'ai rêvé n'est pas fait pour un malheureux comme moi.

Natalie couvrit tout à coup son visage de ses mains et éclata en sanglots.

Roudine s'approcha d'elle.

– Natalie, chère Natalie, dit-il avec chaleur, ne pleurez pas, pour l'amour de Dieu ! Ne me déchirez pas ainsi le cœur ; calmez-vous.

Natalie leva la tête.

– Vous me dites de me calmer ! répliqua-t-elle, tandis que ses yeux humides brillaient d'un éclat extraordinaire. Mes pleurs n'ont pas le motif que vous leur supposez ; non, ma souffrance a une autre cause. M'être trompée sur vous, voilà ce qui fait couler mes larmes ! Comment ! Je viens auprès de vous chercher un conseil, un appui, et dans quel moment ! et votre première parole est celle-ci : se soumettre ! Est-ce donc ainsi que vous mettez en action vos théories sur la liberté, sur le sacrifice ?

Sa voix se brisa.

– Mais, Natalie, reprit Roudine fort troublé, rappelez-vous que je ne m'écarte pas de mes principes… seulement…

– Vous me demandez, interrompit-elle avec une nouvelle force, ce que j'ai répondu à ma mère quand elle m'a déclaré qu'elle consentirait plutôt à ma mort qu'à mon mariage avec vous ? Je lui ai répondu que j'aimerais mieux mourir que d'en épouser un autre que vous… Et vous parlez de se soumettre ! Je commence à croire qu'elle avait raison et que vous ne vous êtes amusé à me faire la cour que par oisiveté, pour tuer le temps…

– Je vous jure, Natalie… je vous jure, répéta Roudine… Mais Natalie ne l'écoutait pas.

– Pourquoi ne m'avez-vous pas arrêtée dès le commencement ? dit-elle avec énergie. Ou bien pourquoi n'avez-vous pas prévu ces obstacles ? Je suis honteuse de parler ainsi… Mais tout est fini maintenant.

– Il faut vous calmer, Natalie, reprit Roudine ; il faut que nous recherchions ensemble quelles mesures…

– Vous avez bien souvent parlé de sacrifice, d'abnégation, interrompit-elle ; mais savez-vous que si vous m'aviez dit aujourd'hui, tout à l'heure : « Je t'aime, mais je ne puis me marier ; je ne réponds pas de l'avenir, donne-moi ta main et suis-moi », savez-vous que je vous aurais suivi, que j'étais décidée à tout ! Mais la distance est plus grande que je ne croyais de la parole à l'action, et vous avez peur maintenant, comme vous avez eu peur de Volinzoff l'autre jour pendant le dîner.

La rougeur monta au front de Roudine. L'exaltation inattendue de Natalie l'avait frappé, mais ses dernières paroles blessaient au vif son amour-propre.

– Vous êtes trop agitée en ce moment, Natalie ; vous ne

pouvez comprendre à quel point vous m'avez cruellement offensé. J'espère que vous me rendrez justice… un jour ; vous comprendrez alors combien il m'en aura coûté de renoncer à un bonheur qui, selon votre propre aveu, ne m'imposait aucune obligation. Votre tranquillité m'est plus précieuse que tout au monde, je serais un grand misérable si je me décidais à profiter…

– Peut-être, murmura Natalie, peut-être avez-vous raison, je ne sais plus ce que je dis… mais jusqu'à ce moment j'avais cru en vous, j'avais eu foi dans chacune de vos paroles… Dorénavant, pesez-les mieux, de grâce, ne les jetez plus ainsi au vent. Lorsque je vous ai dit que je vous aimais, je savais à quoi ce mot m'engageait ; j'étais prête à tout… Il ne me reste plus maintenant qu'à vous remercier pour la leçon que je viens de recevoir de vous et à vous dire adieu.

– Arrêtez, pour l'amour de Dieu ! Je vous en conjure, Natalie, je n'ai pas mérité votre mépris, je vous le jure ! Mettez-vous à ma place. Je réponds pour vous et pour moi. Si je ne vous aimais pas de l'amour le plus dévoué, qui aurait pu m'empêcher de vous proposer sur l'heure de fuir avec moi ?… Tôt ou tard, votre mère vous aurait pardonné… et alors… Mais avant de penser à mon propre bonheur…

Il se tut. Le regard de Natalie, nettement fixé sur le sien, le troublait.

– Vous vous efforcez de me prouver que vous êtes un honnête homme, Dimitri Nicolaïtch, lui dit-elle ; je n'en doute pas. Vous n'êtes pas capable d'agir par calcul :

mais avais-je donc besoin d’être persuadée de cela ? Était-ce pour cela que je venais ici ?

– Je ne m’attendais pas, Natalie…

– Ah ! vous vous trahissez malgré vous ! Non vous ne vous attendiez pas à ma réponse ; vous ne me connaissiez pas. Mais soyez sans inquiétude : vous ne m’aimez pas et je ne m’impose à personne.

– Je vous aime ! s’écria Roudine.

Natalie se redressa.

– Soit ! Mais comment m’aimez-vous ? Je me rappelle toutes vos paroles, Dimitri Nicolaïtch. Vous souvenez-vous de m’avoir dit un jour qu’il n’y a pas d’amour sans égalité complète entre ceux qui aiment ?… Vous êtes trop élevé pour moi, nous ne sommes pas égaux… Je suis punie comme je le mérite. Des occupations plus dignes de votre génie vous attendent. Je n’oublierai jamais ce jour… Adieu !

– Natalie ! vous partez ? Est-ce possible que nous nous séparions ainsi ?

Il lui tendit la main. Elle s’arrêta. On aurait dit que cette voix suppliante la faisait hésiter.

– Non ! s’écria-t-elle enfin, je sens que quelque chose s’est brisé en moi… Je suis venue ici, je vous ai parlé comme une personne en délire ; il faut que je rentre en possession de moi-même. Cela ne doit pas être ; vous l’avez dit vous-même, cela ne sera pas. Hélas ! j’avais fait en pensée mes adieux à ma famille quand je suis accourue en ce lieu. Et pourtant, qui ai-je rencontré ici ? un homme sans courage… D’où savez-vous que je suis incapable de

supporter une séparation avec ma famille ? « Votre mère ne consentirait pas… C'est affreux !… » Voilà tout ce que vous avez trouvé à me répondre ! Était-ce vous, était-ce bien vous, Roudine ? Non ! Adieu… Ah ! si vous m'aviez aimée, je le sentirais maintenant… Non, non ; adieu !…

Elle se détourna rapidement et courut vers Macha qui était depuis longtemps dans l'inquiétude et la rappelait par des signes.

– C'est vous qui avez peur, et non moi ! s'écria Roudine en la voyant partir. Mais elle ne faisait plus attention à lui et se hâtait de regagner la maison à travers les champs.

Elle rentra heureusement dans sa chambre ; mais à peine en eut-elle franchi le seuil que ses forces l'abandonnèrent et qu'elle tomba évanouie dans les bras de Macha.

Roudine resta encore longtemps sur la digue. Tout à coup il secoua sa torpeur. Il reprit à pas lents le sentier qu'il avait suivi une heure auparavant. Il était fort honteux… et chagrin.

« Quelle jeune fille est-ce là ? pensait-il… À dix-huit ans !… Non, je ne la connaissais pas, en effet… C'est une personne remarquable. Quelle force de volonté !… Elle a raison, elle est digne d'un amour autre que celui que je ressentais pour elle… L'ai-je jamais aimée ? se demanda-t-il. Est-ce possible que je ne l'aime plus ? Voilà donc comment tout cela devait finir ! Que je suis nul, que je me fais pitié en comparaison d'elle ! »

Le roulement léger d'un drochki de course força Roudine à lever la tête. C'était Lejnieff qui venait du côté opposé

avec son éternel trotteur. Roudine le salua en silence ; puis, comme frappé d'une idée subite, il changea de route et prit rapidement le chemin de la maison de Daria.

Lejnieff l'avait laissé passer en le suivant du regard ; mais, après un instant de réflexion, il avait tourné son cheval et s'était rendu chez Volinzoff.

Il trouva son ami endormi, défendit au domestique de le réveiller et alla s'installer sur le balcon pour y fumer un cigare en attendant le déjeuner.

Chapitre 11

Volinzoff se leva à dix heures. Ayant appris à son grand étonnement que Lejnieff était assis sur son balcon, il le fit appeler chez lui.

– Qu'est-il donc arrivé ? lui demanda-t-il. Tu voulais retourner chez toi ?

– C'est vrai ; mais j'ai rencontré Roudine… Il était seul et marchait par les champs comme un effaré. Alors je suis revenu.

– Tu es revenu parce que tu as rencontré Roudine ?

– C'est-à-dire, pour parler franchement, je ne sais pas moi-même pourquoi je suis revenu. C'est probablement parce que j'ai pensé à toi. J'ai voulu te tenir compagnie ; j'aurai tout le temps de rentrer chez moi.

Volinzoff sourit amèrement.

– C'est cela ! on ne peut plus maintenant penser à Roudine sans penser à moi en même temps… Qu'on serve le thé, cria-t-il au domestique.

Les amis s'étaient mis à déjeuner. Lejnieff parlait de l'administration des biens et d'un nouveau procédé pour couvrir les granges avec du carton bitumé.

Tout à coup Volinzoff sauta sur sa chaise et frappa la table avec tant de violence qu'il fit entrechoquer les tasses et les soucoupes.

– Non, s'écria-t-il, je n'ai pas la force de supporter ceci plus longtemps. Je provoquerai ce prodige ; il me tuera, ou bien j'arriverai à loger une balle dans son front savant.

– De grâce ! qu'as-tu, qu'as-tu donc ? gronda Lejnieff. Comment peux-tu crier de la sorte ? J'en ai laissé tomber mon cigare… Qu'est-ce qui te prend ?

– Il me prend que je ne puis plus entendre prononcer son nom de sang-froid ; tout bouillonne en moi.

– Assez, frère, assez ! N'as-tu pas honte ? répondit Lejnieff en ramassant son cigare. Laisse-le donc tranquille ?

– Il m'a offensé, continua Volinzoff en arpentant la chambre… Oui, il m'a profondément offensé. Tu dois en convenir toi-même. Dans le premier moment je ne m'en rendais pas compte, j'étais trop surpris, et, au fait, qui donc se serait attendu à cela ? Je vais lui prouver qu'il ne fait pas bon plaisanter avec moi. Ce maudit philosophe, je le tuerai comme une perdrix.

– Tu gagneras grand-chose à ce jeu-là ! Je ne parle pas même de ta sœur ; dominé par la passion comme tu l'es, comment penserais-tu à elle ? Mais, relativement à une autre personne, crois-tu avancer beaucoup les affaires en tuant le philosophe, pour parler à ta façon ?

Volinzoff se jeta dans un fauteuil.

– Je veux aller quelque part alors, car ici j'ai le cœur tellement serré par la tristesse que je ne puis trouver de

repos.

– T'en aller ?.. c'est une autre question. Je suis de ton avis cette fois. Et sais-tu ce que je te propose ? Partons ensemble, rendons-nous au Caucase ou simplement dans la petite Russie. Tu as une bonne idée, frère.

– Oui, mais avec qui laisserons-nous ma sœur ?

– Et pourquoi Alexandra ne viendrait-elle pas avec nous ? Cela se peut parfaitement, vrai Dieu ! Je prends sur moi d'avoir soin d'elle. Rien ne lui manquera ; elle n'a qu'à parler et je lui organise chaque soir une sérénade sous sa fenêtre ; je parfume les postillons à l'eau de Cologne, je fais planter des fleurs le long de la route. Pour ce qui est de nous, frère, ce sera tout bonnement une régénération ; nous trouverons dans ce voyage tant de jouissances et nous reviendrons avec de si gros ventres, que l'amour ne s'attaquera plus à nous.

– Tu plaisantes toujours, Michaël.

– Je ne plaisante pas du tout. C'est une pensée brillante qui a jailli de mon cerveau !

– N'en parlons plus ! s'écria de nouveau Volinzoff ; je veux me battre, me battre avec lui.

– Encore ! voyons, frère, tu es fou aujourd'hui. Un domestique entra avec une lettre.

– De qui ? demanda Lejnieff.

– De Roudine Dimitri Nicolaïtch. C'est le domestique de madame Lassounska qui l'a apportée.

– De Roudine ! reprit Volinzoff. Pour qui ?

– Pour vous, monsieur.

– Pour moi ! donne donc. Volinzoff saisit la lettre, la

décacheta rapidement et se mit à lire. Lejnieff suivait tous ses mouvements des yeux avec attention. Une expression d'étonnement étrange et presque joyeux se répandait sur les traits de Volinzoff. Il avait laissé retomber ses mains.

– De quoi s'agit-il ? lui demanda Lejnieff.

– Lis, répondit Volinzoff à demi-voix en lui tendant la lettre. Lejnieff commença à lire. Voici ce qu'écrivait Roudine :

« Monsieur,

« Je quitte aujourd'hui la maison de Daria Michaëlowna, et je pars pour toujours : cela vous étonnera probablement, surtout après notre entrevue d'hier. Je ne puis vous expliquer ce qui m'a forcé à agir ainsi, mais il me semble que je dois vous prévenir de mon départ. Vous ne m'aimez pas et me tenez même pour un méchant homme. Je n'ai pas l'intention de me justifier. Le temps le fera pour moi. Il est inutile, et indigne d'un homme, de chercher à convaincre de l'injustice de sa prévention une personne prévenue contre lui. Celui qui voudra me comprendre m'excusera ; quant à celui qui ne veut ni ne peut me comprendre, son accusation ne me touche pas. Je me suis trompé sur votre compte. À mes yeux, vous serez toujours, comme autrefois, un homme noble et honorable. Mon tort est d'avoir supposé que vous sauriez vous dégager du milieu dans lequel vous avez vécu. Je me suis trompé : qu'y faire ? Ce n'est ni la première ni la dernière fois que cela m'arrivera. Je vous le répète, je m'en vais ; je vous souhaite tout le bonheur possible. Avouez que ce souhait est complètement désintéressé. J'espère que vous serez

heureux désormais. Peut-être le temps changera-t-il votre opinion sur mon compte. Je ne sais si nous nous reverrons jamais ; mais, dans tous les cas, croyez à la sincérité de mon estime.

« D. ROUDINE. » « P.-S. Je vous enverrai les deux cents roubles que je vous dois aussitôt que je serai arrivé chez moi dans le gouvernement de T***. Je vous prie de ne pas parler de cette lettre à Daria. « P.-S. Encore une dernière et importante prière. Puisque je pars immédiatement, j'espère que vous ne ferez pas allusion à ma visite chez vous en présence de Natalie. »

– Eh bien, qu'en dis-tu ? demanda Volinzoff aussitôt que Lejnieff eut fini la lettre.

– Qu'est-ce qu'on peut dire ? répondit Lejnieff. Tout ce qui reste à faire, c'est de crier, à la façon d'un musulman : « Allah ! Allah ! » et de mettre son doigt dans sa bouche en signe d'étonnement. Il s'en va… Soit ! Que le chemin se déroule comme une nappe sous ses pieds ! Mais le plus curieux, c'est que le devoir seul l'a poussé à t'écrire cette lettre ; c'est aussi par sentiment du devoir qu'il a apparu chez toi… Ces messieurs trouvent un devoir à remplir à chaque pas, tout est devoir pour eux… Ou dette[12], continua Lejnieff avec un sourire en montrant le post-scriptum. – Quel faiseur de phrases ! s'écria Volinzoff. Il s'est trompé sur mon compte : il s'attendait à me voir supérieur au milieu… Quelles absurdités, bon Dieu ! Lejnieff ne répondit pas. Ses yeux seuls souriaient. Volinzoff s'était levé. – J'ai envie d'aller chez Daria, dit-il, je veux savoir ce que signifie tout cela. – Ne te presse pas,

frère, laisse-lui le temps de partir. À quoi bon aller de nouveau te heurter contre lui ? Tu vois qu'il s'en va. Que peux-tu désirer de plus ? Il vaudrait mieux aller te coucher et dormir ; tu as passé toute la nuit à te retourner dans ton lit. Maintenant tes affaires s'arrangent… – D'où tires-tu cette conviction ? – C'est mon idée ; allons, va te coucher, moi j'irai chez ta sœur, je veux lui tenir compagnie. – Je n'ai nulle envie de dormir. À quel propos veux-tu que j'aille me coucher ?… J'aime mieux m'en aller voir les champs, ajouta Volinzoff en secouant les pans de son paletot. – C'est bon ! va voir les champs, ami, va. Et Lejnieff se dirigea vers la chambre d'Alexandra Pawlowna. Il la trouva au salon ; elle l'accueillit d'un air aimable car la vue de Michaël lui faisait toujours plaisir, mais ses traits restèrent empreints de tristesse. Elle était demeurée soucieuse depuis la visite que Roudine avait faite la veille à son frère. – Venez-vous de chez mon frère ? demanda-t-elle à Lejnieff ; comment se trouve-t-il aujourd'hui ? – Mais il est fort bien ; il est allé visiter les champs. Alexandra se tut. – Dites-moi, de grâce, reprit-elle en examinant avec attention la bordure de son mouchoir de poche, ne savez-vous pas pourquoi… – Pourquoi Roudine est venu ? interrompit Lejnieff. Je le sais : il est venu dire adieu. – Comment ! dire adieu ! – Oui, ne le saviez-vous point ? Il quitte la maison de Daria. – Il s'en va ? – Pour toujours, c'est au moins ce qu'il dit. – Mais comment comprendre cela après… – Ah ! c'est une autre question. Il ne s'agit pas de comprendre, mais les choses sont ainsi. Il faut qu'un événement soit survenu là-bas ; il a sans doute trop tendu la corde et elle

s'est rompue. – Michaël ! répliqua Alexandra, je m'y perds absolument, il me semble que vous vous moquez de moi ? – Je vous jure que non… je vous l'ai dit, il s'en va, il en a même informé ses amis par écrit. Si vous voulez, à un certain point de vue, c'est un grand bien, mais ce départ va mettre obstacle à la réalisation d'un projet des plus surprenants que nous débattions justement, votre frère et moi. – Quel projet ? – J'avais proposé à votre frère de voyager pour se distraire et de vous emmener avec nous. Je prenais sur moi d'avoir soin de vous. – Voilà qui est charmant ! s'écria Alexandra. Je prévois de quelle façon vous auriez soin de moi. Vous me laisseriez mourir de faim. – Vous parlez ainsi, Alexandra, parce que vous ne me connaissez point. Vous me prenez pour un lourdaud, un parfait lourdaud, une espèce d'homme des bois ; mais si vous saviez que je suis en état de fondre comme du sucre et de passer des journées à genoux ! – J'avoue que je voudrais voir cela ! Lejnieff se leva subitement. – Eh bien ! Alexandra, épousez-moi et vous en verrez bien d'autres. Alexandra rougit jusqu'au blanc des yeux. – Comment avez-vous dit cela, Michaël ? reprit-elle toute troublée. – Je dis, continua Lejnieff, ce qui m'est venu depuis longtemps dans l'esprit, ce qui est venu plus de mille fois sur le bout de ma langue. J'ai parlé, enfin, et vous n'avez qu'à agir comme bon vous semblera. Je m'éloigne à présent pour ne pas vous gêner. Oui, je m'en vais… si vous consentez à être ma femme… si cela ne vous est pas désagréable, vous n'avez qu'à me faire rappeler, je saurai comprendre. Alexandra avait voulu retenir Lejnieff, mais il était

rapidement sorti et s’était dirigé tête nue vers le jardin, où il s’appuya contre une petite porte en laissant errer ses regards dans le vague. – Monsieur, dit derrière lui la voix de la femme de chambre, rentrez auprès de Madame, s’il vous plaît. Elle m’a ordonné de vous appeler. Lejnieff se retourna, saisit entre ses mains la tête de la femme de chambre, l’embrassa avec effusion sur le front, au grand étonnement de l’innocente messagère, et retourna chez Alexandra.

Chapitre 12

Le rapport de Pandalewski avait fortement impressionné Daria. Tout son orgueil s'était réveillé en recevant cette révélation. Roudine, le pauvre Roudine, cet homme inconnu et sans position sociale, avait osé donner un rendez-vous à sa fille, à la fille de Daria Michaëlowna Lassounska !

– Admettons qu'il soit un homme d'esprit, un homme de génie même, s'était-elle écriée : qu'est-ce que cela prouve ? À ce compte, le premier venu, sans nom, sans fortune, pourrait donc aspirer à l'honneur de devenir mon gendre ?

– Pendant longtemps je ne pouvais en croire mes yeux, répondait Pandalewski. Je suis étonné qu'il ait de la sorte oublié sa position et la vôtre.

Daria Michaëlowna s'était laissée aller à sa mauvaise humeur et Natalie avait eu beaucoup à souffrir du dépit de sa mère.

Quant à Roudine, il était rentré à la maison aussitôt après sa rencontre avec Lejnieff et s'était enfermé dans sa chambre pour écrire deux lettres.

La première, dont le lecteur a déjà pris connaissance,

était adressée à Volinzoff, l'autre à Natalie. Roudine avait employé plus d'une heure à composer cette seconde lettre ; après y avoir fait bien des ratures et bien des changements, il la recopia soigneusement sur un papier extrêmement fin, la plia ensuite en lui donnant le plus petit format possible, et la mit dans sa poche. Ce travail terminé, il s'était promené dans sa chambre, de long en large, le visage empreint de tristesse, puis s'était enfin assis dans un fauteuil auprès de la fenêtre, la joue appuyée sur la main : une larme perlait aux bords de ses paupières. Tout à coup, et comme s'il venait de prendre une résolution suprême, il se leva, boutonna son habit jusqu'au menton, appela son domestique et fit demander à Daria Michaëlowna si elle pouvait le recevoir. Le domestique revint en annonçant que sa maîtresse l'attendait. Roudine suivit immédiatement le messager. Daria reçut son hôte dans son boudoir, comme le jour de sa première apparition chez elle, il y avait deux mois, avec cette différence toutefois qu'elle n'était pas seule : Pandalewski, toujours aussi modeste, aussi frais, aussi propre, aussi humble, se tenait auprès d'elle.

Daria fit un gracieux accueil à Roudine et celui-ci, de son côté, la salua avec une aisance apparente ; mais, au premier regard jeté sur leurs visages souriants, tout homme connaissant un peu le monde aurait discerné à travers leurs manières polies et amicales une gêne et une froideur véritables. Roudine savait que Daria avait contre lui de sérieux griefs et celle-ci se doutait que Roudine connaissait ses nouvelles dispositions.

Dès qu'elle eut rendu son salut à Roudine, elle l'engagea à s'asseoir. Il s'assit aussitôt, mais non plus comme il s'asseyait autrefois, quand il était à peu près maître au logis. Pas même comme s'assoit une simple connaissance qu'on reçoit avec plaisir. Il ressemblait plutôt à un étranger faisant, avec contrainte, une visite de cérémonie.

Un instant avait suffi pour changer la situation ; mais il n'en faut pas davantage pour qu'une eau limpide se transforme en un bloc de glace épais.

Roudine parla le premier.

– Je suis venu vous trouver, dit-il, pour vous remercier de votre hospitalité. J'ai reçu des nouvelles importantes et je dois, dès aujourd'hui, me rendre dans ma petite propriété.

Daria fixa son regard sur Roudine. « Il me devance, il se doute probablement de ce qui le menace, pensa-t-elle, et il veut éviter une explication embarrassante. Tant mieux ! Vivent les gens d'esprit ! »

– Est-ce possible ? répondit-elle à haute voix. Cela est vraiment bien désagréable. Mais enfin, puisqu'il le faut… J'espère vous revoir cet hiver à Moscou. Nous y retournerons bientôt.

– Je ne sais pas encore quand je pourrai aller à Moscou, Daria Michaëlowna ; mais si j'en trouve les moyens, je me ferai un devoir de me présenter chez vous.

– Ah ! ah ! frère ! pensait Pandalewski dans son for intérieur ; il n'y a pas longtemps que tu agissais en seigneur et maître ici, et maintenant voilà comme tu es obligé de t'exprimer !

– Les nouvelles que vous avez reçues tout à coup de votre terre sont sans doute peu satisfaisantes ? demanda-t-il avec son affectation habituelle.

– Oui, répondit sèchement Roudine.

– Une mauvaise récolte peut-être ?

– Non… autre chose… Croyez bien, madame, continua Roudine, que je n'oublierai jamais le temps que j'ai passé dans votre maison.

– Et moi, ajouta Daria, je me souviendrai toujours avec plaisir du jour où j'ai fait votre connaissance… Quand partez-vous ?

– Aujourd'hui, après le dîner.

– Si tôt… Eh bien, je vous souhaite un heureux voyage. Du reste, si vos affaires ne vous retiennent pas longtemps, peut-être nous trouverez-vous encore ici.

– J'ose à peine l'espérer, répondit Roudine ; et il se leva. Excusez-moi, continua-t-il, si je ne puis en ce moment acquitter la dette que j'ai contractée envers vous ; mais aussitôt que je serai arrivé chez moi…

– Laissons cela ! interrompit Daria ; vous m'affligeriez en insistant.

– Quelle heure est-il ? demanda-t-elle.

Pandalewski tira de la poche de son gilet une petite montre émaillée et, inclinant prudemment sa joue rose sur son col blanc et empesé :

– Deux heures trente-trois minutes, dit-il.

– Il est temps d'aller s'habiller, répondit Daria. Au revoir, Dimitri Nicolaïtch.

Toute cette conversation entre Daria et Roudine avait eu

un cachet tout particulier. Il en doit être ainsi quand les acteurs répètent leurs rôles et que les diplomates échangent entre eux des phrases combinées d'avance.

Roudine était sorti. Il savait maintenant par expérience que les gens du monde ne rejettent pas celui qui leur est devenu inutile ou gênant, mais qu'ils le laissent simplement tomber de lui-même comme tombent des gants après le bal, quand ils ne sont plus retenus, ou les billets non gagnants d'une loterie. Sa malle fut bientôt faite ; il ressentait une sorte d'impatience en attendant le moment du départ. Toutes les personnes de la maison paraissaient étonnées en apprenant son brusque dessein ; les domestiques lui jetaient des regards surpris et le naïf Bassistoff ne cherchait pas à cacher sa douleur. Quant à Natalie, elle se dérobait le plus possible et évitait même les yeux de Roudine. Il avait pourtant réussi à lui glisser sa lettre dans la main.

Pendant le dîner, Daria répéta plusieurs fois à Roudine qu'elle espérait le revoir encore avant son départ pour Moscou. Mais celui-ci ne fit aucune réponse. Cette apparente politesse ne le trompait pas.

Pandalewski fut celui qui causa le plus avec lui, et Roudine éprouva plusieurs fois le désir violent de saisir à la gorge ce désagréable personnage et de souffleter son visage frais et rose. Mademoiselle Boncourt portait souvent ses yeux sur Roudine avec cette expression étrange et rusée qu'on peut quelquefois observer dans les regards des vieux chiens d'arrêt très sagaces.

– Eh ! eh ! semblait-elle se dire à part soi : voilà donc

comment on te traite aujourd'hui !

Six heures sonnèrent enfin et on entendit venir le tarantass de Roudine. Il se leva vivement et fit ses adieux à tout le monde. Il était intérieurement fort mal à son aise. Il ne s'était pas attendu à sortir de la maison de cette façon ; en réalité, ne l'en chassait-on pas ? « Au reste, tout doit avoir une fin », pensait-il en s'inclinant à droite et à gauche avec un sourire forcé. Il jeta un dernier regard à Natalie et sentit son cœur se serrer ; les yeux de la jeune fille étaient fixés sur lui et leur dernier regard contenait un dernier reproche..

Il franchit rapidement l'escalier et se précipita dans le tarantass. Bassistoff s'était offert à l'accompagner jusqu'à la première station et avait pris place à côté de lui.

– Vous rappelez-vous, s'écria Roudine aussitôt que le tarantass fut sorti de la cour pour rouler sur une large chaussée bordée de sapins, vous rappelez-vous ce que disait don Quichotte à son écuyer, au moment de quitter la maison de la duchesse ? « Mon ami Sancho, lui disait-il, la liberté est un des biens les plus précieux de l'homme. Heureux celui auquel le ciel donne son pain quotidien, afin qu'il n'en soit redevable à personne ! » J'éprouve maintenant ce que don Quichotte éprouvait alors… Dieu fasse, mon cher Bassistoff, que vous ne connaissiez jamais le sentiment dont je veux parler !

Bassistoff serra la main de Roudine et le cœur de l'honnête jeune homme battit fortement dans sa poitrine généreuse. Roudine parla jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la station ; il parla de la dignité de l'homme, des

conditions de la vraie liberté. Il fut plein de chaleur, de noblesse, de vérité, et quand, au moment de la séparation, Bassistoff ne put s'empêcher de se jeter à son cou en pleurant, Roudine versa aussi quelques larmes, mais il ne pleurait pas parce qu'il quittait Bassistoff. Ses larmes étaient des larmes d'amour-propre.

Natalie était rentrée chez elle pour lire la lettre de Roudine.

« Chère Natalie, lui écrivait-il, je me suis décidé à partir. Il ne reste pas d'autre issue à notre situation.

« Je me suis décidé à partir avant qu'on en vienne à me dire clairement qu'il faut que je m'éloigne… mon départ fera cesser tous les malentendus et personne ne me regrettera. À quoi bon hésiter encore ?… Tout cela est vrai, penserez-vous, mais alors pourquoi vous écrire ?

« Il est probable que je vous quitte pour toujours, et je vous écris parce qu'il m'est trop amer de penser que je vous laisserai un souvenir plus mauvais que ma conduite ne le mérite. Je ne veux ni me justifier, ni accuser qui que ce soit ; je veux seulement m'expliquer autant que cela m'est possible… Les événements des derniers jours ont été si inattendus, si subits…

« L'entrevue d'aujourd'hui restera pour moi comme une leçon mémorable. Oui, vous avez raison : je croyais vous connaître et je ne vous connaissais pas. Dans le cours de mon existence, je me suis trouvé dans l'intimité de bien des femmes et de bien des jeunes filles, mais c'est en vous que j'ai trouvé, pour la première fois, une âme complètement honnête et droite. Je n'ai pas connu des

âmes comme la vôtre et je n'ai pas su vous apprécier. Dès le premier jour de notre connaissance je me suis senti attiré vers vous ; vous avez pu vous en apercevoir. J'ai passé bien des heures avec vous et je n'ai pas appris à vous connaître, et pourtant j'ai pu m'imaginer que je vous aimais ! C'est à présent que je porte la peine de ma faute et de mon ignorance.

« Il m'est arrivé autrefois d'aimer une femme et d'être payé de retour… Mon sentiment pour elle était complexe comme l'était le sien pour moi. Pouvait-il en être autrement, puisqu'elle-même n'était pas une nature simple ? La vérité alors ne s'était pas encore manifestée à moi, et le jour où elle s'est présentée devant mes yeux je n'ai pas su la reconnaître… Je la reconnais enfin, mais trop tard… Le passé ne se recommence pas… Nos existences auraient pu se confondre – et elles sont séparées maintenant pour toujours. Comment vous persuader que j'aurais pu vous aimer d'un amour véritable – d'un amour de cœur et non d'imagination – quand je ne sais pas moi-même si je suis capable d'un pareil amour ?

« La nature m'a beaucoup accordé – je le sais et ne veux pas qu'une fausse honte m'entraîne à faire de la modestie avec vous, surtout dans cet instant, un des plus amers et des plus humiliants de ma vie… Oui, la nature m'a beaucoup donné, mais je mourrai sans avoir rien fait qui soit digne de mes talents, je mourrai sans laisser de mon passage ici-bas la moindre trace bienfaisante.

« Toute ma richesse aura été prodiguée en vain. Je ne verrai pas les résultats de mes efforts. Il me manque… je

ne puis dire moi-même au juste ce qui me manque… Je suis probablement privé de ce don sans lequel il est aussi impossible de remuer le cœur des hommes que de s'emparer du cœur des femmes ; et la domination sur les intelligences seules est aussi peu durable qu'inutile. Ma destinée est étrange, presque risible. Je voudrais me donner absolument, sans réserve, tout entier, et pourtant je ne puis me donner. Je finirai par me sacrifier pour quelque folie à laquelle je ne croirai même pas… Je ne me suis jamais ainsi dévoilé devant personne. – Ceci est ma confession.

« Mais en voilà bien assez sur moi. Je veux vous parler de vous et vous donner quelques conseils. Je ne suis plus bon à autre chose… Vous êtes jeune, mais dussiez-vous vivre longtemps, ne manquez jamais de suivre les impulsions de votre cœur ; gardez-vous surtout de vous assujettir à votre esprit ou à celui des autres. Croyez-moi, plus le cercle dans lequel se meut notre vie est étroit et monotone, plus il suffit à notre bonheur ; il ne s'agit pas de chercher de nouvelles voies dans l'existence, mais de faire en sorte que toutes les phases de la vie s'accomplissent à leur moment. « Heureux celui qui est jeune au temps de sa jeunesse !… » Mais je m'aperçois que ces conseils s'adressent bien plus à moi qu'à vous… Je vous avouerai, Natalie, que j'ai le cœur bien serré. Je ne me suis jamais mépris sur la nature du sentiment que j'inspire à Daria Michaëlowna ; mais, du moins, j'avais espéré trouver chez elle un refuge momentané ; maintenant je m'en vais de nouveau errer au hasard à travers le monde. Qu'est-ce qui

remplacera pour moi votre douce voix, votre présence, votre regard attentif et intelligent ? La faute en est à moi ; mais convenez aussi que le sort a semblé se jouer à dessein de nous. Il n'y a de cela qu'une semaine, je soupçonnais à peine que je vous aimais. L'autre jour, le soir dans le jardin, vous m'avez dit pour la première fois… Mais à quoi bon rappeler ce que vous m'avez dit alors ? L'autre jour ! et je pars déjà… je pars honteux, humilié, après une cruelle explication, sans emporter le plus faible espoir… Vous ne savez pas encore pourtant à quel point je suis coupable vis-à-vis de vous… Il y a en moi une si sotte franchise, un tel penchant au bavardage… Mais pourquoi revenir là-dessus ? Je pars pour toujours. »

(Roudine voulut ici raconter sa visite à Volinzoff ; mais, après un instant de réflexion, il biffa tout ce passage. C'est alors qu'il ajouta le second post-scriptum à la lettre de Volinzoff.)

« Je reste sur la terre uniquement pour me livrer à d'autres occupations, à des occupations plus dignes de moi, ainsi que vous l'avez dit ce matin avec un cruel sourire. Hélas ! pourrai-je réellement m'adonner à ces occupations, pourrai-je surmonter ma paresse ?… Mais non ! je serai toute ma vie cet être incomplet que j'ai été jusqu'à présent… Devant le premier obstacle je tomberai en poussière. Ce qui s'est passé entre nous l'a déjà prouvé. Si, du moins, j'avais sacrifié mon amour à mon activité future, à ma vocation ; mais non, je n'ai reculé que devant la responsabilité qui me menaçait et devant la certitude de n'être pas digne de vous. Je ne vaux pas la

peine que vous sortiez pour moi de votre sphère où, tôt ou tard, le bonheur vous attend… D'ailleurs, tout ce qui est arrivé est sans doute pour le mieux. Cette épreuve me laissera peut-être plus pur et plus fort.

« Je vous souhaite le bonheur le plus constant. Adieu ! souvenez-vous quelquefois de moi. J'espère que vous entendrez encore parler de « ROUDINE. »

Natalie laissa tomber la lettre de Roudine sur ses genoux et resta longtemps immobile, les yeux fixés à terre. Cette lettre lui prouvait plus clairement que tous les témoignages possibles combien elle avait eu raison le matin, lorsqu'en quittant Roudine elle s'était involontairement écriée qu'il ne l'aimait pas. Mais cette conviction ne soulageait pas son cœur. Elle restait sans mouvement ; il lui semblait que des vagues sombres s'étaient rejointes sans bruit sur sa tête et qu'elle disparaissait, froide et engourdie, au fond d'un abîme. Pour tout le monde, la première désillusion est lourde à supporter mais elle devient presque écrasante pour une âme sincère, exempte de toute légèreté, de toute exagération, et peu désireuse de se tromper elle-même.

Natalie se rappelait son enfance et songeait à ses anciennes promenades du soir. Elle se dirigeait toujours de préférence vers la partie lumineuse du ciel, là où le couchant étincelait encore à l'horizon, et elle détournait instinctivement ses regards du levant déjà ténébreux. À l'heure présente, au contraire, l'avenir s'assombrissait devant elle ; il lui semblait qu'elle avait tourné le dos à la lumière… Les yeux de Natalie se remplissaient de pleurs.

Les larmes n'ont pas toujours une action bienfaisante. Elles sont douces et salutaires lorsqu'après s'être longtemps amassées dans le cœur elles s'en échappent enfin, d'abord brûlantes et amères, puis abondantes et faciles. C'est ainsi qu'elles soulagent le muet accablement de la douleur… Mais il y a des larmes froides, des larmes répandues une à une. C'est la souffrance sans issue qui les arrache goutte à goutte de l'âme oppressée par son pesant et persistant fardeau. Celles-ci n'apportent point de consolation, elles ne procurent pas de bien-être. Ce sont les larmes que verse le désespoir, et nul ne peut se dire malheureux qui ne les a senties couler de ses paupières. Natalie apprit à les connaître en ce jour.

Deux heures s'étaient passées. Natalie avait rassemblé ses esprits, elle s'était levée, avait essuyé ses yeux et allumé une bougie, à la flamme de laquelle elle se mit à brûler la lettre de Roudine. Lorsque le papier fut complètement consumé, elle en jeta les cendres par la fenêtre. Puis elle ouvrit au hasard un volume de poésies de Pouchkine et lut les premières lignes qui lui tombèrent sous les yeux (elle avait souvent consulté ainsi ce livre au hasard) :

Celui que la passion a une fois maîtrisé
Est sans cesse poursuivi par le fantôme
Des jours irrévocablement passés…
Pour lui la vie a perdu son charme,
Il est rongé par le remords et par le serpent du souvenir.

Elle resta un instant debout, se regarda au miroir avec un sourire glacé, inclina lentement la tête de haut en bas et

rentra dans le salon.

Aussitôt que Daria l'eut aperçue, elle l'appela dans son boudoir, la fit asseoir à côté d'elle, lui caressa tendrement la joue et la regarda dans le blanc des yeux tout en l'observant avec attention, presque avec curiosité. Daria ressentait une secrète perplexité. Pour la première fois de sa vie, elle était frappée de l'idée qu'elle ne connaissait pas la nature de sa fille. Instruite par Pandalewski de son entrevue avec Roudine, elle ne s'était pas seulement fâchée, mais étonnée de ce que la sage Natalie se fût décidée à une démarche pareille. Pourtant, quand elle l'eut appelée et qu'elle eut commencé à la gronder, non avec le ton d'une femme élevée dans les idées de l'Europe vraiment civilisée, mais d'une voix criarde et vulgaire, Daria fut toute troublée et presque effrayée par la fermeté des réponses et la résolution du regard et de la tenue de sa fille. Le départ subit de Roudine, dont elle ne s'expliquait pas tout à fait la cause, lui avait ôté un grand poids du cœur, mais elle s'était attendue à des larmes, à des attaques de nerfs… L'apparente tranquillité de Natalie la rejetait dans de nouvelles suppositions.

– Eh bien ! enfant, lui demanda Daria, comment te sens-tu aujourd'hui ? Natalie regarda sa mère. Le voilà parti… ce monsieur. Ne sais-tu pas pourquoi il s'est enfui si vite ?

– Maman, répondit Natalie d'une voix calme, si vous ne m'en parlez pas vous-même, je vous donne ma parole que son nom ne sortira jamais de ma bouche.

– Il paraît que tu conviens enfin de tes torts envers moi. Natalie baissa la tête et répéta :

– Vous ne m'entendrez jamais parler de lui.

– C'est bien, répliqua Daria en souriant, je te crois. Mais te rappelles-tu comme l'autre jour… Allons n'en parlons plus. C'est fini. Le voilà bien mort et enterré… n'est-ce pas ? Je te reconnais, du moins. J'étais toute déconcertée. Eh bien ! embrasse-moi, sage et chère enfant.

Natalie porta la main de Daria à ses lèvres et Daria embrassa le front incliné de sa fille.

– Écoute toujours mes avis, n'oublie pas que tu es une Lassounska… et ma fille, ajouta-t-elle. Sois heureuse. Tu peux te retirer maintenant.

Natalie sortit en silence. Daria la suivit des yeux en se disant : « Elle me ressemble, elle aussi souffrira par le cœur, mais elle sera moins expansive que moi. » Et Daria se plongea dans des réminiscences du passé… d'un passé fort lointain… Puis elle fit appeler mademoiselle Boncourt et resta longtemps enfermée avec elle. L'ayant renvoyée, elle demanda Pandalewski. Elle voulait absolument savoir la véritable raison du départ de Roudine. Il va sans dire que Pandalewski la tranquillisa complètement. C'était dans son rôle. Le lendemain Volinzoff et sa sœur allèrent dîner chez Daria. Elle avait été toujours fort aimable pour eux, mais ce jour-là elle leur fit un accueil particulièrement bienveillant. Natalie se sentait prise d'une tristesse immense. Toutefois Volinzoff se montrait si respectueux envers la jeune fille, il entrait si timidement en conversation avec elle, qu'elle ne put s'empêcher de lui en être reconnaissante au fond du cœur. La journée avait été calme, même ennuyeuse ; mais, en se

séparant, tout le monde comprit qu'on était retombé dans l'ancienne ornière, et ce n'est pas peu de chose.

Oui, l'ancienne existence recommençait pour tous, y compris Natalie elle-même. Demeurée enfin seule, elle se traîna péniblement jusqu'à son lit et, fatiguée, brisée, elle laissa tomber sa tête sur son oreiller.

Vivre lui semblait une chose si amère, si rebutante, si vulgaire ; elle était si honteuse, vis-à-vis d'elle-même, de son amour, de ses tristesses, qu'en ce moment elle aurait probablement consenti à mourir. Elle avait encore devant elle bien des journées accablantes, bien des nuits sans sommeil, bien des agitations pénibles ; mais elle était jeune ! sa vie commençait à peine et, tôt ou tard, l'existence, avec son activité et les distractions inévitables qu'elle apporte, prend le dessus quel que soit le coup dont on est frappé. Quel que soit le coup qui frappe un être humain, il ne peut s'empêcher – lecteur, pardonnez la brutalité de l'expression – de manger le jour même ou le jour suivant, et voilà déjà une première consolation. Natalie souffrait cruellement pour la première fois ; mais ni la première souffrance ni le premier amour ne se renouvellent, et nous devons en remercier Dieu.

Chapitre 13

Deux ans environ se sont écoulés. On est aux premiers jours du mois de mai. Alexandra Pawlowna, non plus Lipina, mais désormais madame Lejnieff, est assise sur son balcon. Il y a déjà plus d'un an qu'elle a épousé Michaël Michaëlowitch. Elle est toujours aussi charmante qu'autrefois ; seulement elle a pris un peu d'embonpoint. Le balcon communique par quelques marches avec le jardin, où une nourrice promène dans ses bras un petit enfant aux joues vermeilles, revêtu d'un manteau blanc et coiffé d'un chapeau orné d'un pompon de même couleur. Alexandra ne le quitte point des yeux. L'enfant ne crie pas, il suce son pouce gravement et regarde autour de lui d'un air tranquille. Tout en lui dénote déjà le fils de Michaël Michaëlowitch.

Notre ancienne connaissance Pigassoff est assis sur le balcon à côté d'Alexandra.

Il a beaucoup maigri et grisonné depuis que nous l'avons perdu de vue. Son dos s'est voûté et il siffle en parlant, à cause de la perte d'une de ses dents tombée depuis peu. Ce sifflement ajoute encore à l'âcreté de ses discours.

L'extrême irritabilité de son caractère n'a pas diminué avec les années, mais son esprit s'est émoussé et le misanthrope se répète plus souvent qu'autrefois. Michaël n'est pas à la maison, on l'attend pour prendre le thé. Le soleil est déjà couché. Il a laissé en disparaissant une raie couleur d'or pâle qui s'étend tout le long de l'occident, tandis que le côté opposé du ciel se borde de deux lignes de nuances diverses : l'une, la plus basse, tirant sur le bleu ; l'autre, la plus élevée, d'un rouge violacé. Des nuages légers se confondent dans les hauteurs du ciel. Tout semble annoncer un temps magnifique.

Pigassoff se mit subitement à rire.

– Qu'est-ce qui vous prend donc, Africain Siméonowitch ? demanda Alexandra.

– Moins que rien. J'ai entendu hier un paysan dire à sa femme qui jasait à perdre haleine : « Allons, cesse de grincer. » Cette expression de « grincer » m'a beaucoup plu. Et, de fait, une femme est-elle capable de raisonner ! Vous savez que j'excepte toujours les personnes présentes. Nos pères étaient plus sages que nous. Dans leurs contes, la jeune fille est représentée assise sous une fenêtre ; elle a une étoile au front mais sa langue est muette. Cela devrait être encore ainsi. Jugez-en vous-même. Avant-hier la femme de notre maréchal du gouvernement vient me lancer à la tête (je m'y attendais aussi peu qu'à une décharge de pistolet) que mes tendances ne lui plaisent pas. Mes tendances ! Ne vaudrait-il pas mieux, je vous le demande, qu'une disposition bienveillante de la nature eût privé cette dame,

et toutes ses sœurs, de l'usage pernicieux de leur langue ?

– Vous ne changerez jamais, Africain ; vous frappez toujours sur nous autres, pauvres femmes. Je suis presque tentée de vous plaindre de cette fâcheuse idée fixe comme je vous plaindrais d'un malheur.

– Malheur ! que dites-vous donc ? D'abord je ne connais dans le monde que trois malheurs : vivre l'hiver dans une chambre froide, porter en été des bottes trop étroites, et passer la nuit avec un enfant qui crie et auquel on n'aurait pas le droit de donner le fouet. D'ailleurs ne suis-je pas devenu un des hommes les plus paisibles du globe ? On peut me proposer en exemple aux autres humains, tant est grande la moralité de ma conduite.

– Ah ! vraiment, vous vous conduisez bien ! comment se fait-il alors que, pas plus tard qu'hier, Hélène Antonowna est venue se plaindre de vous ?

– Vous m'étonnez ! Je voudrais bien savoir ce qu'elle a pu vous dire.

– Elle m'a dit que pendant toute une matinée vous vous étiez obstiné à ne répondre à ses questions que par le mot : Quoi ? quoi ? et cela encore de la voix la plus glapissante.

Pigassoff se mit à rire.

– L'idée était bonne, convenez-en, madame.

– Admirable, tout à fait ! Comment pouvez-vous être aussi impertinent vis-à-vis d'une femme ?

– Une femme !… Selon vous, Hélène Antonowna est une femme ?

– Qu'est-elle donc à vos yeux ?

– Un tambour tout simplement, un véritable tambour sur

lequel on frappe avec des baguettes.

– Ah ! mon ami, s'écria brusquement Alexandra, désireuse de changer le sujet de la conversation, il paraît qu'on peut vous féliciter ?

– À quel propos ?

– À propos de la fin du procès. Les prés de Glinowa vous restent.

– Ils me restent ! répondit Pigassoff d'un air sombre.

– Voilà des années que vous courez après ce but et maintenant on dirait que vous n'êtes pas satisfait.

– J'ai l'honneur de vous faire observer, répliqua lentement Pigassoff, que rien n'est plus désagréable en ce bas monde qu'un bonheur qui vous arrive tard. Un pareil bonheur, loin de vous causer du plaisir, vous prive seulement du plus précieux de tous les droits : celui de se fâcher et de maudire le sort. Oui, madame, je le répète, un bonheur tardif n'est qu'une plaisanterie offensante et amère !

Alexandra, sans lui répondre, haussa imperceptiblement les épaules.

– Nourrice, cria-t-elle, il me semble qu'il est temps de coucher Micha. Apporte-le moi.

Alexandra s'occupa de son fils et Pigassoff se retira en grommelant à l'autre extrémité du balcon.

Tout à coup, le drochki de Michaël Michaëlowitch apparut au bout de la route qui longeait le jardin. Deux énormes chiens de basse-cour, l'un gris, l'autre jaune, couraient au-devant du cheval. Lejnieff venait d'acheter ces deux chiens qui avaient résolu le problème de vivre dans

une inaltérable amitié, tout en se déchirant à coups de dents du matin au soir. Une vieille chienne de garde quitta aussitôt la cour pour aller à leur rencontre ; elle ouvrit la gueule comme si elle se disposait à aboyer, mais elle se contenta de bâiller et se retira en remuant amicalement la queue.

– Sacha, devine un peu qui je t'amène ? s'écria Lejnieff du plus loin qu'il la vit en s'adressant à sa femme.

Alexandra n'avait pu reconnaître au premier abord l'homme qui était assis derrière son mari.

– Ah ! monsieur Bassistoff ! dit-elle enfin.

– Lui-même, répondit Lejnieff, et il apporte une bonne nouvelle ; tu la sauras dans un instant, ajouta-t-il en sautant à bas de la voiture avec son compagnon. Quelques minutes après, il était sur le balcon avec Bassistoff.

– Hourra ! cria-t-il en embrassant sa femme. Voilà Serge qui se marie !

– Avec qui ? demanda Alexandra tout émue.

– Avec Natalie, bien entendu… Notre ami nous apporte cette nouvelle de Moscou ; il a une lettre pour toi… Tu entends, petit Micha, continua-t-il en pressant son fils dans ses bras, ton oncle se marie ! Quel flegme imperturbable ! C'est à peine si ce grave événement le fait cligner des yeux.

– Il a envie de dormir, répondit en riant la nourrice.

– Rien n'est plus vrai, dit Bassistoff en s'approchant d'Alexandra. J'arrive aujourd'hui même de Moscou. Daria m'a chargé de vérifier les comptes de la propriété. Mais voici la lettre de Volinzoff.

Alexandra décacheta précipitamment la lettre de son frère. Elle ne contenait que quelques lignes écrites dans le premier élan de sa joie. Volinzoff informait sa sœur qu'il avait fait sa demande à Natalie, qu'il avait son consentement et celui de sa mère. Il promettait d'en écrire plus long par le prochain courrier et, en attendant, il saluait et embrassait toute la colonie. Le décousu de sa lettre annonçait bien évidemment la joie la plus profonde, l'émotion la plus vive.

Bassistoff s'assit et on apporta le thé. Les questions tombaient sur lui comme de la grêle. Pigassoff même prenait part à la joie que causait la nouvelle dont le jeune homme était porteur.

– Donnez-moi, je vous prie, demanda Lejnieff entre autres choses, quelques détails sur un certain Karchagine dont le nom est parvenu jusqu'ici. Les bruits qui ont couru à son sujet étaient entièrement faux, n'est-il pas vrai ?

Ce Karchagine, dont nous n'avons pas encore eu le temps de nous occuper, était un beau jeune homme, un dandy, fort satisfait de son individu et plein de son importance. Il se donnait de grands airs, qu'il croyait pleins de majesté. Il avait l'air de sa propre statue érigée par souscription nationale.

– Ces bruits avaient un fondement réel, répliqua Bassistoff en souriant. Daria a été fort engouée de ce monsieur, mais Natalie ne voulait pas en entendre parler.

– Mais je le connais ! interrompit Pigassoff ; c'est un imbécile fieffé, un fat des pieds à la tête. Miséricorde ! si tout le monde lui ressemblait, on prendrait cher pour

consentir à vivre.

– Je ne dis pas non, reprit Bassistoff, quoique dans le monde il joue un rôle assez brillant.

– Enfin, c'est égal, s'écria Alexandra. Laissons-le en paix ! Ah ! que je suis joyeuse pour mon frère !… Et Natalie… est-elle contente, heureuse ?

– Oui, madame. Elle paraît calme comme d'ordinaire – vous la connaissez –, mais elle a l'air satisfait. La soirée se passa en conversations intimes et animées. On servit le souper.

– À propos, demanda Lejnieff à Bassistoff en lui versant un verre de bordeaux-laffitte, savez-vous où est Roudine ?

– Je n'en sais rien pour le moment. L'hiver dernier, il est venu passer quelques jours à Moscou, puis il est reparti pour Simbirsk avec une famille. Nous avons été en correspondance lui et moi pendant quelque temps. Sa dernière lettre m'annonçait qu'il allait quitter Simbirsk, sans toutefois préciser le lieu où il se rendait. Depuis lors, je n'ai plus reçu de ses nouvelles.

– Il ne se perdra pas ! dit Pigassoff. Il doit être dans quelque endroit en train de prêcher. Ce monsieur se procure toujours deux ou trois admirateurs qui l'écoutent bouche béante, et auxquels il emprunte de l'argent. Il finira, croyez-moi, par mourir n'importe où, soit en prison, soit en exil, mais à coup sûr dans les bras d'une vieille fille en perruque qui le tiendra pour un des plus grands génies de ce monde.

– Vous avez une manière fort tranchante de le juger, fit observer Bassistoff à demi-voix et d'un air contrarié.

– Tranchante, nullement, répliqua Pigassoff, mais parfaitement juste. Selon moi, c'est tout simplement ce qu'on appelle un pique-assiette. J'avais oublié de vous dire, continua-t-il en se tournant vers Lejnieff, que j'ai fait la connaissance de ce Terlasoff avec lequel Roudine a été à l'étranger. Ah ! certes, vous ne pourrez jamais vous imaginer ce qu'il m'a dit sur son compte, il y a de quoi vraiment en mourir de rire. Il est à remarquer que tous les amis et disciples de Roudine deviennent un jour ou l'autre ses ennemis.

– Je vous prie de ne pas me compter dans le nombre de ces amis-là ! s'écria Bassistoff avec feu.

– Oh ! vous… c'est autre chose ! aussi n'est-il pas question de vous.

– Et que vous a donc raconté Terlasoff ? demanda Alexandra.

– Il m'a raconté une foule d'histoires. Je ne puis me les rappeler toutes ; mais voici une de ses meilleures anecdotes à propos de Roudine.

– Il paraît, continua Pigassoff, que de raisonnement en raisonnement, Roudine en était arrivé un beau jour à se convaincre qu'il devait se rendre amoureux. Il se met donc en quête d'un objet digne de justifier cette charmante conclusion. La fortune lui sourit enfin. Il fait la connaissance d'une Française délicieuse… et modiste. Notez que la chose se passe en Allemagne, sur les bords du Rhin. Il commence par lui faire quelques visites, puis lui prête différents livres et lui parle enfin de la nature et de Hegel. Vous figurez-vous la position de cette malheureuse

modiste ? Elle le prend pour un astronome. Son extérieur frappe agréablement, comme vous le savez ; de plus, c'est un étranger – un Russe : comment le cœur de la belle n'eût-il pas été touché ? Après des hésitations sans fin, il se décide à lui donner un rendez-vous, mais un rendez-vous poétique : il lui propose une promenade en gondole sur le Rhin. La Française y consent ; elle met sa plus séduisante toilette, et les voilà tous deux en nacelle. Ils naviguent ainsi pendant trois heures. Je vous le demande, à quoi pensez-vous que Roudine employa tout ce temps ? Mais vous ne devineriez jamais ! Il caressa les cheveux de son Alice, contempla le ciel en rêvant et répéta à plusieurs reprises qu'il ressentait pour sa bien-aimée une tendresse toute paternelle ! La Française, qui ne s'attendait point à cette idylle prolongée, rentra chez elle furieuse. C'est elle-même qui, plus tard, a tout raconté à Terlasoff. Voilà ce qu'est Roudine.

Et Pigassoff éclata de rire.

– Vous êtes un affreux libertin ! s'écria Alexandra avec dépit, mais moi, je suis de plus en plus convaincue que ceux mêmes qui veulent injurier Roudine ne trouvent rien de déshonorant à dire sur son compte.

– Rien de déshonorant ? Miséricorde ! et sa vie éternellement aux frais d'autrui, et ses emprunts… Je parierais qu'il vous a aussi emprunté de l'argent, Michaël Michaëlowitch ?

– Écoutez, monsieur, commença Lejnieff, tandis que son visage prenait une expression sérieuse : vous savez, et ma femme sait aussi, que je ne ressentais pas dans les

derniers temps une inclination particulière pour Roudine ; bien souvent, au contraire, je me suis élevé contre lui. Malgré cela (Lejnieff versa du vin de Champagne dans un verre), voici ce que je vous propose : nous venons de boire à la santé de notre frère aimé et de sa fiancée : eh bien ! buvons maintenant à la santé de Dimitri Roudine !

Alexandra et Pigassoff regardèrent Lejnieff d'un air surpris, mais Bassistoff rougit de plaisir et ouvrit de grands yeux.

– Je le connais bien, continua Lejnieff, et je ne connais que trop tous ses défauts. Ils sont d'autant plus grands chez lui, que Roudine n'est pas lui-même un petit homme.

– Oh ! s'écria Bassistoff, c'est une nature pleine de génie.

– Il peut avoir du génie, je ne m'y oppose pas, quant à sa nature, c'est par là qu'il pèche. Ce qui lui manque c'est la volonté, c'est le nerf, la force. Mais il ne s'agit pas de cela. Je veux parler à présent de ce qu'il a de bon et de rare. Il a de l'enthousiasme et vous pouvez me croire, moi qui suis un homme flegmatique, quand je vous dis que c'est une des qualités les plus précieuses à une époque comme la nôtre. Nous sommes tous insupportablement réfléchis, indifférents et apathiques ; nous sommes endormis et glacés : voilà pourquoi il faut rendre grâce à celui qui nous réchauffe et nous anime, ne fût-ce que pour un instant, car nous avons bien besoin de cette féconde surexcitation. Tu te rappelles, Sacha, que j'ai une fois parlé de Roudine en l'accusant de froideur. J'étais alors juste et injuste en même temps. Sa froideur à lui est dans son sang – il n'y

peut rien –, mais non dans sa tête. J'ai eu tort de le traiter d'acteur, il n'est ni habile ni fripon, et s'il vit aux frais des autres, c'est comme un enfant, non comme un intrigant. Oui, il se peut fort bien qu'il meure dans l'isolement et la misère : mais faut-il pour cela lui jeter la pierre ? Il ne fera jamais rien par lui-même, justement parce qu'il n'y a en lui ni un sang énergique ni une volonté puissante : mais qui donc a le droit d'affirmer d'avance qu'il n'a jamais rendu ou qu'il ne rendra jamais un service ? Qui donc a le droit d'affirmer que ses paroles n'auront pas fait germer de nobles pensées dans plus d'une jeune âme à laquelle la nature n'a pas refusé, comme à lui, la source féconde de l'activité nécessaire à l'exécution des projets conçus par une imagination exaltée, quoique impuissante ? Moi qui vous parle, moi tout le premier, j'ai subi auprès de lui cette heureuse influence. Sacha sait bien ce que Roudine a été pour moi dans ma jeunesse. J'ai soutenu, je m'en souviens, que les paroles de Roudine ne pouvaient agir sur ses semblables, mais je parlais alors d'hommes parvenus comme moi à un âge où la vie a déjà émoussé la sensibilité, où la raison est devenue plus difficile à satisfaire. Il vient un temps où une seule fausse note suffit pour détruire à notre oreille toute l'harmonie du plus beau morceau de musique, mais, par bonheur pour la jeunesse, elle a l'ouïe moins délicate et surtout moins blasée. Si l'idée qu'on lui présente lui paraît noble, peu lui importe le ton. C'est en elle-même que la jeunesse trouve ce ton.

– Bravo ! bravo ! s'écria Bassistoff. Voilà ce qui s'appelle parler avec justice ! Quant à l'influence de

Roudine, cet homme, je vous le jure, n'a pas seulement la puissance de vous émouvoir, il vous pousse en avant, il vous empêche de vous arrêter, il vous retourne de fond en comble, il vous incendie.

– Vous entendez, continua Lejnieff en se tournant vers Pigassoff, qu'avez-vous encore besoin de preuves ? Vous attaquez la philosophie, vous ne pouvez trouver assez de paroles pour la flétrir. Moi-même je l'apprécie peu et la comprends peut-être encore moins, mais ce n'est pas de la philosophie que viennent nos plus grandes infortunes. Ses subtilités n'auront jamais de prise sur nos âmes. Nous avons, Dieu merci ! nous autres Russes, trop de bon sens pour cela. Cependant, il ne faut pas non plus se servir du prétexte de la philosophie pour tomber sur chaque honnête aspiration vers la science et la vérité. Ce qui fait le malheur de Roudine, c'est qu'il ne connaît pas la Russie, et certes ce malheur est grand pour lui. La Russie peut se passer de chacun de nous, mais aucun de nous ne peut se passer de la Russie. Malheur à celui qui ne le comprend pas, deux fois malheur à celui qui oublie réellement les mœurs et les idées de sa patrie ! Le cosmopolitisme est une sottise et un zéro, ni arts, ni vérité, ni vie possible : il n'y a que l'impuissance et le néant. Toute figure idéale doit représenter un type, sous peine de devenir à l'instant insignifiante et vulgaire. Mais, je le répète encore, Roudine reste plus innocent de sa destinée qu'on ne le croit. Cette destinée est déjà bien assez amère et pesante, sans que nous en fassions retomber sur lui la responsabilité entière. Maintenant, pourquoi cette race à laquelle appartient

Roudine apparaît-elle fréquemment en Russie ? C'est ce que je ne veux pas examiner, de peur de me laisser entraîner trop loin. Contentons-nous d'être reconnaissants pour ce qu'il a de bon. Cela vaudra mieux que l'injustice, et nous étions injustes envers lui. Nous n'avons pas la mission de le punir de son insuffisance, et cette punition n'est même pas nécessaire, croyez-moi : il se punira lui-même bien plus cruellement qu'il ne le mérite. Dieu veuille que le malheur le dépouille de tout ce qui est mauvais en lui et ne lui laisse que ses belles qualités ! Je bois à la santé de Roudine ! je bois à la santé du camarade de mes meilleures années, je bois à la jeunesse, à ses espérances, à ses aspirations, à sa naïve confiance, à son honnêteté, en un mot, à tout ce qui faisait battre nos cœurs de vingt ans ! Nous ne connaissons et nous ne connaîtrons jamais rien de meilleur dans la vie. Je bois à toi, temps doré ; je bois à la santé de Roudine !

Tout le monde trinqua avec Lejnieff. Bassistoff y mit tant d'ardeur qu'il fut sur le point de renverser son verre ; il le vida néanmoins d'un trait, tandis qu'Alexandra serrait la main de son mari.

– Je ne vous savais pas aussi éloquent, monsieur Lejnieff, murmura Pigassoff. Vous êtes de la force de monsieur Roudine. J'avoue que j'en suis moi-même tout ému.

– Je ne suis nullement éloquent, répliqua Lejnieff avec quelque dépit. Quant à vous émouvoir, je crois que c'est fort difficile. D'ailleurs en voilà assez sur Roudine. Parlons d'autre chose. Est-ce que… comment s'appelle-t-il donc ?

est-ce que Pandalewski demeure toujours chez Daria ? continua-t-il en s'adressant à Bassistoff.

– Certainement ! elle lui a même procuré une place avantageuse. Lejnieff hocha la tête.

– En voilà un qui ne mourra pas dans la misère, c'est un pari qu'on peut faire à coup sûr. Le souper tirait à sa fin. Les convives se séparèrent.

Restée seule avec son mari, Alexandra le regarda dans les yeux en souriant.

– Que tu as été gentil aujourd'hui, Michaël ! dit-elle en lui passant la main sur le front : comme tu as parlé avec esprit, avec noblesse ! Mais avoue que tu t'es laissé entraîner à défendre Roudine avec un peu d'exagération, de même que tu l'attaquais autrefois avec trop de cruauté.

– On ne frappe pas un ennemi à terre… et puis, dans ce temps-là, je pouvais craindre qu'il ne te tournât la tête, ajouta-t-il en souriant à son tour.

– Tu te trompais, répondit Alexandra avec bonhomie. Il m'a toujours semblé trop savant pour être dangereux ; j'avais peur de lui tout simplement, et sa présence me rendait interdite. Mais conviens que Pigassoff s'est assez méchamment moqué de lui ce soir.

– Pigassoff ? répondit Lejnieff. C'est précisément parce que Pigassoff était là que j'ai pris si chaleureusement le parti de Roudine. Il osait traiter Roudine de pique-assiette ! Il lui sied bien de parler ainsi des autres ! Sa conduite, à lui Pigassoff, n'est-elle pas cent fois plus blâmable ? Il a une position indépendante, il déverse le mépris sur chacun ; et pourtant, malgré toute sa prétendue misanthropie, il sait

fort bien se cramponner après quiconque est riche ou considéré. Sais-tu que ce Pigassoff, qui injurie ses semblables avec tant d'acrimonie et qui déchire à si belles dents la philosophie et les femmes, sais-tu bien que ce même Pigassoff, lorsqu'il était au service, recevait volontiers des pots-de-vin et trempait dans des tripotages assez peu honorables ?

– Est-ce possible ! s'écria Alexandra ; je ne me serais jamais attendue à cela !… Écoute, Micha, continua-t-elle après un moment de silence, il faut que je t'adresse une question.

– Laquelle ?

– Penses-tu que mon frère sera heureux avec Natalie ?

– Comment te répondre ? Du reste, toutes les probabilités sont pour son bonheur, c'est elle qui le mènera. Entre nous soit dit, elle a plus d'esprit que lui ; mais Volinzoff est un excellent homme et il l'aime de tout son cœur. Que faut-il de plus ? Nous nous aimons et nous sommes heureux.

Alexandra serra la main de Michaël.

Ce jour-là même, tandis que tout ce que nous venons de raconter se passait chez Alexandra, une misérable kibitka[13], recouverte en lattes et attelée de trois chevaux de paysans, roulait péniblement sur la grande route d'un des gouvernements éloignés de la Russie. Un paysan à cheveux gris et en armiak[14] troué la conduisait, perché sur la banquette du devant. Il était assis de côté, les jambes appuyées sur le palonnier, et ne faisait que tirailler ses rênes fabriquées avec des cordages et brandir son fouet.

Un homme de haute taille, assis sur une méchante valise, occupait le fond de la kibitka. Il portait une casquette ; son habit était usé et couvert de poussière. Il baissait la tête et avait enfoncé la visière de sa coiffure jusque sur ses yeux. Les cahots irréguliers de la voiture le jetaient de côté et d'autre ; mais il semblait insensible à ces désagréments, on aurait dit qu'il sommeillait. Enfin il se redressa : c'était Roudine. – Quand arriverons-nous donc au relais ? demanda-t-il au paysan qui était juché sur le siège. – Nous y voici bientôt, petit père, répondit le paysan en tirant les rênes avec plus de force ; une fois que nous aurons gravi jusqu'au haut de la montée, il ne nous restera plus que deux verstes… Allons, toi, s'écria-t-il en apostrophant un des chevaux, est-ce que tu rêves ? Je t'en donnerai des rêves, continua-t-il d'une voix glapissante en frappant à tour de bras sur le cheval de droite. – Il me semble que tu vas bien mal, fit observer Roudine. Voilà toute une matinée que nous roulons sans avancer. Si, du moins, tu me chantais quelque refrain. – Et que puis-je y faire, petit père ? Vous voyez bien que les chevaux sont exténués. La chaleur est affreuse. Pourquoi voulez-vous que je chante ? Est-ce que je suis un postillon, moi ?… Ohé ! s'écria-t-il tout à coup en s'adressant à un passant habillé d'une espèce de souquenille brune et chaussé de vieux souliers en écorce de bouleau, fais donc place, mon bonhomme ! – Voilà un fameux cocher ! grommela le passant qui s'était arrêté. Chétif Moscovite ! continua-t-il d'une voix grosse d'injures, en hochant la tête et en reprenant sa marche. – Où vas-tu donc encore ? cria le paysan en tirant par saccades les

rênes du cheval de brancard. Ah ! la méchante bête que voilà ! Les petits chevaux harassés arrivèrent enfin, clopin-clopant, dans la cour de la maison de poste. Roudine sortit de la kibitka, paya son conducteur, qui ne le salua pas mais en revanche fit longtemps sauter l'argent dans la paume de sa main – le pourboire ne lui semblait sans doute pas suffisant –, tandis que le voyageur portait lui-même sa valise dans la salle d'attente. Un de mes amis qui a parcouru la Russie dans tous les sens m'a fait remarquer que, si les murs de la salle des voyageurs étaient ornés de tableaux représentant un prisonnier du Caucase ou des généraux russes, on pouvait espérer y trouver facilement des chevaux ; mais que si les tableaux étaient tirés de la vie du fameux joueur Georges de Germany, il y avait peu de chances de pouvoir partir promptement de l'hôtellerie. En pareil cas, le malheureux voyageur a le loisir d'admirer tout à son aise le toupet poudré, le gilet blanc à revers, les pantalons fabuleusement étroits et courts que portait le joueur au temps de sa jeunesse, et d'étudier son visage en délire, au moment où, déjà parvenu à la vieillesse et demeurant dans une chaumière délabrée, il tue son propre fils en l'assommant avec une chaise. Roudine était entré dans une chambre que décoraient justement les tableaux en question ; tous s'efforçaient de représenter les principales scènes de Trente ans, ou la vie d'un joueur. Les cris de Dimitri firent apparaître un maître de poste tout endormi – avez-vous jamais vu un maître de poste qui ne fût pas endormi ? – Sans avoir même attendu la question de Roudine, il lui dit

d'une voix traînante qu'il n'avait pas de chevaux. – Comment pouvez-vous me dire qu'il n'y a pas de chevaux sans même savoir où je vais ? répliqua Roudine. Je suis arrivé avec un attelage de paysan. – Nous n'avons un seul cheval, reprit le maître de poste. Où allez-vous ? – A…sk. – Il n'y a pas de chevaux, répéta le maître de poste en quittant la chambre. Roudine s'approcha de la fenêtre avec dépit et jeta sa casquette sur la table. Sans avoir beaucoup changé, il avait cependant vieilli depuis deux ans ; quelques fils argentés brillaient dans sa chevelure bouclée ; ses yeux étaient toujours beaux, mais leur flamme s'était presque éteinte ; de petites rides, suite de l'inquiétude et du chagrin, plissaient les coins de sa bouche et de ses yeux, et sillonnaient ses tempes. Ses habits étaient vieux et usés, et l'on devinait trop qu'il n'avait pas de linge. Les beaux jours étaient évidemment passés pour lui : il montait en graine, comme disent les jardiniers. Roudine se mit à lire les inscriptions qui émaillaient les murs – distraction habituelle des voyageurs ennuyés… Tout à coup la porte grinça sur ses gonds et le maître de poste entra. – Il n'y a pas de chevaux pour …sk, dit-il, et il n'y en aura pas de longtemps ; mais en voilà qui retournent à …off. – à …off ! répondit Roudine. Ce n'est pas du tout mon chemin ; je vais à Penza et il me semble que …off est dans la direction de Tamboff. – Eh bien, quoi ? Vous pouvez y aller de Tamboff, ou bien vous trouverez quelque autre route. Roudine réfléchit. – Soit ! dit-il enfin. Faites atteler les chevaux. Au fond, cela m'est égal ; j'irai à Tamboff. Les chevaux furent bientôt prêts. Roudine prit sa

valise, entra dans sa kibitka et s’assit dans la même posture affaissée que nous lui avons vue déjà avant son arrivée à la maison de poste. Il y avait quelque chose de bien abandonné, de bien tristement résigné dans cette pose inclinée. Les trois chevaux prirent lentement le petit trot en faisant résonner leurs clochettes.

Chapitre 14

Plusieurs années avaient encore passé.

Par une froide journée d'automne, une voiture de voyage s'arrêta devant le perron du plus bel hôtel du chef-lieu du gouvernement de C***. Un monsieur d'un certain âge en descendit en s'étirant les bras avec force soupirs. Il n'était pas encore vieux, mais il avait atteint déjà cette obésité modérée qu'on est convenu d'appeler respectable. Le voyageur franchit assez rapidement l'escalier jusqu'au second étage et s'arrêta à l'entrée d'un large corridor. Ne voyant personne autour de lui, il éleva la voix pour demander une chambre. Une porte s'ouvrit aussitôt et un garçon efflanqué, sortant de l'ombre d'un paravent, se mit en devoir de lui montrer son chemin. Il se glissait respectueusement le long d'un mur en faisant reluire de temps à autre, malgré la demi-obscurité, son dos râpé et ses manches retroussées.

Entré dans sa chambre, l'étranger se débarrassa de son manteau et de son cache-nez, s'assit sur le divan, appuya ses poings sur ses genoux, regarda un instant autour de lui comme s'il sortait d'un rêve, et ordonna au garçon de faire

monter le domestique qu'il avait laissé auprès de la voiture.

Le garçon s'inclina humblement et sortit.

Ce voyageur n'était autre que Lejnieff.

L'enrôlement des recrues l'avait forcé de quitter sa campagne pour venir à C***.

Le domestique de Lejnieff apparut. C'était un jeune garçon à cheveux frisés et fort en couleur, habillé d'un manteau gris serré à la taille par une ceinture bleue. Il était, de plus, chaussé de bottes en feutre.

– Eh bien, mon garçon, nous voilà arrivés, malgré la peur que tu avais de voir éclater la jante d'une des roues.

– Oui, oui, répondit le jeune serviteur en s'efforçant de sourire derrière le collet relevé de son manteau. Mais comment la jante tient-elle encore ?

– N'y a-t-il donc personne ici ? cria une voix dans le corridor. Lejnieff tressaillit ; il se mit à écouter.

– Ohé ! quelqu'un ! répéta la voix.

Lejnieff s'était levé. Il alla à la porte et l'ouvrit vivement.

Un homme de haute taille se tenait devant lui. Il était voûté et ses cheveux paraissaient presque complètement gris. Il portait une vieille redingote en velours de coton garnie de boutons en bronze. Lejnieff le reconnut aussitôt.

– Roudine ! s'écria-t-il d'une voix émue.

Roudine se retourna. Il ne pouvait distinguer les traits de Lejnieff car celui-ci était placé de façon à tourner le dos à la lumière. Il lui jeta un regard interrogateur.

– Ne me reconnaissez-vous pas ? demanda Lejnieff.

– Michaël Michaëlowitch ! s'écria Roudine en lui tendant la main. Mais il se ravisa aussitôt et laissa retomber son

bras. Lejnieff saisit vivement sa main entre les deux siennes.

– Venez, entrez chez moi, dit-il à Roudine en l'emmenant dans sa chambre.

– Comme vous avez changé ! reprit Lejnieff après un instant de silence et en baissant involontairement la voix.

– On le dit, répondit Roudine en parcourant la chambre d'un regard morne. Que voulez-vous ! ce sont les années… Quant à vous, toujours le même. Comment se porte Alexandra… je veux dire votre femme ?

– Merci mille fois, elle va fort bien. Mais par quel hasard êtes-vous ici ?

– Moi ? Ce serait long à raconter. Au fait, c'est bien le hasard qui m'a conduit en ce lieu. Je suis à la recherche d'une de mes connaissances. Du reste, je me félicite fort de ce hasard.

– Où dînez-vous ?

– Moi, je n'en sais rien : dans une auberge quelconque. Je suis obligé de partir aujourd'hui.

– Obligé ?

Roudine sourit d'une manière significative.

– Obligé, oui. On m'envoie à la campagne avec l'ordre d'y résider désormais.

– Dînez avec moi.

Pour la première fois, Roudine regarda Lejnieff bien en face.

– Vous me proposez de dîner avec vous ? murmura-t-il.

– Oui, Roudine, à l'ancienne façon, comme du temps de notre intimité. Acceptez-vous ? Je ne m'attendais pas à

vous rencontrer et Dieu sait si nous nous retrouverons jamais. Je ne voudrais pas vous quitter ainsi.

– Eh bien ! volontiers ; j'accepte.

Lejnieff pressa la main de Roudine. Il sonna le garçon pour commander le dîner et lui ordonna de faire frapper une bouteille de vin de Champagne.

Comme s'ils se fussent donné le mot, Lejnieff et Roudine ne causèrent pendant le dîner que de leur vie d'étudiants. Ils évoquèrent de nombreux souvenirs et parlèrent de beaucoup de leurs amis, morts et vivants. Au commencement, Roudine se montra peu communicatif ; mais il but quelques gouttes de vin qui lui délièrent bientôt la langue et réchauffèrent son sang. Dès que le garçon eut emporté le dernier plat, Lejnieff se leva, ferma la porte et revint s'asseoir droit en face de Roudine en appuyant doucement son menton dans ses deux mains.

– Voyons, dit-il, racontez-moi maintenant tout ce qui vous est arrivé depuis que nous nous sommes vus. Roudine jeta un regard à Lejnieff.

– Mon Dieu ! se dit encore celui-ci, comme il a changé, le malheureux !

Ce n'étaient pas tant les traits eux-mêmes de Roudine qui avaient changé que leur expression. En effet, depuis le jour où nous l'avons rencontré dans une salle d'hôtellerie demandant des chevaux pour continuer son voyage, ses traits ne s'étaient pas sensiblement modifiés, quoiqu'une inspection un peu attentive y eût fait découvrir déjà les premières traces d'une vieillesse précoce. Ses yeux avaient un regard différent ; ses mouvements, tantôt lents,

tantôt d'une brusquerie inexplicable, sa parole sans accent et comme brisée, tout son être, en un mot, témoignait d'une lassitude définitive, d'une tristesse secrète et désormais sans lutte. Combien cette tristesse profonde était éloignée de la mélancolie à demi feinte dont il se parait autrefois, à la façon de beaucoup de jeunes gens qui n'en sont pas moins pleins d'espoir et de vanité confiante !

– Vous dire tout ce qui m'est arrivé, répondit-il, ce serait impossible, et du reste, cela n'en vaut guère la peine. J'ai eu de nombreux chagrins et ce n'est pas seulement mon corps qui s'est usé en vaines courses à travers le monde, c'est mon âme aussi. De qui, de quoi n'ai-je pas été désenchanté, mon Dieu ! Avec qui n'ai-je pas eu des rapports intimes !… Oui, avec qui ? répéta Roudine en voyant que Lejnieff le suivait des yeux d'un air de compassion toute particulière. Que de fois mes paroles m'ont soulevé le cœur de dégoût ; que de fois j'ai ressenti la même impression pénible en retrouvant dans la bouche des autres mes propres idées et mes propres opinions ! Que de fois j'ai passé de l'impatience, de l'irritabilité même d'un enfant, à l'insensibilité stupide du cheval qui reste morne sous les coups sanglants de son brutal conducteur ! Que de fois j'ai espéré, puis haï ! Que de fois je me suis réjoui, puis humilié en vain ! Que de fois je me suis envolé au haut des airs comme un faucon pour retomber sur la terre, ridicule et rampant comme le limaçon dont on a brisé la coquille !… Où n'ai-je pas été ? par quels chemins n'ai-je point passé ? Et il y a des chemins qui sont sales, ajouta Roudine en se détournant un peu. Vous

savez, continua-t-il…

– Attendez, interrompit Lejnieff, nous nous tutoyions autrefois… Reprenons notre ancienne manière, le veux-tu ? … Buvons à ta santé !

Roudine frissonna, se redressa, et de ses yeux jaillit une flamme fugitive qu'aucune parole ne saurait décrire.

– Buvons, dit-il. Merci à toi, frère ! buvons.

Lejnieff et Roudine burent chacun un verre de vin de Champagne.

– Tu le sais, reprit Roudine avec un sourire, en appuyant sur le tu, je porte en moi un ver rongeur qui me dévore et qui ne me laissera de repos qu'à l'heure dernière. Il me pousse à vouloir dominer mes semblables. Je commence d'abord par les soumettre à mon influence, et puis…

Roudine fit un geste de la main.

– Depuis que je me suis séparé de vous… de toi, j'ai beaucoup appris, j'ai beaucoup vu… Vingt fois j'ai recommencé à vivre, vingt fois j'ai remis la main à une nouvelle œuvre : et voilà pourtant où j'en suis, ajouta-t-il en passant la main sur son front.

– Tu n'as pas de persévérance, murmura Lejnieff comme se parlant à lui-même.

– Tu le dis, je n'ai pas eu de persévérance. Je n'ai jamais rien édifié, et il est difficile, en effet, de pouvoir édifier quoi que ce soit lorsque le sol manque sous vos pieds. Je ne veux pas te conter toutes mes aventures ou pour mieux dire toutes mes déconfitures. Je te citerai seulement deux ou trois incidents de ma vie où le succès allait me sourire, c'est-à-dire où je me mettais à espérer le

succès, ce qui ne revient pas tout à fait au même.

Roudine rejeta en arrière ses cheveux gris et déjà rares avec ce même mouvement de la main dont il repoussait jadis ses boucles noires et épaisses.

– Eh bien, écoute, reprit-il. Je me liai à Moscou avec un monsieur assez original. Il était très riche et possédait d'immenses propriétés. Sa principale, sa seule passion était l'amour de la science, de la science en général. Je ne puis comprendre jusqu'à présent comment cette passion s'était emparée de lui. Elle lui allait comme une selle à un bœuf. Il employait toutes ses forces à se tenir à la hauteur de ce qu'on nomme le niveau intellectuel, quoiqu'il sût à peine s'exprimer et qu'il dût se contenter de remuer les yeux avec expression en secouant la tête d'un air significatif chaque fois qu'on énonçait une idée devant lui. Je n'ai jamais rencontré de nature plus pauvre et plus nulle que la sienne. Elle rappelait ces terrains si nombreux dans le gouvernement de Smolensk, où l'on ne trouve que du sable, encore du sable, et à peine un brin d'herbe, que du reste aucun animal ne se soucie de brouter. Rien ne prospérait entre ses mains, tout semblait tourner contre lui. Il avait la manie de rendre pénibles les choses les plus faciles et un singulier talent pour compliquer les questions les plus simples. Si cela n'avait dépendu que de lui, il aurait trouvé moyen, sois-en sûr, de vous faire manger avec les pieds. Il travaillait, écrivait et lisait sans fin comme sans profit. Il s'adonnait à l'étude avec une certaine persévérance opiniâtre, avec une patience effrayante ; son amour-propre était sans bornes et son caractère était de

fer. Il vivait seul et passait pour un original. Je fis sa connaissance et je lui plus. J'avoue que je le devinai bien vite, mais son zèle me touchait. Puis il possédait de si grandes ressources, on pouvait faire tant de bien par lui, rendre de si réels services… Bref, je m'établis chez lui et le suivis plus tard dans ses terres. Mes projets étaient immenses, mon ami ; je rêvais des perfectionnements, des innovations…

– Comme chez les Lassounski, t'en souvient-il ? interrompit Lejnieff avec un sourire bienveillant.

– Nullement. Je savais alors en conscience que mes paroles n'aboutiraient à rien ; mais ici… ici c'était un tout autre champ qui s'ouvrait devant mes spéculations… J'amassais des livres sur l'agronomie… j'avoue que je n'en lus pas un seul jusqu'au bout. Mais enfin je m'étais mis à l'œuvre. D'abord cela n'alla pas comme je m'y étais attendu, puis enfin cela sembla prendre une meilleure tournure. Mon nouvel ami se taisait toujours ; il ne faisait que regarder et ne me gênait en rien, ou plutôt n'apportait d'obstacle matériel à aucune de mes entreprises, un peu hasardées, je dois en convenir. Il adoptait mes plans et les mettait en action, mais avec entêtement et roideur, avec une secrète méfiance surtout, et en cherchant à y fourrer du sien sans m'en prévenir. Il avait la plus grande estime pour la moindre de ses idées et s'y cramponnait avec mille efforts, comme ces bêtes du bon Dieu qui, montées sur le faîte du plus petit brin d'herbe, s'y accrochent, toujours prêtes à déployer leurs ailes et à prendre leur essor ; puis, tout à coup, il retombait pour essayer de grimper encore.

Ne sois pas surpris de toutes ces comparaisons : alors déjà elles naissaient dans mon cerveau. Voilà quelles furent mes occupations pendant deux ans. Malgré tous mes soins, les résultats ne répondaient guère à mes rêves. Je commençais à me lasser, mon ami m'ennuyait et me pesait comme du plomb. Je devins aigre et maussade. Sa méfiance se convertit en une irritation sourde ; une malveillance mutuelle s'empara de nos cœurs et nous en vînmes à ne plus pouvoir parler tranquillement sur le moindre sujet : il cherchait toujours à me prouver par des allusions transparentes qu'il n'était pas soumis à mon influence ; tantôt il changeait mes dispositions, tantôt il les mettait complètement de côté… Je finis par m'apercevoir que je remplissais chez M. le propriétaire les fonctions du parasite payant en bons mots l'hospitalité qu'il reçoit. Il m'était pénible de prodiguer en vain mon temps et mes forces, plus pénible encore de voir toutes mes espérances sans cesse déçues. Je comprenais fort bien ce que je perdais en m'éloignant, mais je ne pouvais me vaincre. Un beau jour, à la suite d'une scène brutale à laquelle j'assistai et qui me montra mon ami sous des couleurs peu avantageuses, je me brouillai définitivement avec lui. Je partis, abandonnant mon gentillâtre pédant, singulier mélange de rudesse cosaque et de sensiblerie allemande…

– Cela veut dire que tu avais jeté ton morceau de pain quotidien, s'écria Lejnieff en posant ses deux mains sur les épaules de Roudine.

– C'est vrai ! Je me retrouvai encore une fois nu et léger

dans l'espace. Allons, buvons !

– À ta santé ! dit Lejnieff en se soulevant pour serrer Roudine dans ses bras. À ta santé ! à la mémoire de Pokorsky !… Lui aussi a su rester pauvre.

– Voilà ma première aventure, reprit Roudine après un moment de silence. Faut-il continuer ?

– Continue, je t'en prie.

– C'est que je n'ai pas envie de parler, j'en suis bien las, mon ami… Enfin, puisque tu le veux… Roulant encore par voies et par chemins, je résolus de devenir, enfin… allons, ne ris pas, je t'en conjure… de devenir un homme actif et pratique. L'occasion la plus favorable s'en présentait : je tombai sur un certain… Peut-être as-tu entendu parler de lui ?… sur un certain Kourbéeff. Tu ne le connais pas ?

– Pas le moins du monde. Mais pour l'amour de Dieu, Roudine, comment, avec ton intelligence, n'as-tu pas compris que ce n'était pas ton affaire de devenir un homme d'affaires ? Pardonne-moi ce jeu de mots.

– Je sais fort bien, ami, que je ne valais rien pour cela ; mais si tu avais vu Kourbéeff ! Ne va pas te figurer d'ailleurs que ce fût un bavard superficiel comme tant d'autres. On a dit autrefois que j'étais éloquent, et pourtant, comparé à lui, je semblais à peine bégayer : c'est un homme d'une science extraordinaire, au fait de tout, un véritable créateur pour ce qui regarde l'industrie et le commerce. Les projets les plus hardis, les plus inattendus, naissaient d'eux-mêmes dans son cerveau. Une fois réunis, nous résolûmes de faire servir nos talents à une entreprise d'utilité publique…

– Je suis curieux de savoir laquelle.

Roudine baissa les yeux.

– Tu vas te moquer !

– Pourquoi cela ? Non, je ne ris pas…

– Il s'agissait de rendre navigable une des rivières du gouvernement de K***, répondit Roudine avec un sourire contraint.

– Rien que cela ! ce Kourbéeff était sans doute capitaliste ?

– Il était aussi pauvre que moi, répliqua Roudine en inclinant légèrement sa tête grise.

Lejnieff éclata de rire ; mais il s'arrêta court et prit les mains de Roudine.

– Ne m'en veux pas, frère, je te prie, mais c'est que je ne m'attendais pas à celle-là. Eh bien ! votre entreprise est restée sur le papier, n'est-ce pas ?

– Pas exactement. Son exécution fut commencée. Nous avions engagé des ouvriers, l'œuvre était en train ; mais alors sont survenus des obstacles. D'abord, de la part du propriétaire d'un moulin, qui ne veut pas nous comprendre ; mais, ce qui est pis encore, nous découvrons que l'eau ne peut pas être dirigée sans machines. Où prendre l'argent pour ces machines ? Nous avons couché dans des huttes pendant six mois. Kourbéeff ne se nourrissait que de pain, et je ne faisais pas meilleure chère que lui. Du reste, je ne m'en plains pas car la nature est très belle dans ces parages. Nous faisions des efforts surhumains, cherchant à entraîner des marchands, écrivant des lettres, des circulaires. Cela aboutit à me faire dépenser mon dernier

kopek pour ce projet.

– Allons, je crois que ton dernier kopek ne fut pas difficile à dépenser, fit observer Lejnieff.

– Eh ! mon Dieu, non !

Roudine se mit à regarder par la fenêtre.

– Je te jure pourtant que l'entreprise n'était pas mauvaise. Les profits auraient pu être immenses.

– Où s'est réfugié ce Kourbéeff ? demanda Lejnieff.

– Lui ! il est en Sibérie. À présent, il cherche de l'or. Mais, sois-en certain, il fera fortune un jour ou l'autre.

– Je le veux bien ; mais ce qui est également certain, c'est que toi, tu resteras pauvre.

– Moi ! que veux-tu ? D'ailleurs, je sais que j'ai toujours passé à tes yeux pour un homme nul.

– Toi ! quelle folie ! frère ! Il y eut un temps, il est vrai, où les mauvais côtés de ta nature seuls me sautaient aux yeux ; mais maintenant, crois-moi, je commence à savoir t'apprécier avec plus de justice. Tu n'es pas capable de faire fortune… Eh bien ! je t'aime à cause de cela.

Roudine sourit faiblement.

– Oui, vraiment, je t'en estime davantage, répéta Lejnieff ; me comprends-tu ? Ils restèrent silencieux tous les deux.

– Voyons, passons-nous au numéro 3 ? demanda Roudine.

– Fais-moi ce plaisir.

– Volontiers. Troisième et dernière aventure… Mais est-ce que je ne t'ennuie pas ?

– Raconte, raconte.

– Eh bien ! reprit Roudine, voilà qu'en un jour de loisir (j'ai toujours eu beaucoup de loisirs) il me vient une idée. J'ai assez de savoir, me dis-je, et j'ai le désir du bien ; tu ne me contesteras pas, je l'espère, ce désir du bien ?

– Loin de là.

– Tous mes autres projets n'avaient pas réussi. Un jour donc je me demandai pourquoi, au lieu de vivre dans une glorieuse oisiveté, je n'essaierais pas de me faire professeur.

Roudine s'arrêta et soupira.

– Pourquoi vivre sans rien faire ? continua-t-il. Ne valait-il pas mieux essayer d'enseigner ce que je savais aux autres ? Peut-être en tireraient-ils quelque avantage. Mes facultés ne sont pas ordinaires, puis je possède ma langue… Je me résolus donc à embrasser cette nouvelle carrière. J'eus une peine infinie à trouver une place de professeur dans le gymnase de cette ville.

– Professeur de quoi ? demanda Lejnieff.

– Professeur de belles-lettres russes. Je te dirai que je ne m'étais jamais mis à rien avec tant d'ardeur. L'idée d'agir sur la jeunesse me transportait. Je passai trois semaines à préparer ma première leçon.

– Ne l'as-tu pas sur toi ? demanda Lejnieff.

– Non : je l'ai perdue, je ne sais plus où. Elle réussit assez bien, elle plut même beaucoup. Je vois encore à présent les visages de mes auditeurs, visages bons, jeunes, avec une expression d'attention naïve, d'intérêt, de dévouement même. Je monte en chaire, brûlé par la fièvre, et je lis ma leçon ; j'avais pensé qu'elle durerait plus d'une

heure, mais je ne mis que cinq minutes à la terminer. L'inspecteur, vieillard sec avec ses lunettes d'argent et une perruque écourtée, penchait de temps en temps la tête de mon côté. Quand j'eus fini et que j'eus quitté mon fauteuil, il me dit : « Bien, monsieur, mais un peu transcendantal, un peu obscur : le sujet est à peine effleuré. » En revanche, les étudiants me suivaient des yeux avec admiration. L'enthousiasme, voilà ce qui est précieux dans la jeunesse. J'apporte des notes pour la seconde leçon, pour la troisième aussi… puis je me mets à improviser.

– Avec succès ? demanda Lejnieff.

– Grand succès. Les auditeurs m'arrivaient en foule. Je leur livrai tout ce que j'avais dans l'âme. Il y avait parmi eux deux ou trois jeunes gens d'un mérite réel ; le reste me comprenait mal et, il faut que je l'avoue, ceux mêmes qui me comprenaient me troublaient quelquefois par leurs questions. Quant à leur affection, je l'avais conquise du premier coup ; ils m'adoraient tous, et aux examens je leur donnais toujours de bonnes notes. Mais on avait déjà commencé à intriguer contre moi. Du reste, était-il nécessaire d'intriguer pour me perdre ? Je n'étais pas dans ma sphère, voici la vérité. Je gênais les autres, les autres me pesaient et m'étouffaient. Je faisais à ces élèves du gymnase des cours comme n'en entendent que rarement les étudiants de l'université ; mes auditeurs en tiraient pourtant peu de profit car, tu le sais, mon érudition est assez mince et je suis plutôt un vulgarisateur qu'un savant proprement dit. D'un autre côté, je ne pouvais me contenter du cercle étroit où tournait mon activité. Tu

n'ignores pas que ce tort a toujours été le mien. Je voulais une transformation radicale dans mon gymnase, et je te jure que cette transformation était réalisable, facile même. J'espérais y parvenir par l'entremise du directeur, honnête et excellent homme, sur lequel j'avais commencé à prendre de l'influence. Sa femme me venait en aide. Ami, j'ai rarement rencontré une femme qui lui ressemblât. Elle avait déjà près de quarante ans, mais elle croyait au bien, elle aimait le beau avec toute l'ardeur d'une jeune fille de quinze ans, et elle était assez courageuse pour soutenir ses convictions devant l'univers entier. Je n'oublierai jamais son noble enthousiasme, sa pureté. Je traçai un plan d'après ses conseils. C'est alors qu'on travailla à me diminuer et à me noircir dans son esprit. Le professeur de mathématiques se montra mon plus cruel ennemi. Figure-toi un petit homme mordant et bilieux, sans croyance aucune, un homme dans le genre de Pigassoff, seulement bien plus distingué que lui… À propos, Pigassoff vit-il encore ?

– Oui, et imagine-toi qu'il a épousé une bourgeoise qui le bat, dit-on.

– Il ne méritait pas mieux ! et Natalie Alexéiewna se porte-t-elle bien ?

– Oui.

– Est-elle heureuse ?

– Oui. Roudine demeura un instant silencieux.

– De quoi parlais-je donc ?… Ah oui ! du professeur de mathématiques. Il se prit de haine contre moi ; il comparait mes leçons à un feu d'artifice, saisissait au vol chaque

expression qui n'était pas d'une clarté rigoureuse, et alla même une fois jusqu'à me pousser au pied du mur à propos de je ne sais plus quel document du seizième siècle que je ne connaissais pas. Toutes mes intentions lui étaient suspectes ; la dernière de mes séduisantes bulles de savon vint crever sur lui comme sur une épingle. L'inspecteur, avec lequel je m'étais trouvé plus d'une fois en désaccord, excita le directeur contre moi ; il s'ensuivit une scène où je ne voulus pas céder. Je m'emportai. L'affaire fut déférée aux autorités ; je me vis obligé de quitter le service. Je ne me tins pas pour battu ; je voulus montrer qu'on ne pouvait pas agir de la sorte avec moi… Mais, hélas ! on peut agir avec moi comme on le veut… Maintenant il faut que je m'en aille d'ici.

Il y eut encore un moment de silence. Les deux amis gardaient la tête baissée. Roudine fut le premier à reprendre la parole.

– Oui, frère, poursuivit-il, j'en suis venu à dire avec Kolzoff : « Où donc m'as-tu conduit, ô ma jeunesse ? Je n'ai plus où reposer ma tête… » Et pourtant, est-ce possible que je ne sois plus bon à rien ? Est-ce possible qu'il n'y ait rien à faire ici-bas pour moi ? Je me suis souvent posé cette question, et quels que soient les efforts que je fasse pour m'humilier à mes propres yeux, je ne puis m'empêcher de me sentir animé d'une force peu commune. Pourquoi donc cette force reste-t-elle impuissante ? Il y a un fait qui m'étonne. Te rappelles-tu nos voyages ensemble à l'étranger ? J'étais alors présomptueux et menteur. Alors, certainement, je ne me

rendais pas bien compte de ce que je voulais, je m'enivrais du son de mes propres paroles, je poursuivais des chimères. À l'heure qu'il est, au contraire, je puis dire hautement devant le monde entier quels sont mes désirs. Je n'ai décidément plus rien à cacher ; je suis complètement, et dans la véritable acception du mot, un homme bien intentionné ; j'ai rabaissé mes prétentions, je veux me conformer aux circonstances, j'ai restreint mes vœux, je tends au but le plus rapproché, je me tiens au plus petit service à rendre, et cependant rien ne me réussit. Quelle est la raison de cet insuccès persistant ? Qu'est-ce qui m'empêche de vivre et d'agir comme les autres ? À peine ai-je le temps de me faire une position définie, à peine puis-je m'arrêter sur un point donné, que le sort semble me précipiter hors de la voie commune. Pourquoi tout cela ? donne-moi la solution de cette énigme !

– Énigme ! répéta Lejnieff, oui, tu as raison. Tu as toujours été une énigme pour moi. Déjà, au temps de notre jeunesse, lorsque je te voyais alternativement mal agir et bien parler, et recommencer toujours ainsi (tu sais ce que je veux dire), même alors je ne te comprenais pas nettement ; c'est pour cela que j'ai cessé de t'aimer… Tu as tant de feu, ton entraînement vers l'idéal est si infatigable.

– Des paroles, toujours des paroles ! jamais d'actes, interrompit Roudine.

– Que veux-tu dire ?

– Ce que je veux dire ! c'est bien simple. Quand on ne ferait qu'entretenir par son travail une vieille grand-mère

aveugle et toute sa famille, comme le faisait Pragenzoff, ne serait-ce pas là une action ?

– Oui certes, mais une bonne parole est aussi une action. Roudine regarda Lejnieff en silence et secoua tristement la tête.

Lejnieff fit un mouvement comme s'il allait parler, mais il se retint et passa seulement sa main sur son visage.

– Vas-tu vraiment à la campagne ? demanda-t-il enfin.

– Oui, je vais à la campagne.

– Il te reste donc une campagne ?

– J'ai encore quelque chose dans ce genre. Deux âmes et demie. J'ai un trou où je puis mourir. En m'écoutant, tu te dis sans doute : « À présent même il ne peut se passer de phrases ! » Ce sont certainement les phrases qui m'ont perdu ; elles m'ont dévoré… Mais ce que je viens de dire n'est pas une phrase ; ce ne sont pas des phrases, frère, que ces cheveux blancs, ces rides ; ces coudes déchirés ne sont pas des phrases. Tu as toujours été sévère pour moi et tu as eu raison : mais à quoi bon la sévérité à cette heure, lorsque tout est fini, qu'il n'y a plus d'huile dans la lampe, que la lampe elle-même est brisée et que voilà déjà la mèche presque consumée ? Frère, la mort doit pourtant tout réconcilier.

Lejnieff fit un bond sur sa chaise.

– Roudine ! s'écria-t-il, pourquoi me parles-tu de la sorte ? En quoi ai-je mérité ces durs reproches ? Quel homme serais-je donc si le mot phrase pouvait me venir en tête à la vue de tes rides et de tes joues creuses ? Tu désires savoir ce que je pense de toi ? Volontiers ! Je

pense : voici un homme… avec ses facultés, à quoi ne pouvait-il pas atteindre ? Quels avantages terrestres ne pouvait-il pas posséder, s'il avait su vouloir ? Pourtant il est aujourd'hui nu et sans asile !

– J'excite donc ta pitié ? dit soudainement Roudine.

– Non, tu te trompes : c'est de l'estime et de la sympathie que tu m'inspires ! Telle est la vérité. Qu'est-ce qui t'empêchait de passer toute une suite d'années chez ton ami le propriétaire ? J'en suis convaincu, il aurait assuré ton avenir si tu avais voulu seulement t'accommoder à sa volonté. Pourquoi n'as-tu pas pu vivre au gymnase ? Pourquoi, singulier homme, quand tu entreprenais une affaire, l'abandonnais-tu, en sacrifiant tes intérêts propres et sans prendre racine dans aucune terre, si fertile qu'elle fût ?

– Je suis perecali-pote[15] de naissance, répondit Roudine avec un humble sourire. Je ne puis pas m'arrêter.

– C'est vrai, mais ce qui n'est pas vrai, c'est ce que tu as dit tout à l'heure en affirmant que tu portais en toi un ver rongeur qui t'empêchait de te fixer… Ce n'est pas un ver que tu portes en toi, ce n'est pas l'esprit d'une agitation oisive. Le feu qui te consume est celui de l'amour de la vérité et, malgré toutes tes faiblesses, il est clair qu'il brûle plus fortement en toi que chez bien des hommes qui ne se tiennent pas pour des égoïstes et qui osent t'appeler, toi, un intrigant. Oui, à ta place, moi le premier, j'aurais déjà depuis longtemps détruit ce ver dont tu parles, pour me réconcilier avec la réalité ; mais toi, rien ne te change. As-tu même, après tant de douloureuses déceptions, plus de

fiel et d'amertume ? Je suis sûr qu'aujourd'hui encore, qu'à cette heure même, tu entreprendrais un nouveau travail avec toute l'ardeur d'un jeune homme. – Non, frère, à présent je suis las, répondit Roudine, oh ! bien las ! – Las ! à la bonne heure ! mais un autre serait mort depuis longtemps. Tu dis que la mort réconcilie ; crois-tu donc que la vie ne réconcilie pas ? Celui que la vie ne rend pas plus indulgent pour les autres ne mérite aucune indulgence pour lui-même. Et qui peut dire qu'il n'a pas besoin d'indulgence ? Tu as fait ce que tu as pu faire, tu as lutté autant que l'as pu… Que faut-il de plus ? Nos chemins se sont séparés… – Toi, frère, tu es un tout autre homme que moi, interrompit Roudine avec un soupir. – Nos chemins se sont séparés, reprit Lejnieff, peut-être est-ce justement parce que, grâce à ma fortune, à mon sang-froid et à d'autres circonstances favorables, rien ne m'empêchait de rester les mains croisées en spectateur oisif, tandis que toi tu as dû descendre dans l'arène, retrousser tes manches, te fatiguer et lutter. Nos chemins se sont séparés… et pourtant vois comme nous sommes près l'un de l'autre. Vois, nous parlons presque la même langue, nous nous comprenons à demi mot, nous avons grandi avec les mêmes sentiments. Il ne reste plus que peu d'entre nous, frère ; nous sommes à nous deux les derniers des Mohicans ! Nous pouvions nous séparer, nous haïr autrefois, il y a bien des années, lorsque la vie paraissait encore longue devant nous ; mais maintenant que les rangs s'éclaircissent dans notre bataillon, que de nouvelles générations nous dépassent en poursuivant des buts qui

ne sont pas les nôtres, il faut tenir fermement l'un à l'autre. Trinquons, frère, et chante-moi, comme dans le bon temps : Gaudeamus igitur ! Les amis trinquèrent et, d'une voix de fausset, d'une vraie voix russe, ils se mirent à chanter avec émotion cet ancien lied des étudiants allemands. – Tu vas donc décidément à la campagne ? reprit encore Lejnieff. Je ne pense pas que tu y restes longtemps, et je ne puis m'imaginer avec qui, où et comment tu finiras ta vie… mais rappelle-toi, quoi qu'il t'arrive, que tu as toujours un refuge, un nid pour t'abriter : c'est ma maison, entends-tu, vieux camarade ? La pensée a aussi ses invalides : et ceux-là qui l'ont servie doivent également trouver un asile. – Merci, frère, dit-il, merci ! Je n'oublierai jamais ton offre. Mais j'en suis indigne. J'ai gâté ma vie, je n'ai pas servi la pensée comme on le doit… – Tais-toi, interrompit Lejnieff. Chacun reste comme l'a fait la Providence, et on ne peut exiger davantage ! Tu t'es appelé le Juif errant. Peut-être, après tout, le sort te condamnait-il à errer éternellement ; peut-être remplis-tu par là une destination supérieure et que tu ignores toi-même. La sagesse du peuple ne dit-elle pas que nous marchons tous où nous pousse la main de Dieu. Marche donc où cette main te conduit, continua Lejnieff en voyant que Roudine cherchait son chapeau. Ne veux-tu pas passer la nuit ici ? – Je m'en vais ! Adieu ! Merci… Et pourtant je finirai mal, j'en ai le sinistre pressentiment. – Dieu seul le sait…. Tu t'en vas décidément ? – Oui. Adieu ! Ne me conserve pas un mauvais souvenir. – Mais alors, de ton côté, garde-moi un bon souvenir… et n'oublie pas ce que je t'ai dit. Adieu donc ! Les amis s'embrassèrent,

Roudine sortit rapidement. Lejnieff arpenta longtemps la chambre de long en large, s'arrêta devant la fenêtre, se mit à réfléchir, soupira à demi-voix le mot « infortuné ! » et s'assit enfin devant la table pour écrire à sa femme. Le vent s'était élevé au dehors et poussait de lugubres hurlements en faisant résonner les vitres sous ses rafales précipitées et furieuses. C'était le prélude d'une longue nuit d'automne. Heureux celui qu'une nuit pareille trouve à l'abri du toit domestique, près du foyer de la famille où rayonne une douce chaleur… Et que le Seigneur vienne en aide à tous les malheureux sans asile ! C'était le 21 juin 1848. L'insurrection des ateliers nationaux était à peu près étouffée ; l'armée et la garde nationale triomphaient sur tous les points de Paris. Dans une des rues étroites du faubourg Saint-Antoine quelques ouvriers retranchés derrière une barricade échangeaient encore de temps en temps un coup de fusil avec les soldats ; mais ils se disposaient à cesser une résistance désormais inutile, quand un homme de haute taille, aux longs cheveux flottants et presque blancs, apparut tout à coup sur le sommet de la barricade. Il était vêtu d'une mauvaise redingote et portait une large écharpe rouge autour des reins. Il se mit à crier d'une voix qu'il s'efforçait de rendre perçante, tout en agitant au-dessus de sa tête un lambeau d'étoffe rouge attaché au bout d'un bâton. Cinq ou six coups de fusil partirent aussitôt des rangs des soldats, et l'homme tomba lentement et lourdement, la face en avant, comme s'il saluait quelqu'un jusqu'à terre. Il avait été tué roide. « Tiens ! dit en ce moment un des derniers

défenseurs de la barricade à son compagnon : Voilà qu'on nous a tué le Polonais. » – Diable ! répondit l'autre, sauvons-nous ! et tous les deux se jetèrent dans la porte entrebâillée d'une maison voisine. Ce Polonais était Dimitri Roudine.

Ivan Sergeyevich Turgenev

Toc... Toc... Toc ! Etude

Ivan Sergeyevich Turgenev

Claire Militch

Lorsque Jacques Aratov, jeune homme taciturne et solitaire, fait la connaissance de l'actrice Claire Militch, il reste indifférent à son charme et, plus tard, à son implicite déclaration. En apparence du moins... La nouvelle de la mort de la jeune femme, qui s'est suicidée, provoque, lorsqu'il l'apprend quelques mois plus tard, le trouble dans son esprit... Et si la jeune femme s'était donné la mort suite à une déception amoureuse? Et s'il en était la cause? Et s'il avait toujours aimé Clara, sans se l'avouer? Et comment expliquer les visites nocturnes du fantôme de Claire depuis qu'il cherche à comprendre les raisons de son suicide?

Ivan Sergeyevich Turgenev

Eaux Printanières

Seul et triste, Sanine voit approcher la vieillesse et se souvient. Il avait vingt ans quand il fit étape à Francfort, au retour d'un voyage en Europe. La première fois qu'il vit Gemma, dans la confiserie de sa mère, il en tomba follement amoureux. Gemma est belle, brune, parée de toutes les vertus et, très vite, partage son inclination. Pour elle, Sanine est prêt à tout: il se bat en duel, il l'arrache à son fiancé, un premier commis infatué de lui-même, obtient sa main et décide de vendre ses terres pour assurer à sa belle une vie confortable. Sûr de régler l'affaire en trois jours, il part à Wiesbaden où se trouve en villégiature la femme - riche - d'un de ses amis. C'est là que le destin dérape. Sanine ne reviendra jamais à Francfort, pris dans un piège grossier qui lui coûtera son bonheur...

Ivan Sergeyevich Turgenev

Récits d'un Chasseur

Khor et Kalinitch, paru dans une revue, rendit célèbre Tourgueniev. Ce premier texte donne le thème de l'ensemble des récits de ce recueil: la chasse, dans de superbes paysages de plaines, de bois, d'étangs où l'on s'égare très vite, sous une chaleur torride ou une pluie battante. Nous découvrons la vie des paysans russes vers 1850, leurs croyances naïves, leurs chansons, leurs disputes (que de femmes battues!) mais surtout leur vie terrible: les maîtres décident de tout (mariage, emploi), les déplacent à leur gré et appliquent une justice très approximative quand ils osent se plaindre. La faim, la peur et la soumission à une hiérarchie corrompue sont le quotidien de nombreux moujiks. L'auteur (narrateur des récits) dénonce ici l'horreur du servage, ce qui lui valut un exil dans ses terres, tout en révélant aux Russes l'âme de son peuple.

[1] Les paysans russes couchent habituellement sur leurs poêles, qui touchent presque au plafond.

[2] Sorte de bouilloire nationale qu'on trouve presque partout en Russie.

[3] Petite voiture découverte à quatre roues.

[4] Célèbre poète russe.

[5] Petite Russie. Le Khokhol, petit-russien, est ainsi nommé à cause d'une mèche de cheveux qu'il conserve sur le sommet de la tête ; tout le reste est rasé.

[6] Boisson fermentée fort goûtée en Russie.

[7] Calèche sans ressorts posée sur un train très long.

[8] Allusion au proverbe russe : « La vérité crève les yeux ».

[9] Lorsqu'il se met à parler du parfait honneur, son visage s'injecte de sang, ses yeux s'allument, ses larmes coulent, et nous – nous sanglotons (ces vers s'appliquent à un tartufe).

[10] Héros d'un roman de Lermontoff.

[11] Charrette à quatre roues et très légère.

[12] Le même mot en russe signifie dette et devoir.

[13] Sorte de charrette couverte.

[14] Long pardessus de drap que portent particulièrement les paysans.

[15] Plante qui croît dans les steppes et dont la nature est de prendre racine là où le vent la pousse.